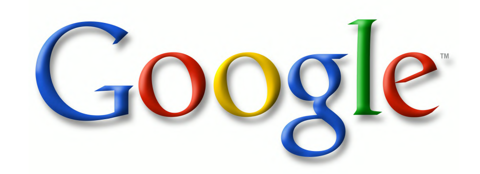





STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



EXCURSIONS

ARCHÉOLOGIQUES

FAITES PAR LA SOCIÉTÉ

DE 1875 A 1900

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE

EXCURSIONS
ARCHÉOLOGIQUES

FAITES PAR LA SOCIÉTÉ

DE 1875 A 1900

TOME DEUXIÈME des excursions



COMPIÈGNE
IMPRIMERIE HENRY LEFEBVRE
31, RUE DE SOLFERINO, 31

1901

Société Historique de Compiègne

EXCURSIONS ARCHÉOLOGIQUES

Faites par la Société

ET

CONGRÈS FRANÇAIS OU ÉTRANGERS

Auxquels elle a été représentée

DE 1869 A 1900

RENVOIS : *Bull.* (Bulletin). — *Exc.* (Comptes rendus des Excursions).
P. V. (Procès verbaux).

1869. 31 mars.		PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* I. p. 42.)
—	20 avril.	CHAMPLIEU, SAINT-JEAN AUX-BOIS et le MONT-BERNY. (*Exc.* I. p. 7.)
—	24 mai.	THOUROTTE, CHEVINCOURT et le MONT DE NOYON (*Exc.* I. p. 17.)
—	26 juin.	LA FORET, MORIENVAL, LE PARC AUX LOUPS. (*Exc.* I. p. 21.)
—	5 août.	La VALLÉE DE L'AISNE, Le PLESSIS BRION, TRACY-OFFÉMONT et RETHONDES. (*Exc.* I. p. 27.)
—	3 octobre.	COPENHAGUE. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* I. p. 57.)
1870. 23 avril.		PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* I. p. 177.)

1. Jusqu'en 1875 inclusivemenn, les comptes rendus des *Excursions Archéologiques* de la Société ont été reproduits en entier dans un premier volume publié en 1875 ; mais à partir de cette époque à quelques exceptions près, ils n'ont plus figuré que par *extraits* soit dans les *Bulletins* soit dans les *Procès-Verbaux*. Cependant la plupart ont été imprimés en entier dans les feuilles locales. Le Conseil d'administration a pensé qu'il était intéressant de les réunir en un nouveau volume et de combler ainsi la lacune qui s'était produit depuis 1875 : c'est ce qui a fait l'objet de la publication actuelle. *Compiègne, mai 1901.* — A. S.

1870.	21 juin.	CHEVRIÈRES, CATENOY et GRANDFRESNOY. (*Exc.* I. p. 31.
—	12 juillet.	SAINT-SAUVEUR, VERBERIE, SAINTINES, BÉTHISY-SAINT-PIERRE et LA CROIX-SAINT OUEN. (*Exc.* I. p. 35.)
1872.	1er avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* II. p. 17.)
—	11 juillet.	BAUGY, MONCHY-HUMIÈRES, GOURNAY, WACQUEMOULIN et SAINT-MARTIN-AUX-BOIS. (*Exc.* I. p. 41.)
—	1er août.	PONT-SAINTE-MAXENCE, PONTPOINT, RHUIS et ROBERVAL. (*Exc.* I. p. 49.)
—	2 août.	BRUXELLES. Congrès d'Archéologie préhistorique. (*Bull.* p. 23.)
—	29 août.	CHOISY-AU-BAC, BERNEUIL, ATTICHY et TRACY-LE-VAL. (*Exc.* I. p. 55.)
1873.	16 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes.
—	5 juin.	MORIENVAL. LIEU RESTAURÉ et VEZ. (*Exc.* I. p. 59.)
—	31 juillet.	ÉLINCOURT-SAINTE-MARGUERITE, LASSIGNY, LE PLESSIER-DE-ROYE et GURY. (*Exc.* I. p. 63.)
1874.	8 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* III. p. 16.)
—	28 mai.	COULOISY, CŒUVRES, VALSERY, TAILLEFONTAINE et RETHEUIL. (*Exc.* I. p. 67.)
1874.	21 juin.	MARGNY-SUR-MATZ, MARQUÉGLISE, RESSONS, CUVILLY, LA TAULE, MÉNÉVILLERS, GOURNAY, REMY, et VENETTE. (*Exc.* I. p. 73.)
1874.	30 juillet.	CREIL, SAINT-LEU-D'ESSERENT et MONTATAIRE. (*Exc.* I. p. 79.)
1875.	31 mars.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* IV, p. 14.)
	19 juin.	VIC-SUR-AISNE, BERNY-RIVIÈRE et AUTRÊCHES, avec la Socié de Soisssons. (*Exc.* II. p. 1.)
	29 juillet.	CRÉPY-EN-VALOIS, VILLERS-COTTERETS. (*Exc.* II. p. 7.)
1876.	19 avril	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* IV, p. 297.)
	11 mai.	MARQUÉGLISE, RESSONS, ORVILLERS, BIERMONT, CONCHY-LES-POTS, BOULOGNE-LA-GRASSE, ROYE-SUR-MATZ, LABERLIÈRE, RICQUEBOURG et COUDUN. (*Exc.* II. p. 12.)
	8 juin.	REMY, ROUVILLERS, LA NEUVILLE-ROY, RAVENEL, MAIGNELAY, MONTIGNY-EN-CHAUSSÉE et SAINT-MARTIN-AUX-BOIS. (*Exc.* II. p. 17.)

1876.	29 juin	CREIL, SAINT-LEU-D'ESSERENT, TIVERNY et MONTATAIRE. (*Exc.* II. p. 23.)
—	27 juillet.	CHAUMONTEL, LUZARCHES, VIARMES, ASNIÈRES-SUR-OISE, ABBAYE DE ROYAUMONT. (*Exc.* II. p. 30.)
1877.	4 avril.	PARIS. Congrès de Sociétés Savantes. (*Bull.* V, p. 21.)
—	31 mai.	SENLIS. Congrès archéologique de France. Réception des Congressistes à Compiègne. (*Bull.* V, p. 23.)
—	5 juillet.	CHIRY-OURSCAMP. (*Exc.* II. p. 36.)
—	26 juillet.	JANVILLE, LONGUEIL-SOUS-THOUROTTE, THOUROTTE, RIBÉCOURT, LE SAUSSOY, LA FERME DE LA VÉRUE, PIMPREZ, DRESLINCOURT. (*Exc.* II. p. 40.)
1878.	24 avril,	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* V, p. 45.)
—	30 mai.	LE MANS et LAVAL. Congrès archéologique de France. (*Bull,* V, p. 45.)
—	27 juin.	VERBERIE, SAINT VAAST-DE-LONGMONT, CHEVRIÈRES, LE FAYEL, GRANDFRESNOY et CANLY. (*Exc.* II. p. 47.)
1879.	16 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* VI, p. 21.)
—	3 juillet.	BERNEUIL-SUR-AISNE, ATTICHY, BITRY, AUTRÊCHES, NAMPCEL et TRACY-LE-MONT. (*Exc.* II. p. 52.)
—	24 juillet.	GUISCARD et HAM. (*Exc.* II. p. 60.)
1880.	31 mars.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* VI, p. 18.)
—	13 mai.	JAULZY, CROUTOY, HAUTEFONTAINE, CHELLES et SAINT-ÉTIENNE. (*Exc.* II. p. 65.)
—	3 juin.	CLERMONT (Oise.) (*Exc.* II p. 70.)
—	29 juin.	ARRAS et TOURCOING. Congrès archéologique de France. (*Bull.* VI, p. 43).
1881.	20 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés savantes. (*Bull.* VI, p. 286.)
—	12 mai.	CUTZ, CAMELIN, BLÉRANCOURT. *Exc.* II. p. 74.)
—	23 juin.	SOISSONS. (*Exc.* II. p. 80.)
1882.	12 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* VI, p. 300.)
—	12 juin.	Visite de la Société archéolgique de Soissons. (*Exc.* II. p. 85.)
—	22 juin.	CHAUNY, COUCY. (*Exc.* II. p. 94.)
—	29 juillet.	SAINT-LÉGER-AUX-BOIS, CARLEPONT, LE MONT-RENAUD et CHIRY. (*Exc.* II. p. 98.)

1883. 28 mars. PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* VII, p. 5.)

— 7 juin. HERMES (Fouilles de l'abbé Hamard). (*Exc.* II. p. 103.)

1884. 16 avril. PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* VII, p. 24.)

— 17 mai. CHANTILLY. (*Exc.* II. p. 106)

— 10 juillet. LA FERTÉ-MILON et LONGPONT. (*Exc.* II. p. 108.)

1885. 8 avril. PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* VII, p. 292.)

— 23-27 juillet. REIMS, CHALONS-SUR-MARNE, NEUFCHATEAU, DOMREMY. (pose d'une plaque en marbre blanc dans la maison de Jeanne d'Arc, au nom de la Société Historique), CHAUMONT (Haute-Marne), LANGRES et TROYES. (*Exc.* II. p. 114.)

— 28 septembre. ANVERS, 1er Congrès Belge.

— 18 décembre. Le MONT GANELON (*Puits à incinération*). (*Bull.* VII, p. 296.)

1886. 28 avril. PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* VII, p. 300.)

— 13 mai. JAUX, VERBERIE, SAINT-VAAST-DE-LONGMONT, RHUYS, SAINTINES, BÉTHISY-SAINT-PIERRE et SAINT-SAU-SAUVEUR. (*Exc.* II. p. 128.)

— 11 juin. AMIENS (*Exposition rétrospective*). (*Bull.* VII, p. 302.)

— 29 juin. NOYON et OURSCAMP. (*Exc.* II. p. 132.)

— 17 août. NAMUR, 2e Congrès Belge.

1887. 13 avril. PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*Bull.* VII, p. 310.)

— 12 mai. JONQUIÈRES, ARSY, MOYVILLERS, ESTRÉES-SAINT-DENIS, ERAINE, SAINT-JULIEN-LE-PAUVRE, AVRIGNY, CHOISY-LA-VICTOIRE et BLINCOURT. (*Exc.* II. p. 136.)

— 9 juin. CHOISY-AU-BAC, PLESSIS-BRION, THOUROTTE, RIBÉCOURT, DRESLINCOURT, ATTICHE, THIESCOURT, CANNECTANCOURT, SAINT-ALBIN, L'ECOUVILLON, LA CARMOYE, BEAUVOIR, MAREST, ÉLINCOURT-SAINTE-MARGUERITE, VILLERS, GIRAUMONT, COUDUN. (*Exc.* II. p. 140.)

— 23 juin. SOISSONS et LAON. Congrès archéologique de France. (*Bull.* VII, p. 312).

— 22 août. BRUGES, 3e Congrès Belge.

1888. 4 avril. PARIS. Congrès des Sociétés Savantes.

— 7 juin. MONTDIDIER, FOLLEVILLE, GILLOCOURT. (*Exc.* II. p.14.4)

1888.	5 juillet.	SAINT-JEAN-AUX-BOIS, MORIENVAL, ORROUY, CHAMPLIEU, SAINTINES. (*Exc.* II. p. 152.)
—		DAX et BAYONNE. Congrès Archéologique de France. (*P. V.* 1888, p. 15.)
—	5 août.	CHARLEROI, 4e Congrès Belge. (*P. V.* 1888, p. 15.)
1889.	24 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*P. V.* 1888, p. 43.)
—	23 mai.	SAINT-QUENTIN (Musée de La Tour, Collégiale, Hôtel de Ville). (*Exc.* II. p. 56.)
—	27 juin.	OFFÉMONT, TRACY-LE-MONT, TRACY-LE-VAL, RIBÉCOURT, LE SAUSSOY. (*Exc.* II. p. 160.)
—	2 juillet.	EVREUX. Congrès archéologique de France.
—	8 août.	NOYON, SALENCY, BÉHÉRICOURT, BABŒUF, GRANDRU, MONDESCOURT, APPILLY, VARESNES et MORLINCOURT. (*Exc.* II. p. 63.)
—	2 septembre.	ANVERS et MIDDELBOURG. 5e Congrès Belge. (*P. V* 1889. p. 55.)
1890.	9 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes.
—	5 mai.	BRAINE, FÈRE-en-TARDENOIS, LE MONT NOTRE-DAME. (*Exc.* II. p. 169.)
—	6-7 mai.	ORLÉANS. Fêtes de Jeanne d'Arc. (*P. V.* 1890, p. 102.)
—	27 mai.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*P. V.* 1890, p. 92.)
—	17 juin.	BRIVE. Congrès archéologique de France. (*P. V.* 1890, p. 83 et 95.)
—	24 juillet.	CRÉPY-EN-VALOIS, HULEUX et RARAY. (*Exc.* II. p. 173.)
—	3 août.	LIÈGE. 6e Congrès Belge.
—	13 août.	NOGENT-LES-VIERGES, VILLERS-SAINT-PAUL, MOGNELIANCOURT, NEUILLY-SOUS-CLERMONT, CAMBRONNE-LEZ-CLERMONT, RANTIGNY. (*Exc.* II. p. 179.)
1891.	1er avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes.
—	14 mai.	ROYE (Somme), NESLE et CARRÉPUITS. (*Exc.* II. p. 184.)
—	4 et 5 juin.	BEAUVAIS, SAINT-GERMER, GOURNAY-en-BRAY, GISORS. TRIE-CHATEAU, CHAUMONT-EN-VEXIN. (*Exc.* II. p. 191.)
—	12 juillet.	AGNETZ, LA NEUVILLE-EN-HEZ, BULLES, LA RUE SAINT-PIERRE, BRESLES, REMERANGLES, ETOUY, FITZ-JAMES, WARTY. (*Exc.* II. p. 211)
—	1er août	BRUXELLES. 7e Congrès Belge.

1892.	20 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes.
—	16 mai.	VILLERS-COTTERETS, VIVIÈRES, TAILLEFONTAINE, SAINT-ETIENNE, PIERREFONDS. (*Exc.* II. p. 222.)
—	8-12 juin.	ORLÉANS. Congrès archéologique de France. (*P. V.* 1892. p. 89.)
—	13 juin.	ERMENONVILLE, CHAALS, SENLIS. (*Exc.* II. p. 225).
—	10 août.	ANVERS, 8e Congrès Belge. (*P. V.* 1892, p. 9.)
1893.	5 avril.	Congrès des Sociétés Savantes.
—	4 mai.	BRUYÈRES, CHAMBLY, BEAUMONT, L'ABBAYE NOTRE-DAME-DU-VAL L'ISLE-ADAM, CHAMPAGNE. (*Exc.* II. p. 230.)
—	9 juin.	SAINT-JEAN-AUX-BOIS, CHAMPLIEU, LA MOUSSIÈRE, PIERREFONDS, MONT-BERNY. 25e anniversaire de la Société historique de Compiègne. (*Exc.* II. p. 236.)
—	27 juin.	ABBEVILLE et ANGLETERRE. Congrès archéologique. de France. (*P. V.* 1893, p. 113)
1894.	27 mars.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes. (*P. V.* 1894, p. 55.)
—	7-8 mai.	ORLÉANS. Fêtes de Jeanne d'Arc. (*P. V.* 1894, p. 75.)
—	17 mai.	COUCY. (*Exc.* II. p. 242.)
—	29 mai.	SAINTES et LA ROCHELLE. Congrès archéologique de (*P. V.* 1894, p. 98.)
—	19 juillet.	SAINTINES, VERBERIE, RHUIS, SAINT-GERVAIS.
—		PONTPOINT, SAINT-CHRISTOPHE-EN-HALATTE. (*Exc.* II. p. 248.)
—	5 août.	MONS. 9e Congrès Belge.
1895.	18 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes.
—	30 mai.	CHANTILLY. (*Exc.* II. p. 324.)
—	11 juillet.	REMY, GRANDFRESNOY, CHEVRIÈRES, LONGUEIL-SAINTE-MARIE et LE FAYEL. (*Exc.* II. p. 259.)
—	5 août.	TOURNAI, 10e Congrès Belge. (*P. V.* 1895, p. 104.)
1896.	7 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes.
—	16 avril.	RIVECOURT, LONGUEIL-SAINTE-MARIE. Pose d'une plaque en mémoire du *Grand Ferret*. (*Exc.* II. p. 264.)
—	28 mai.	ARRAS. — Exposition rétrospective (*P. V.* 1896, p. 109.)
—	2 juin.	MORLAIX, BREST). Congrès archéologique de France. (*P. V.* 1896, p. 117.)
—	2 juillet.	VILLERS-COTTERÊTS, LA FERTÉ-MILON. (*Exc.* II. p. 274.)

1896.	2 août.	GAND, 11e Congrès Belge.
1897.	20 avril.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes.
—	1er mai.	BEAUVAIS, MARISSEL, VILLERS-SAINT-SÉPULCRE. Cette excursion a été contremandée à raison de la catastrophe du *Bazar de la Charité*. (*P. V.* 1897, p. 69.)
—	5 juillet.	AUXERRE. *Fête jubilaire*. (*P. V.* 1897, p. 89.)
—	22 juillet.	ABBEVILLE et SAINT-RIQUIER. (*Exposition rétrospective*.)
—	8 août.	MALINES. 12e Congrès Belge.
—	11 octobre.	BEAUVAIS. *Cinquantenaire de la Société académique de l'Oise*. (*P. V.* 1897, p. 112.)
1898.	12 avril.	PARIS. Congrès des Société Savantes.
—	7 juin.	DAMMARTIN, NANTOUILLET et JUILLY. (*Exc.* II. p. 281.)
—	23 juillet.	BURY, MOUY, MOUCHY-LE-CHATEL. (*Exc.* II. p. 285.)
—	7 août.	ENGHIEN. 13e Congrès Belge.
1899.	23 mai.	TOULOUSE. Congrès des Sociétés Savantes. (*P. V.* 1899, p. 34.)
—	31 mai.	HAM et NESLE. (*Exc.* II. p. 288.)
—	14 juin.	MACON, BOURG, BEAUNE. Congrès Archéologique de France. (*P. V.* 1899, p. 45.)
—	30 juillet.	ARLON. 14e Congrès Belge.
—	20 août.	Réception de la Société d'archéologie de Bruxelles par la Société historique de Compiègne. (*P. V.* 1899, p. 77.)
1900.	28 mai.	CREIL, NOGENT-LES-VIERGES, SAINT-LEU-D'ESSERENT. (Cette excursion, ajournée d'abord, n'a pu avoir lieu plus tard à l'occasion de la mort de M. de Marsy.)
—	6 juin.	PARIS. Congrès des Sociétés Savantes.
—	27 juin.	CHARTRES, CHATEAUDUN, etc. Congrès archéologi-de France. (*P. V.* 1900, p. 45.)



I

Vic-sur-Aisne, Berny-Rivière, Confrecourt et Autrêches.

10 juin 1875.

L'an dernier, appréciant l'importance qui résultait pour nos études, des rapports que nous avions noués avec le Comité archéologique de Senlis, nous avons formé le projet d'entrer en relations avec une autre association scientifique voisine de la nôtre, la Société archéologique de Soissons.

De tout temps, les rapports les plus étroits ont lié nos deux villes. Compiègne fut d'abord cité du pays des Suessions, et plus tard Soissons devint le chef-lieu d'un diocèse, dans lequel nous étions compris et, si les pouvoirs de l'évêque étaient obligés de s'arrêter dans une partie de la ville, devant la juridiction spéciale que le droit d'exemption créait aux abbés de Saint-Corneille, ils ne s'étendaient pas moins sur Compiègne et ses environs.

Aussi, à chaque page de notre histoire, apparaît le nom de Soissons et nos chroniques entières ont leur place dans l'ouvrage si étendu et si consciencieux que publie M. l'abbé Pêcheur, sous le titre *d'Annales* de ce diocèse[1].

1. 8 vol. in-8°, 1886-91, Soissons, Fossé d'Arcosse.

La Société archéologique de Soissons est, de beaucoup, notre sœur aînée, et sans faire remonter son origine jusqu'à l'Académie de Soissons fondée en 1653, par d'Héricourt, et dont les concours furent célébrés au siècle dernier, il suffit de rappeler que, depuis vingt-huit ans qu'elle est constituée, elle a mis au jour vingt-quatre volumes de mémoires, que nous avons déjà eu souvent l'occasion de citer et qui renferment de nombreuses études sur l'histoire ou l'archéologie de nos environs[1].

Cédant à nos désirs, nos bienveillants confrères avaient accepté de se réunir sur la lisière de nos arrondissements, et Vic-sur-Aisne avait été choisi comme point de départ d'une course, que quelques-uns d'entre nous auraient désiré rendre plus longue, s'il n'avait fallu tenir compte du temps et des distances.

A dix heures, nous nous trouvions réunis au nombre de vingt-cinq et nous entrions dans le parc de l'ancien château des abbés de Saint-Médard, dont le savant propriétaire, M. Clouet, a bien voulu nous faire les honneurs.

Le premier château de Vic aurait été élevé par le roi Eudes dans le but de défendre contre les excursions des Normands les domaines donnés par Charlemagne à l'abbaye de Saint-Médard. A ce premier château, succéda à la fin du XIIe siècle une forteresse dont plusieurs restes nous sont encore apparus et que dominait un donjon qui subsiste toujours. Le château fut conservé après la Ligue et devint la résidence de prédilection des abbés de Saint-Médard. L'un des plus célèbres d'entre eux, Charles Arnault de Pomponne le fit réparer au XVIIIe siècle et sans les fossés qui l'entourent et le donjon qui s'élève à peu de distance, on aurait peine à reconnaître, dans ces bâtiments modernisés, l'ancienne construction féodale.

Dans le parc, nous nous arrêtons devant une borne milliaire découverte en 1712 et qui a fourni le sujet de travaux importants, et après avoir admiré quelques jolis fragments de sculpture provenant de Saint-Jean-des-Vignes, nous gagnons l'église, monument dont le

1. Ce chiffre est actuellement (1900) de plus de *quarante-cinq*. — A. S.

portail et les chapitaux fournissent de curieux spécimens de l'art roman[1].

A midi, nous prenons place autour d'une longue table où les membres de nos deux associations font plus ample connaissance. Nous trouvons notamment M. de la Prairie, président de la Société de Soissons, les abbés Pêcheur et Poquet, M. Amédée Piette, venu se fixer à Soissons, après avoir pendant trente ans exploré le département de l'Aisne, M. Périn, l'érudit bibliographe, M. Laurent, dont le burin a reproduit les édifices et les objets d'art les plus curieux du pays, MM. Choron, Wallart, Biscuit et quelques autres, auxquels s'était joint M. Edouard Fleury[2], dont le département entier est le domaine et qui était accouru de Vorges à l'appel de ses amis, nous apportant le précieux concours de son savoir et de son érudition. Vous le voyez, Messieurs, vos représentants, MM. Méresse, de Roucy, du Lac, Sorel, etc., étaient, à juste titre, heureux de cette circonstance qui les mettait à même d'échanger leurs idées sur tant de sujets d'études communs à nos deux Sociétés.

Vers une heure, nous remontions en voiture et arrivions rapidement à la petite église de Berny-Rivière, édifice assez intéressant de l'époque romane, réparé avec soin par M. Clouet qui a décoré deux des autels de sculptures, dont les motifs sont empruntés au style des premiers siècles du christianisme. Près de l'église est l'emplacement d'une villa romaine où l'on a commencé à faire des fouilles qui ont mis à découvert des fragments de mur en petit appareil régulier. C'est là, d'après M. Pêcheur, que doit se retrouver le domaine du fisc désigné dans les diplômes de Thierry sous le nom de *Bernacum* ou *Berneum*[3].

Au milieu de l'orage qui vient fondre sur nous pendant que nous montions sur le plateau, nous arrivons en vue d'une

1. *Notice sur Vic-sur-Aisne*, par l'abbé Poquet, t. VII, de la Société archéologique de Soissons.

2. Depuis cette époque, M. Ed. Fleury a publié son bel ouvrage des *Antiquités et Monuments du département de l'Aisne*. Paris, in-4°, 1879, et nous y renverrons désormais pour tous les édifices du département de l'Aisne antérieurs à la période gothique.

3. Société archéolog. de Soissons, t. XIX, p. 178.

[illegible] imposante dont la silhouette se profile sur le versant de la montagne. C'est la ferme de CONFRECOURT[1], mentionnée dans un diplôme de 893 et dépendante de l'Exemption de Pierrefonds. Cette propriété de Saint-Médard est un curieux spécimen de ces domaines ruraux enceints de murailles munies de défenses que l'on rencontre principalement dans le Soissonnais[2] et dont La Perrière est le type le plus complet[3].

C'est dans ces fermes qu'aux premiers bruits de guerre, au moyen âge et même dans le cours du XVIIe et XVIIIe siècles, les habitants des hameaux voisins venaient avec leurs bestiaux et leurs récoltes, se placer sous la protection de ces solides murailles et échapper ainsi aux incursions des pillards.

Dans le nord du département de l'Aisne, on trouve aussi en même temps que ces fermes, un grand nombre d'églises qui, dans des circonstances analogues, ont servi de refuge jusqu'à l'époque des guerres des Impériaux.

La grange de Confrecourt est un bâtiment considérable, composé d'une nef et de deux bas-côtés séparés par sept arcades gothiques. Le pigeonnier offre aussi quelque intérêt.

N'oublions pas de rappeler la magnifique vue dont on jouit du haut des murailles de Confrecourt.

Nous traversons rapidement différents hameaux dépendant de Saint-Christophe à Berry et nous terminons notre excursion par la visite de l'église d'AUTRÊCHES.

Indépendamment de l'effet pittoresque qu'elle produit en se détachant au point culminant du village sur une terrasse élevée, l'église d'Autrêches mérite d'attirer l'attention par sa construction. Quelques parties remontent au XIIe siècle, mais l'ensemble paraît appartenir au XVIe siècle, et le clocher, copié sur la tour de droite de l'église de Saint-Jean-des-Vignes, fait la gloire du pays, comme le dit avec raison l'historien d'Autrêches, le regretté docteur Goze, auquel

1 Dictionnaire topographique de l'Aisne, de Matton.
2 Viollet le Duc, verbo Ferme : Grange et colombier.
3 Commune de Crouy, appartenant à Saint-Médard.

nous empruntons la description suivante[1] : « Le clocher d'Autrêches l'emporte sur tous ceux des environs, même sur celui de Hautefontaine, qui n'est pas aussi élégamment décoré. Il commence par une tour carrée, assise sur la croisée de l'église percée de quatre ouies ogivales, cantonnée à ses angles de pinacles à crochets et surmontée d'une riche balustrade avec gargouilles et obélisques très simples sur les acrotères. Sur la terrasse s'élève, dans les nues, une magnifique pyramide en pierre portée dans l'intérieur sur un encorbellement gradué en quart de rond, ayant à peine 16 centimètres d'épaisseur. Elle monte à plus de vingt mètres ; sa base est décorée d'arcades feintes en ogives tréflées ; ses faces sont percées d'ouvertures tréflées, alternativement allongées et arrondies, ses parties nues sont découpées en petits cintres qui simulent des écailles, chaque angle est garni de trente-deux crochets, formés de feuillages enroulés. »

Signalons aussi le beau portail flamboyant et la petite porte en style renaissance décorée des armes des anciens seigneurs de la maison de Rosebecq.

Une autre partie fort intéressante de l'église d'Autrêches est la crypte qui s'étend sous tout le chœur et les transepts. On y descend par deux escaliers de seize marches. Le style est en partie roman, en partie flamboyant ; les chapiteaux offrent quelques motifs curieux dont l'un représente un arbalétrier tirant sur un oiseau perché sur un arbre. Des autels sont placés au fond de trois absides qu'éclairent six soupiraux. Ces absides varient toutes de forme, l'une est à trois pans, l'autre à quatre et la troisième arrondie en cul de four.

Le mauvais temps ne nous permet pas de relever, actuellement, une inscription du XVIe siècle, relative à une fondation, inscription gravée sur un des contreforts extérieurs. Nous reprenons enfin le chemin de Compiègne, en traversant Vic-sur-Aisne, où nous nous séparons de nos aimables et savants voisins. Nous promettons bien de nous

1. Église et châteaux de Picardie et bibliothèque historique de Picardie.

se retrouver une autre année, sur les limites du Soissonnais et du Valois, si fertiles en souvenirs historiques et en monuments archéologiques.

Le Secrétaire, [illegible]

II

Villers-Cotterets et Crépy.

29 juillet 1875.

Depuis longtemps nous projetions de faire une excursion au cœur du Valois; nous voulions voir la vieille capitale du duché, auquel Compiègne a appartenu si longtemps. Nous avions aussi le désir de parcourir les allées du premier parc dessiné à la française et de visiter ce beau château de Villers-Cotterets, bâti par François Ier et qui, malgré ses mutilations, peut être encore regardé comme un des spécimens les plus importants de l'art français de la Renaissance.

La distance était longue et pourtant nous ne nous étions jamais trouvés aussi nombreux sur la place de l'Hôtel-de-Ville, au moment de monter en voiture. Nous gagnons rapidement Pierrefonds et en gravissant à pied la montagne, nous jetons un regard sur le château dont le soleil du matin vient de dorer les couvertures ardoisées. Nous revoyons Retheuil et Taillefontaine, qui avaient fait l'objet d'une de nos visites l'an dernier au retour de Cœuvres.

Dans un hameau, avant d'arriver à la forêt de Villers-Cotterets, nous rencontrons des carrières qui continuent à servir d'habitations et nous fournissent un exemple de plus de la persistance de l'usage de ces habitations troglodyti-

ques, de ces *Creuttes,* étudiées avec tant de soin par M. Edouard Fleury.

Enfin, nous arrivons à Villers-Cotterets au milieu du marché et nous allons avec une certaine précipitation à l'*Hôtel de l'Epée*, où nous attend un excellent déjeuner.

Puis, nous remettant en marche, nous passons quelques instants à l'église St-Nicolas, à l'ancienne prison et arrivons au château, but principal de notre voyage.

Je n'entreprendrai pas de décrire ici cette splendide construction qui date des premières années du règne de François Ier, mais qui a subi de nombreuses mutilations au siècle dernier, alors qu'il faisait partie de l'apanage d'Orléans. Aujourd'hui, transformé en asile, dépôt de mendicité pour le département de la Seine, on n'a pu lui conserver au milieu de cette nouvelle appropriation tout son caractère artistique, mais quelques réparations récemment entreprises montrent qu'on cherche, dans les travaux qui s'y exécutent, à allier les convenances administratives à l'importance artistique de cet édifice. Il faudrait pour vous retracer l'aspect de Villers-Cotterets et pour vous faire admirer le fini et l'élégance de ses sculptures, le crayon de Pfnor ou de Destailleurs, le burin de Rochebrune, et je suis surpris que la monographie de Villers-Cotterets n'ait pas tenté encore les auteurs de celles de Fontainebleau, de Blois et d'Heidelberg [1].

Un dessin du voyage de Mérian (1635) nous fait juger de l'ensemble de cette construction dont M. Poumerol s'est très obligeamment chargé de nous faire apprécier tous les détails.

La façade décorée d'une double colonnade se montre au fond d'une cour de quarante mètres de longueur, et aussitôt entrés sous le porche, nous nous trouvons au pied d'un escalier dont la voûte est ornée de caissons chargés de salamandres, de fleurs de lys et de couronnes. La chapelle, qui

1. Depuis cette époque, M. Léon Palustre a donné dans la 3e livraison de sa belle publication de la *Renaissance en France*, un travail important sur Villers-Cotterets, avec gravures de M. Sadous.

Voir aussi Villers-Cotterets et ses environs, par le chanoine E. Muller.

occupe au premier étage le milieu de la façade, est richement décorée dans le même style, mais c'est avec peine qu'on voit les lits des vieillards en occuper la plus grande partie et que dans bien des endroits, des cloisons viennent rompre l'harmonie des grandes lignes de ces pièces.[1] Beaucoup de sculptures ont été mutilées aussi, au siècle dernier, lors des travaux que le duc d'Orléans y fit faire, travaux d'une importance telle que, d'après Denis, « il faudrait un volume pour détailler les embellissements que ce prince y a fait faire depuis quelques années. » Hélas, on a alors trop cherché à la moderniser et nous sommes loin de nous associer aux éloges de l'auteur du *Conducteur François.*

Les jardins du château eurent aussi une très grande réputation.

Nous ne quitterons pas Villers-Cotterets sans donner un souvenir à Alexandre Dumas, le plus fécond de nos romanciers, dont le corps repose dans le cimetière de sa ville natale, au centre de ce pays qu'il a si souvent choisi comme théâtre des épisodes de ses romans.

De Villers-Cotterets nous nous rendons à Crépy, les uns par le chemin de fer, les autres par la route de terre en passant près des villages de Vauciennes et de Vaumoise.

Je pourrais vous décrire les églises de Chavres et de Vauciennes que l'on dit curieuses, mais, pour emprunter les paroles d'un vieil historien du Valois, comme je ne les ai point vues, « j'ayme mieux m'en taire absolument que d'en parler indiscrètement et sans solide fondement » vous mener tout droit à Crépy.

A peu de distance de Crépy nous trouvons l'ancienne léproserie, connue encore de nos jours sous le nom de *ferme de Saint-Lazare* et dont la construction présente quelques vestiges curieux du XIIe siècle.

Si l'on n'avait depuis quelque temps abusé de cette expression, je serais tenté de donner ici pour sous-titre à notre récit, celui d'excursion *aux villes mortes du Valois.*

Car telle est l'impression que produit surtout l'aspect de l'ancienne capitale de notre duché. Déjà, au siècle dernier,

1. Aujourd'hui (1900) la chapelle est entièrement débarrassée.

[illegible] ans. Denis écrivant son *Conducteur* [illegible] aussi remarquer la décadence de Crépy, « ville [illegible] et qui ne se soutenait plus [illegible] que sur le Clergé et la Robe. » C'est à la fin du [illegible] siècle [illegible] Crépy alors que les [illegible] leur résidence et que, du haut de [illegible] le pays favorisé de la nature, [illegible] entre les [illegible] de Paris, Senlis, [illegible], Compiègne, Château-Thierry et Fère-en-Tardenois, [illegible] à raison de son bon [illegible] de ses ravissantes forêts [illegible].

[illegible] et elles [illegible] soixante-six fiefs et cent trente-trois [illegible].

[illegible] deux mille feux et aujourd'hui il n'a guère [illegible] deux mille habitants. C'est donc une diminution de [illegible] éprouvée par cette ville depuis le [illegible].

[illegible] actuelle, Crépy a encore [illegible] semi-parlementaire, et en voyant [illegible] larges rues désertes, on se [illegible] générales du Bailliage et du [illegible] les bans et arrière-bans [illegible] à Crépy une grande animation et y réunis- [illegible].

[illegible] conservée aujourd'hui est celle de [illegible], puisqu'elle datait du milieu du [illegible]. C'est un monument dont l'importance est [illegible] sa situation sur une pointe de mon- [illegible] à plusieurs reprises et tandis [illegible] travée de la nef remontent au XIII[e] [illegible] la façade sont du milieu du quinzième. [illegible] travaux exécutés dernièrement ont encore [illegible] de cet édifice auquel touche le [illegible].

[illegible] Prieur de Longpont. *Le Valois* [illegible]

La chapelle de la Vierge a conservé un beau vitrail ancien et les autres fenêtres de l'abside ont été depuis peu décorées de riches verrières. Les monuments funéraires sont en assez grand nombre. Citons seulement ceux de Marie Volant, femme de Jean de Harlus, sire de Cramailles et premier baron du Valois, de François de Beins, de Thomas Godechault, de Pierre le Maire et, dans le bas côté droit, une série de dalles de petites dimensions portant les noms de religieuses décédées au dix-huitième siècle.

Les ruines de la la Collégiale de Saint Thomas existent encore en partie, une nef et la façade principale, flanquée de deux tours remarquables autant par leur ensemble grandiose que par leurs détails. Une de ces tours est surmontée d'une pyramide octogone, revêtue d'imbrications et garnie de crochets. Cette pyramide, analogue à celles d'Autrêches, de Taillefontaine, de Venette, date de la fin du XIVe siècle [1].

Le château, qui remonte à l'époque de Louis XII, n'est qu'un massif de constructions sans grand caractère.

Crépy renferme encore de nombreux restes d'édifices civils ; mais, ce ne sont, pour la plupart, que des fragments isolés. Plusieurs beaux hôtels nous frappent et, grâce à une aimable intervention, nous pouvons admirer les belles tapisseries qui décorent l'habitation de M. d'Ambry.

En revenant, le temps nous presse et nous force à reprendre directement le chemin de Compiègne, non sans jeter un regard de regret sur le clocher de Morienval que nous apercevons dans le lointain.

Bientôt nous sommes en forêt, et descendant la côte de Vaudrampont, nous rentrons favorisés jusqu'au bout par un temps superbe qui nous a dédommagés de la pluie constante que nous avions eu à essuyer lors de notre dernière excursion.

Le Secrétaire, MARSY.

1. M. le Dr Bourgeois a publié dans les *Mémoires du Comité Archéologique de Senlis* (1re série, t. 3, p. 3 et 5), une série d'études sur les monuments de Crépy.

III

Marquéglise, Ressons, Orvillers, Biermont, Conchy-les-Pots, Boulogne-la-Grasse, Roye-sur-Matz, Laberlière, Ricquebourg et Coudun.

11 mai 1876.

L'an dernier, la Société historique avait consacré ses deux excursions à des endroits en dehors de notre arrondissement et qui renfermaient des monuments d'un grand intérêt, Vic-sur-Aisne, Villers-Cotterêts et Crépy. Cette année, dans sa première course, elle a cherché à parcourir, au contraire, un grand nombre de communes peu importantes, mais dans chacune desquelles se trouve quelque édifice à noter, quelque objet d'art à signaler. C'est ce qui peut expliquer comment j'ai, quoique bien sommairement, à parler dans ce compte-rendu de douze églises, situées dans les cantons de Ressons et de Lassigny.

Notre première station a été pour Marquéglise, dont l'église avait déjà été visitée par nous, en 1874[1]. Nous avons, avec plaisir jeté un regard sur le chœur roman de ce petit édifice, remarqué les pierres tombales qui en cou-

1. Voir la première série des Excursions, p. 74.

vrent le sol, et modifié sur quelques points nos appréciations au sujet de la croix du cimetière.

Ressons a été de même l'objet d'une de nos précédentes visites, mais c'est toujours avec un vif intérêt que nous avons parcouru ce beau vaisseau du xvie siècle. A notre grand regret, et pour ménager un temps trop court, nous avons dû négliger l'église de Cuvilly et renoncer à jeter un coup d'œil sur la tombe de Jehan de Poix ; aussi nous sommes allés directement, en suivant la route de Flandres, jusqu'à Orvillers.

L'église d'Orvillers n'a pas grande apparence, mais elle renferme, dans le chœur, un monument intéressant, élevé à la mémoire d'Antoine de Viefville et de sa femme. Une chapelle rocaille, édifiée sur l'emplacement de l'ancien tombeau, est surmontée d'un assez joli morceau de bois sculpté représentant la Résurrection. La date de 1639, placée sur une inscription encastrée dans le clocher, nous donne à croire que l'église a eu à souffrir des dévastations de l'armée espagnole, lors de la destruction de Lataule, et des tristes exploits des bandes de Jean de Werth.

Biermont n'est qu'une localité de bien peu d'importance, et, au premier abord, son église, en partie cachée par les arbres d'un calvaire, ne semble nous promettre rien d'intéressant. Pourtant, derrière un porche dont la charpente seule subsiste, nous retrouvons trois curieux bas-reliefs, un saint Michel et deux scènes de la vie de saint Julien, croyons-nous. Dans l'église, un bâton processionnel appelle notre attention, ainsi que l'épitaphe d'un curé qui, pendant cinquante ans, veilla, au siècle dernier, aux intérêts de cette paroisse. Dans les combles, quelques débris de sculptures et, entre autres, une statue de sainte Marguerite. Le clocher renferme deux cloches intéressantes du xviie et du xviiie siècle que le peu de temps dont nous avons à disposer ne nous permet pas de relever immédiatement.

Conchy-les-Pots, cette antique localité, dont notre collègue, M. A. de Roucy, nous a signalé les richesses céramiques, doit être notre principale station. Pendant que notre couvert se dresse dans l'auberge du *Cheval-Blanc*, nous allons visiter l'une des deux églises de cette commune, divi-

sée en deux sections qui, parfois, semblent conserver encore des restes de leur ancienne hostilité. Dans l'église paroissiale, nous n'avons guère à signaler que l'abside carrée à trois baies au-dessus de l'autel, que M. Woillez fait remonter au XIe siècle ; des boiseries dans le chœur datées de 1710 et une assez belle chaire, en bois sculpté, de la même époque.

L'église de Saint-Nicaise est surtout intéressante à cause des vitraux qui décorent les trois fenêtres de l'abside ; ces vitraux représentent le crucifiement, l'arbre de Jessé et la légende de saint Nicaise. C'est au bas de ce dernier que se trouve le portrait du donateur, en costume ecclésiastique, et l'inscription de 1512 que nous ne lisons qu'incomplètement.

Il existe encore à Conchy une fabrique de figurines, de pots et de tuyaux, qui semble continuer la tradition des ateliers de cette fabrication qui, comme nous le disions plus haut, remonte à l'époque romaine. En allant reprendre les voitures, nous traversons, derrière l'église, un pré dans lequel on retrouve encore la place du château démoli déjà depuis de longues années.

BOULOGNE-LA-GRASSE est un lieu signalé de toute antiquité et qui était traversé par la voie romaine de Bavay à Beauvais. La moitié de l'ancien château est encore reconnaissable au-dessus du village. L'église est placée en haut d'un escalier de près de quarante marches. Elle n'offre pas d'intérêt par sa construction, mais nous avons à y signaler quelques monuments curieux : Deux pierres tombales à personnages au porche, un tableau avec sujet religieux et donateurs, portant l'inscription suivante :

« Cy gist le corps de Charles Roussel, natif de la ville de Dorlens ; quatorze ans, a esté greffier et sy estoit cyrugien de Bains, Boullongne, et grand maire et Lieutenant terme et espace de sept ans, qui trespassa le IIIIe jour de novembre 1578, et de Catherine Longniez, sa femme, natiffve de Boullongne, etc. »

Diverses inscriptions et tableaux d'obits et fondations que M. l'instituteur de Boulogne a bien voulu nous promettre de relever pour nous. Sur le maître-autel, une toile assez belle représentant Notre-Seigneur au Jardin des Olives, provenant de Saint-Étienne de Beauvais. On nous

signale la découverte récente à Boulogne d'un médaillon en or de Constantin.

Il est regrettable que l'église de ROYE-SUR-MATZ, élevée sur un bloc de grès de trente mètres de longueur, nous ait été signalée aussi tardivement, car nous n'aurions pas manqué ne nous associer aux vœux du curé de cette paroisse pour proposer son classement sur la liste des monuments historiques. En effet, sans tenir compte de la tradition qui la considère comme élevée sur une pierre sacrée, renversée au XIIe siècle, nous devons signaler, à l'attention des archéologues, sa façade et son portail en plein cintre, accompagné de colonnes avec moulures en dents de scie. Sa nef et le chœur remontent aussi à l'époque romane, et nous pouvons nous joindre sans réserve à M. Woillez pour signaler la valeur de ce petit monument curieux, dans lequel nous rencontrons un bâton de croix en chêne, à moulures prismatiques, du XVIe siècle.

LA BERLIÈRE n'offre pas le même intérêt. Cependant, cette église placée au haut d'une longue avenue, vis-à-vis du château de M. de Garsignies, mérite une rapide mention; l'inscription extérieure du clocher est à signaler, et son mobilier passait malheureusement pour avoir assez de valeur, pour être devenu la proie d'un dévastateur sacrilège, dont le nom a trop souvent retenti dans notre pays.

RICQUEBOURG nous présente un double sujet d'études. L'église, d'abord monument du XVIe siècle, que le zèle du curé est en train de transformer. Dans cet édifice, livré à la truelle des maçons, nous avons à signaler de curieuses boiseries gothiques, une stalle du XVIe siècle formant coffre, des restes de peintures murales, une *pieta* et une pierre du XVIe siècle rappelant de pieuses fondations. La cuve baptismale est enchâssée dans une riche galerie de chêne sculpté de style flamboyant.

Le château qui vient d'être acheté par M. Ridgway, est une intéressante construction du commencement du XVIIIe siècle, entourée d'eau de toutes parts. Nous avons lieu de regretter les projets du nouveau propriétaire, qui semble disposé à augmenter le bâtiment principal au détriment du cachet d'ensemble de cet édifice.

Nous ne nous arrêtons pas à Ressons en revenant; mais pour donner aux chevaux quelques instants de répit, nous revoyons une fois de plus la jolie église romane de Coudun.

Dans cette église, nous trouvons un chandelier de fer, déjà signalé à une de nos dernières courses et qui, joint à ceux que nous avons vus dans les églises de Marquéglise, de Ressons et de Biermont, et aux candélabres girandoles d'Orvillers, forme le commencement d'une série, signalée à notre attention par un de nos membres correspondants, M. Charles Lair. Elle pourrait fournir le sujet d'une curieuse monographie de ces objets qui, trop souvent, passent des armoires de la sacristie ou des combles des clochers, dans les cabinets des amateurs ou dans le creuset des ferrailleurs. Quand même nous n'aurions fait que sauver, en la signalant à l'attention du clergé diocésain, cette suite de pièces intéressantes, nous n'aurions pas perdu notre journée, mais nous sommes certains que notre excursion aux limites de l'arrondissement, aura, de plus, pour but de faire comprendre aux habitants de ces communes l'intérêt des monuments et la valeur des objets qu'ils conservent encore, et qu'elle décidera quelques-unes de nos collègues à décrire complètement les vitraux de Saint-Nicaise, les bas-reliefs de Biermont et surtout les églises de Ressons et de Coudun.

Le Secrétaire, Marsy.

IV

Remy, Rouvillers, La Neuville-Roy, Ravenel, Maignelay, Montigny-en-Chaussée et Saint-Martin-aux-Bois.

8 juin 1876.

L'excursion faite le 8 juin, par un grand nombre d'entre nous, était dirigée vers deux points du département de l'Oise assez éloignés de Compiègne, mais présentant, le dernier surtout, un très grand intérêt : Maignelay et Saint-Martin-aux-Bois. L'église de Saint-Martin avait déjà été, au mois de juillet 1872, le terme d'une de nos excursions scientifiques, mais il est de ces monuments qu'on peut revoir à diverses reprises sans que l'impression première et l'admiration qu'ils inspirent en soient amoindries ou altérées. Elle renferme d'ailleurs assez de richesses archéologiques pour qu'un second examen plus complet et plus attentif présente encore une sérieuse utilité.

Au moment du départ, M. Palustre, directeur de la Société française d'archéologie, et M. Laurière, secrétaire de cette Société, sont venus se joindre à nous et ne nous ont quittés qu'au retour.

Notre première station a eu lieu à Remy. Nous avons pu admirer rapidement, dans sa belle église habilement res-

2

taurée, sous la surveillance de M. Z. Rendu, la nef voûtée, terminée en 1869, et les boiseries sculptées du XVII[e] siècle qui se trouvaient à Saint-Jean-aux-Bois avant les travaux de restauration entrepris dans cette dernière église.

A ROUVILLERS, où nous nous sommes ensuite arrêtés pendant quelques instants, l'église du XVII[e] siècle dont le portail en anse de panier est gracieusement décoré de feuillages, a été l'objet d'un rapide examen. Le chœur et la nef, entièrement revêtue de boiseries, nous ont paru d'un aspect sombre et original. Les fenêtres ogivales sont dépourvues d'ornements. La construction du clocher est évidemment postérieure d'un siècle à celle de l'église.

Dans la sacristie, deux beaux panneaux gothiques, dont l'un aux armes écartelées de France et de Dauphiné. Enfin, quelques pierres tombales.

Après une station de quelques minutes, nous nous sommes dirigés vers LA NEUVILLE-ROY.

Notre premier soin, en arrivant dans cette commune, a été de visiter en détail sa belle église, construite au XVI[e] siècle. Nous en avons admiré surtout le chevet très finement décoré dans le goût de la Renaissance. A l'intérieur, les voûtes à nervures et à pendantifs sont assez richement ornées.

Le partie du chœur est plus élevée que celle de la nef. Le chœur, très éclairé, est percé de cinq longues croisées contenant chacune deux ogives à tête arrondie. Le clocher carré est muni d'épais contrepoids et recouvert d'une toiture en ardoise,

En quittant l'église, nous nous sommes dirigés à pied vers les ruines du château qui aurait abrité Philippe-le-Bel, pendant un de ses voyages en Picardie, et grâce à l'obligeance de M. F. Barral, nous avons pu le visiter en détail. Le donjon, compris aujourdhui dans l'enclos d'une ferme, présente, dans les parties qui sont encore debout, une solide maçonnerie revêtue de briques et appuyée de contreforts. La tradition lui attribue avec un point éloigné, une communication souterraine aujourd'hui complètement interceptée.

Entre La Neuville-Roy et RAVENEL, dont le beau clocher

domine la contrée, plusieurs d'entre nous ont pu jeter un très rapide coup d'œil sur une chapelle funéraire du XIIe siècle, située sur le bord de la route, le plus ancien monument rencontré depuis notre départ de Compiègne.

L'église de Ravenel est vaste et élevée ; le chœur et le clocher sont du XVIe siècle ; la nef seule du XVIIIe. Le clocher, qui mérite d'être soigneusement étudié, est une tour carrée, terminée par une aiguille et haute de 45 mètres, qui porte la date de 1550. Il est divisé en trois étages, diversement décorés d'ogives, d'arabesques, et d'une galerie à jour avec machicoulis agrémentée d'ornements délicats. Deux tourillons permettent d'atteindre le sommet.

Dans le chœur, un maître-autel remarquable du XVIIe siècle, en marbre. Au-dessus du tabernacle, sur quatre cartouches de marbre, la légende :

UN DIEU, UNE FOI,
UN ROI, UNE LOI.

A MAIGNELAY, où nous sommes arrivés vers midi, M. Scoté, président du tribunal de Clermont, et M. Plessier, avertis à temps de l'itinéraire que nous devions parcourir, nous attendaient à l'hôtel de l'Aigle. Nos anciens collègues avaient voulu se joindre à nous et s'asseoir encore une fois à notre table.

A la fin du repas, M. de Roucy exprima, en quelques mots, à MM. Scoté, Palustre et de Laurière combien était appréciée leur présence parmi nous, et, formant le vœu que de semblables rencontres se produisent souvent désormais, il applaudit aux excellents rapports qui existent entre Clermont et Compiègne. M. de Marsy fit alors observer que la Société archéologique de Senlis, bien qu'elle ne fût pas représentée alors parmi nous, ne pouvait pas être oubliée en cette circonstance et rappela que les sociétés scientifiques du département de l'Oise, tendant vers un même but élevé, formaient, en réalité, un faisceau unique fortement relié par l'harmonie constante de leurs rapports, comme par l'identité de leurs travaux.

Avant de visiter l'église de Maignelay, nous nous sommes rendus à pied à Montigny-en-Chaussée. Mentionnons pour mémoire le calvaire en pierre, situé sur notre route au lieudit le Banquet-de-l'Église. Ce petit monument, de l'époque de la Renaissance, est actuellement en réparation. A sa partie supérieure, quatre pots de fers ; sur ses faces, des inscriptions latines appropriées.

Quelques parties de l'église de Montigny sont du xv[e] siècle, d'autres du xvi[e] siècle. Les voûtes du chœur, celle de la croisée de l'église surtout, comme celles de la nef, sont ornées de dentelles de pierres et de pendantifs artistement fouillés. Dans l'une des travées, les arcatures sont placées obliquement. Les voûtes sont supportées par les piliers évidés divisés en nervures ; certains arcs sont chargés de festons et de broderies. L'autel et la sacristie sont de l'époque de la Renaissance. Au bas de l'église, cette inscription :

Conditum — 1531.
Realbatum — 1785.

Le clocher est carré, orné d'ogives et terminé par une coupole avec balustrade à jour.

De Montigny, plusieurs d'entre nous se sont rendus au lieudit Fort-Philippe où se trouvent les restes d'un château construit par Philippe-le-Bel. Nous regrettons ici tout particulièrement l'absence de M. A. Rendu, empêché alors de venir avec nous, et qui s'étant tout spécialement occupé d'en étudier les caractères, aurait pu nous fournir de précieux renseignements à ce sujet [1].

De retour à Maignelay, nous avons pu enfin admirer son église précédée d'un porche à trois grandes arcades presque à plein cintre, chargées de pampres et de festons et couronnées d'une balustrade à jour [2].

Au fond de ce porche, un portail en plein cintre dont l'archivolte est finement ciselée.

A l'intérieur, des voûtes ornées de nervures et de pen-

1. V. A. Rendu : *Mémoires de l'Académie de l'Oise*, t. 8, p. 441.
2. V. L Palustre : *La Renaissance en France*.

dantifs. Celles du chœur sont couvertes de festons, de torsades et de médaillons.

Rappelons encore quelques restes de vitraux peints et, sur un autel latéral, une splendide Passion en bois doré, du XVIe siècle. Au premier pilier, en entrant dans la nef, un groupe en marbre qu'on dit apporté d'Italie.

C'est la dernière étape qui devait nous conduire à SAINT-MARTIN-AUX-BOIS.

A Saint-Martin [1], avant d'étudier en détail la magnifique église qui domine le pays environnant, nous avons dû visiter deux fermes, dont l'une, la plus importante, porte encore le nom de Ferme-des-Moines. Cette dernière présente les caractères de différentes époques. Les parties les plus anciennes peuvent remonter au XIIe siècle. Quelques instants nous ont suffi pour la parcourir. Au-dessous de la porte extérieure, des machicoulis, et, sur le côté d'une vaste cour, une de ces belles granges voûtées qui se retrouvent dans la plupart des anciennes abbayes. Le rez-de-chaussée, voûté, à ogives et très bas, a été divisé par des cloisons en plusieurs pièces et sert aujourd'hui à renfermer des bestiaux. Au-dessus, un vaste grenier contient les fourrages.

L'église, dans laquelle nous nous sommes rendus peu après, est un monument du XIIIe siècle, dont les voûtes s'élèvent à 27 mètres du sol. Lorsqu'on pénètre dans l'édifice, on est tout d'abord frappé de la grande élévation de cette voûte, reposant sur de très minces piliers qui sont reliés entre eux par d'immenses fenêtres ; en sorte qu'au premier abord on croirait voir une gracieuse coupole de pierre reposant sur une seule paroi de vitraux.

Cette belle verrière, teintée d'un vert pâle, tamise un jour très doux qui imprime à toute cette enceinte un caractère tout particulier de fraîcheur et de repos.

Des deux côtés du chœur, s'étendent deux rangées de belles stalles du XVe siècle en bois merveilleusement ciselé. Les sièges et les dossiers sont ornés de sujets bizarres et

1. Voir, sur Saint-Martin-aux-Bois, les indications données dans le premier volume des excursions, p. 43.

recouverts d'un long couronnement ciselé comme une dentelle. On regrette de sentir que ce riche travail a fléchi sous l'action du temps au point d'exiger aujourd'hui une prompte restauration.

Au milieu de l'une des verrières de l'abside, on voit un très petit médaillon représentant un personnage à genoux et portant la légende : *Messire Jehan de Rouvillers*.

Le chœur qui, par sa légèreté et la pureté de ses ornements, rappelle celui de Beauvais, n'est pas précédé d'un portail en rapport avec sa richesse, car la partie inférieure de la nef, détruite au xve siècle par un violent incendie, n'a pas été reconstruite ; on a élevé, pour soutenir la voûte et fermer l'église, un simple mur sans ornements qui subsiste encore aujourd'hui.

Le plan général de l'église est fort simple : pas de galerie autour du chœur, pas de transept, deux chapelles seulement aux deux extrémités des latéraux de la nef ; près de l'un de ces deux autels, une statue équestre de saint Martin, en marbre ; près de l'autre, la porte de la sacristie, ornée de remarquables sculptures ; la sacristie est elle-même une vaste salle voûtée, dont la construction remonte au règne de Louis XII ou de François Ier.

Mentionnons enfin une porte de tabernacle en cuivre repoussé et une chaire en bois du xviie siècle.

Cette belle église, longtemps abandonnée, a été réparée il y a quelques années sous la direction de M. Z. Rendu. Une souscription, des fonds votés par la commune, et enfin le concours de l'État (l'église de Saint-Martin étant classée parmi les monuments historiques), ont permis de consacrer à ces travaux de restauration une somme d'environ 50.000 francs. Aujourd'hui, la consolidation de l'édifice est assurée, mais il reste beaucoup à faire pour rendre à ce joyau tout l'éclat qu'il pourrait avoir.

Ainsi que vous l'a dit M. de Marsy, nous ne saurions former trop de vœux pour que l'œuvre commencée soit continuée et ne reste pas incomplète.

En quittant Saint-Martin-aux-Bois, à une heure déjà avancée, nous emportions le souvenir d'une belle œuvre, empreinte d'un étrange caractère qui inspire la foi. Deux

étapes, avec repos de quelques minutes à Moyenneville, nous menèrent directement à à Compiègne, où nous sommes arrivés à l'entrée de la nuit.

Le Secrétaire-Adjoint, R. de Magnienville.

V

Creil, Saint-Leu-d'Esserent, Tiverny et Montataire.

29 juin 1876.

L'excursion du 29 juin n'a été, en quelque sorte, que la répétition d'une course déjà accomplie il y a deux ans, mais qui n'avait réuni que fort peu de nos collègues [1]. Aussi me pardonnera-t-on de revenir sur un sujet déjà traité au sein de la société.

C'est au nombre de plus de vingt que, cette fois, nous nous trouvions réunis à la gare de CREIL et que nous allons saluer, peut-être pour la dernière fois, l'église de SAINT-EVREMOND de Creil.

Tous, nous connaissons ce bijou qui touche à l'ancien château et qui est aujourd'hui enclavé dans la manufacture de porcelaine.

MM. Woillez et Matton nous l'ont décrit et, il y a trois siècles, Androuet du Cerceau nous en donnait le plan dans ses *plus excellents bâtiments de France*.

Élevé au Xe siècle pour recueillir les reliques de saint

1. Voir première série, p. [illegible], où se trouvent les indications bibliographiques que nous croyons inutile de répéter ici, et auxquelles nous ajouterons toutefois le compte rendu d'une excursion faite par le Comité archéologique de Senlis, rédigé par M. Vatin, et inséré dans les comptes rendus du Comité, t. XI, p. CXXIX., 1876.

Evremont, qu'un évêque de Séez cherchait à préserver de la fureur des Normands, cet édifice fut reconstruit au XIIe et ruiné il y a moins de cent ans.

Aujourd'hui, l'église de Saint-Evremont est destinée à à disparaître très prochainement. Son état déplorable en rendrait la réparation très dispendieuse, et, de plus, elle empêche la fabrique de porcelaine de prendre d'un côté le développement qui lui est nécessaire. Aussi, est-ce seulement parce que sa démolition immédiate serait une cause de trop grandes dépenses qu'il n'y a pas encore été donné suite.

Nos collègues de Senlis ont pu toutefois obtenir des administrateurs de la manufacture quelques-uns des motifs les plus intéressants, des corniches, des fenêtres ; et ils pourront ainsi conserver dans leur musée un souvenir de cet intéressant monument roman.

Grâce à l'obligeance de l'un des directeurs, nous avons pu examiner avec joie, encore une fois, l'église de Saint-Evremont, et, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur l'ancien château que M. Gallet conserve en véritable archéologue, nous avons pris le chemin de Pontoise et suivi la vallée de l'Oise jusqu'à SAINT-LEU-D'ESSERENT.

Nous allons chercher notre déjeuner près de la rivière, et passons devant une des fermes de l'abbaye, dont les bâtiments, élevés au XVIe et au XVIIe siècles, conservent encore un aspect monumental.

L'église de Saint-Leu nous réclame et, pendant plus d'une heure, nous nous plaisons à la visiter dans ses plus grands détails.

Ce monument est trop important pour pouvoir être décrit en quelques lignes. M. Woillez l'a fait connaître en détails dans son *Archéologie romaine du diocèse de Beauvais* et en ce moment (1876), des dessins, exposés au Palais de l'Industrie, montrent la réparation projetée par M. Selmersheim et qu'il est en train de mener à bonne fin [1].

1. 5e Exposition de l'Union centrale, n° 28 de la Série des monuments historiques. On remarquait aussi, sous le n° 311, une suite de moulages de chapiteaux de Saint-Leu faisant partie de la collection de MM. Corbel, Chervet et Delagoule.

Après une assez longue marche, à pied, à travers champs, nous descendons dans la vallée du Thérain et arrivons au petit village de Tiverny.

Malgré son aspect en quelque sorte misérable à l'extérieur, le petit édifice qui sert d'église offre quelque intérêt à cause de son porche en bois et d'un assez curieux vitrail représentant saint Leufroy, vitrail placé au-dessus de l'autel, et qu'il nous semble possible de faire remonter au xiiie siècle.

Entre Tiverny et Montataire, nous passons la petite rivière du Thérain qui, malgré son long cours, n'est encore qu'un ruisseau sans importance.

Rappelons cependant qu'à plusieurs reprises, des tentatives furent faites pour la rendre navigable et mettre ainsi l'Oise directement en communication avec la Manche, à Dieppe.

Palma Cayet, dans sa *Chronologie septenaire*, nous signale le projet formé et mis en partie à exécution en 1604, par les commissaires du commerce, qui étaient alors chargés de la canalisation de l'Oise au-dessus de Chauny[1].

Enfin, après avoir gravi une pente rapide et suivi un chemin que borde une rangée de *creuttes*, servant d'habitations, nous arrivons au parc du baron de Condé[2].

Montataire est aujourd'hui le centre d'une vaste industrie métallurgique et, depuis plus d'un quart de siècle, cette commune a dû à l'établissement de ces forges son développement exceptionnel.

A une époque reculée, des fonderies y avaient été déjà établies, et l'un de nos collègues, M. le comte d'Yanville, nous signalait dernièrement l'existence au xve siècle, dans les environs de Creil, d'ateliers pour la fonte des projectiles.

De loin, nous apercevons la bannière armoriée flottant

1. Palma Cayet, p. 449-450, éd. de 1612, et *Statistique* de Graves, p. 305.

2. Depuis cette excursion, M. le baron de Condé, décédé en 1886, a publié, trois ans avant sa mort, un remarquable ouvrage intitulé: *Histoire d'un vieux château de France ; Monographie du château de Montataire*. Paris, 1883. — A. S.

en signe de fête au sommet du donjon, et sur tout le plateau s'étend le parc de Montataire, qui mérite aussi d'être mentionné. C'est dans des grottes qui s'y trouvent qu'ont été mis à jour et que sont réunis des cercueils de pierre de l'époque mérovingienne, étudiés par M. Elie Petit et dont quelques-uns sont encore en place dans une tranchée sous l'église.

Dans une lettre publiée dans la *Revue de l'art chrétien*, en 1857, M. E. Petit signale la découverte d'un petit cercueil en pierre percé d'une croix, qu'il fait remonter à l'époque gallo-romaine. Nous croyons qu'il faut ou rajeunir ce monument et le placer à la période franque, ou renoncer à y voir une représentation de la croix, ce qui ne nous semble pas vraisemblable ; malgré les savants travaux de M. de Mortillet, nous n'hésitons pas à reconnaître un monument chrétien dans la *petite sépulture* de Montataire.

Les murs d'enceinte datent du XVIe siècle, ainsi qu'une orangerie et un *petit* édicule, servant aujourd'hui de *sépulture* de famille et qui était autrefois un oratoire à l'époque où le seigneur de Montataire appartenait à la religion réformée et avait même fait de son château un des centres du protestantisme dans le Beauvaisis.

C'est là, croyons-nous, qu'il appartient de placer le lieu du *mariage* contracté par le cardinal de Châtillon, *mariage* que l'on considère généralement comme ayant eu lieu dans l'église. Le *mariage* d'Odet de Coligny avec Elisabeth de Hauteville fut tenu caché d'abord, et nous inclinons à croire que l'évêque apostat dut choisir, de préférence à l'église, le petit temple qui se trouvait dans l'enceinte du château.

A ce propos, signalons l'importance des documents curieux que M. le comte de la Ferrière vient de faire connaître sur les dernières années de la vie de Châtillon et sur les négociations entreprises par lui en Angleterre.

Parmi ces documents, un surtout est curieux, c'est celui par lequel, le 10 décembre 1570, Odet de Châtillon, qui cherchait alors à négocier le mariage d'Elisabeth avec le duc d'Anjou, parle du désir qu'il a de reprendre le chemin de la Picardie après qu'il aura *remis sa femme* en meilleur état qu'elle n'est.

Un autre, signé de Madame la Cardinale, comme on l'appelait alors à Londres, est la lettre dans laquelle, après la mort d'Odet de Châtillon, elle remercie Elisabeth de l'accueil qu'elle a reçu en Angleterre.

Un demi-siècle plus tard, les tourelles de Montataire ont entendu les confidences de lord Herbert de Cherbury, l'un des derniers types de la chevalerie, que l'on a nommé si à propos le Don Quichotte anglais, et qui choisit, à de fréquentes reprises, Mello, Chantilly et les châteaux voisins pour le théâtre de ses exploits et de ses galanteries.

Si, aujourd'hui encore, je ne craignais de m'attirer les reproches d'aimables confrères, je proposerais, comme très intéressant sujet d'étude, une monographie de Montataire. Au point de vue architectural, le monument a une grande importance, et au point de vue historique, son histoire est restée presque complètement ignorée : on en est réduit à reproduire quelques assertions données par M. Graves et qui mériteraient d'être soumises à un sérieux examen.

Mais, du reste, qui, mieux que l'érudit châtelain, saurait s'acquitter de cette tâche et mettre à profit les matériaux qu'il a recueillis avec tant de soin et réunis dans la salle qui porte encore le nom de salle des archives[1].

Si, sans aller si loin, je voulais vous décrire en détail le château de Montataire, j'aurais une longue tâche à remplir; dans toutes les pièces, si intelligemment restaurées par les propriétaires actuels, nous trouvons des peintures, des objets d'art, des tapisseries, des livres qui nous arrêteraient bien longtemps. Depuis les objets romains trouvés dans le pays même, jusqu'aux souvenirs les plus récents, nous rencontrons une série suivie d'échantillons des plus *intéressants* ; et en même temps, M. et Mme de Condé veulent bien nous signaler l'intérêt des curieux objets qui s'offrent à nous. Signalons seulement le beau portrait de Louis XIV, de Mignard, ayant fait partie de la galerie : des tapisseries du XVIe siècle, représentant l'histoire d'Esther, et dans lesquelles Louis XII figure en costume de fauconnier; des porcelaines et des faïences, une collection de portraits

1. Voir ci-dessus p. 26, la deuxième note.

des Médicis, et tant d'autres précieux souvenirs, dont les grâcieux châtelains veulent bien nous expliquer l'origine et nous faire remarquer l'intérêt.

Déjà vous connaissez l'église que M. de Condé veut bien nous faire visiter; M. E. Petit l'a étudiée avec soin et a reproduit quelques-uns des curieux bas-reliefs qui décorent ses chapiteaux, notamment la tentation d'Adam par Eve.

Des vitraux modernes, copiés sur ceux de Reims, y ont été placés depuis peu, et beaucoup de pierres tombales jonchent encore le sol : mais M. de Condé se propose de les faire relever contre les murs. A l'extérieur et sur les piliers se trouvent les armes des Madaillan ; des restes de peintures murales se voient encore dans le transept gauche, qui est l'objet de travaux de soutènement dirigés par M. Duthoit, le savant architecte de la cathédrale de Senlis. Au-dessus d'un des piliers se trouve encore une figure de femme qui semble être la reproduction du type de la comtesse de Clermont, Mahaut, dont l'effigie décore plusieurs églises des environs.

Au retour de notre promenade dans le parc, un lunch nous attendait dans la salle à manger; mais l'heure du départ vient sonner trop vite au milieu de nos causeries, et, redescendant à travers le parc, nous regagnons la station de Creil, non sans avoir exprimé de nouveau notre gratitude à notre aimable hôte, qui veut bien nous donner une dernière preuve de sympathie en nous demandant de devenir notre collègue.

Le Secrétaire, MARSY

VI

Chaumontel, Luzarches, Viarmes, Asnières-sur-Oise, l'Abbaye de Royaumont[1].

27 juillet 1876.

L'excursion dont je viens rendre compte aujourd'hui, est déjà loin de nous, mais les souvenirs qu'elle a éveillés en nous sont de ceux devant lesquels on aime à s'arrêter. Nous avons, ce jour-là, visité une abbaye fondée par saint Louis, roi de France, l'abbaye de Royaumont, et les murs du vieux monastère, nous ont rappelé un temps où l'on a fait de grandes choses parce qu'on avait une grande foi.

Pour compléter cette excursion scientifique, nous avons cru devoir nous arrêter à Viarmes où se trouve aujourd'hui l'ancien maître-autel de Royaumont, et à Asnières-sur-Oise où fut rendu en 1228 la charte d'érection de la future abbaye.

Ainsi que l'indiquait la lettre de convocation, nous nous sommes rendus par le chemin de fer du Nord à Chantilly.

1. Pour cette excursion, plusieurs membres du *Comité Archéologique de Senlis* s'étaient joints à ceux de la *Société Historique de Compiègne*, et M. E. Dupuis en a fait une relation spéciale, dans le tome II de la 2e série (p. 71) des *Comptes rendus* de ce Comité.

De là des voitures nous ont transportés à CHAUMONTEL, où l'un des membres les plus savants du Comité Archéologique de Senlis, M. Millescamps a bien voulu nous offrir la plus généreuse et la plus courtoise hospitalité, et nous permettre d'admirer dans sa demeure, ancien manoir aujourd'hui converti en une riante habitation moderne, sa magnifique collection d'antiquités.

C'est à regret, que je me vois obligé de rendre compte en quelques mots seulement et par une sèche nomenclature, d'une collection aussi considérable qui mériterait d'arrêter plus longuement notre attention.

M. Millescamps a eu l'extrême obligeance de nous faire parcourir ses nombreux casiers renfermant des pierres taillées et des haches en silex de l'époque primitive qui proviennent de Saint-Acheul et de la Madeleine (Périgord) de nombreux objets de l'époque, de la pierre polie, extraits du champ de Chassey (Saône-et-Loire) de Saint-Romain, de Pressigny, de Charenton.

Dans la section correspondant à l'époque historique, les deux fragments d'une épée trouvée en Danemark, des objets gaulois ou gallo-romains.

Et enfin des silex taillés, trouvés dans les tombeaux d'un cimetière gallo-romain à Caranda, dans les environs de Château-Thierry.

Une autre salle renferme toute une collection de figurines provenant de Chypre et de l'Asie-Mineure. Dans cette section, je vous rappellerai un vase archaïque en terre cuite entouré d'une sorte de ceinture figurant des panthères qui se pourchassent..... Un vase de sacrifice en albâtre, etc.

En quittant à regret la demeure hospitalière de notre savant collègue, nous nous sommes rendus à LUZARCHES, patrie de Robert de Luzarches, à qui nous devons la cathédrale d'Amiens. Avant de prendre le repas qui nous était préparé, nous avons, en compagnie et sous la direction d'un autre membre du Comité archéologique de Senlis, M. Hahn, visité l'église reconstruite après le règne de Louis-le-Gros et restaurée à diverses époques. Quelques parties datent du XIe et du XIIe siècle (le bas du clocher, le sanctuaire, la chapelle de Saint-Côme), d'autres sont du XIIIe ou du XIVe siècle

(chapelle de la Sainte-Vierge) d'autres du XVIe (portail et haut du clocher).

Tandis que les chevaux se reposaient, nous avons déjeûné à l'hôtel Saint-Damien, et nous nous sommes rendus aussitôt après à l'ancien château de Saint-Côme.

Le propriétaire actuel de ces ruines a, sur le donjon dérasé à 11 mètres de hauteur, fait élever une habitation moderne d'où l'on jouit d'une vue qu'il nous a été permis d'admirer.

Enfin, en quittant ce donjon nous avons visité les derniers restes d'une collégiale voisine, dont M. Hahn, dans un ouvrage qu'il a bien voulu offrir à la Société Historique, a retracé l'histoire et l'origine; elle remonte au XIIe siècle.

Avant de terminer ce trop rapide résumé de notre visite à Luzarches nous sommes heureux de témoigner à M. Hahn notre gratitude pour les quelques moments que nous avons passés dans sa demeure où nous avons pu examiner ses collections de tableaux de maîtres et d'objets antiques, des toiles de Watteau et de Mignard; des croquis dus à une main habile; enfin toute une collection d'objets gallo-romains et préhistoriques, et un riche médailler.

De Luzarches, nous nous sommes rendus à Royaumont en nous arrêtant quelques instants à Viarmes et à Asnières-sur-Oise.

A Viarmes nous voulions, comme je l'ai dit, visiter l'eglise construite au XIIIe et au XIVe siècle, qui renferme depuis la Revolution, le magnifique autel en marbre de Royaumont; à Asnières-sur-Oise, nous avons visité en détail l'eglise du XIIIe siècle. Primitivement bâtie en forme de chapelle, elle a ete ulterieurement agrandie et modifiée; mais la transformation et les travaux se sont arrêtés au portail: On voit en plusieurs places des pierres d'attente. Nous en avons admiré le clocher octogone très elancé. A l'intérieur, parmi de nombreuses pierres tombales fort remarquables et très bien conservees, nous en avons relevé une datant du XIIIe siècle, et dont l'inscription est ecrite en français. Une autre pierre de la même epoque, qui recouvrait la tombe de l'un des anciens cures d'Asnieres, est très-ornée: au milieu, un personnage revêtu du costume sacerdotal, et sur les côtés.

deux anges portant des encensoirs. On lit cette inscription : « Que Dieix bone mepci li face. » Puis, nous nous sommes arrêtés devant le beau mausolée du comte d'Harcourt, qui a été transporté à Asnières, comme l'autel a été transporté à Viarmes, lors de la démolition de l'église de Royaumont.

Au moment du départ, M. le curé d'Asnières, aumônier de l'abbaye de Royaumont a bien voulu se joindre à nous et nous accompagner dans la dernière partie de notre excursion.

Enfin, nous sommes arrivés à la célèbre abbaye. C'était là le terme et le but véritable de notre excursion, et grâce à l'extrême bienveillance de Madame la Supérieure de la communauté qui y est actuellement installée, nous avons pu visiter tout ce qui reste de l'antique édifice.

L'abbaye de Royaumont a été, comme je vous l'ai rappelé, fondée par Saint-Louis (1228). Elle fut construite avec une magnificence toute royale, et quand elle fut terminée, le pieux roi la peupla de moines de l'ordre de Cîteaux ; le 19 novembre 1235, le lieu fut consacré en l'honneur de la Sainte-Croix. Le roi entouré de sa cour assista à l'auguste cérémonie ; puis il fit une fondation annuelle de 500 livres parisis, destinée à l'entretien de soixante religieux. En 1258 le nombre des moines de l'abbaye s'était élevé à cent quatorze, et la somme fournie par le fondateur n'étant plus suffisante pour leur entretien, non plus que pour les aumônes distribuées par ses ordres, une nouvelle donation dut encore augmenter le revenu annuel.

Enfin, le pieux roi donna un gage suprême de sa prédilection spéciale pour l'abbaye cistercienne en confiant à la garde de ses murs et aux prières de ses moines les dépouilles de ses fils, de ses filles et de son propre frère Robert.

Les inscriptions funéraires de ces princes empreintes de la foi la plus vive et d'une touchante résignation, ont été conservées par l'auteur de la *Gallia Christiana*. Je regrette de ne pouvoir les citer ici.

Cette magnifique construction, monument de la piété d'un saint et d'un roi, fut détruite en partie lors de la Révolution. Une filature y fut établie, et le bruit du travail remplaça le chant des religieux.

Cet état de choses, a cessé. En 1864, les RR. PP. Oblats de Marie acquéraient le cloître et ses dépendances qui sont, depuis 1869, la propriété des sœurs de la Sainte Famille, de Bordeaux.

Il nous a été permis d'apprécier l'habileté de l'architecte qui a su faire une restauration savante, prélude d'une restauration plus complète. Le magnifique cloître est entièrement réparé, et c'est avec une très sincère admiration que nous avons contemplé son architecture si simple et si pure.

Des colonnes légères d'un côté et des murs épais de l'autre, supportent les voûtes qui encadrent le préau. Au dessus du cloître, règne une large terrasse fermée par un mur où sont découpés les cercles qui, en se détachant sur le ciel produisent un grand effet.

Le cloître, la chapelle actuelle, le réfectoire, (ancienne salle des hôtes ?), la salle capitulaire, empruntent, sans doute, un grand charme aux souvenirs du passé, mais l'impression très vive que l'on éprouve en marchant sous ses voûtes est due encore à une autre cause : Il serait bien difficile de rester insensible à l'harmonie des proportions et à l'exquise pureté de toutes les lignes que l'œil rencontre de toutes parts.

Cet effet est surtout très marqué dans la salle capitulaire, construite comme beaucoup de salles de nos anciennes abbayes où les voûtes viennent de tous côtés retomber vers le centre sur des colonnes qui s'élèvent au milieu même du pavé.

Nous n'avons pu que donner un regard de regret aux derniers vestiges de l'église. C'était, dit-on, le chef-d'œuvre d'Eudes de Montreuil ; l'édifice entier, en forme de croix latine, mesurait cent mètres de longueur sur vingt-cinq de largeur et vingt-sept de hauteur. Mais nous avons visité une ancienne chambre, aujourd'hui convertie en chapelle, où le saint roi aurait aimé à se retirer lorsqu'il séjournait dans l'abbaye.

Enfin, avant le départ, nous avons longuement contemplé un christ de grandeur naturelle en bronze, dont notre savant collègue, M. le général Morin, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, a fait hommage aux religieuses

de l'abbaye de Royaumont, en reconnaissance des soins qu'elles avaient prodigués, pendant la guerre de 1870-71, aux blessés de l'ambulance établie dans l'une des salles du Conservatoire.

Notre excursion, la dernière de cette année 1876, était terminée. Nous étions de retour à Compiègne un peu avant l'entrée de la nuit. Mais, pour nous, la longueur du trajet avait été largement compensée par le sérieux intérêt qui s'attache à ces études. Les vieux monuments que nous visitons, abritent derrière leurs murs bien des souvenirs et conservent encore fraîche, sous le lierre et la mousse, la trace des générations qui nous ont précédés sur cette belle terre de France.

Le Secrétaire-adjoint, R. DE MAGNIENVILLE.

VII

Ourscamp et Noyon.

5 juillet 1877.

Les nombreuses réunions dont notre ville a été le théâtre depuis le printemps, à l'occasion du Concours régional agricole n'ont pas permis à la Société historique de commencer ses excursions aussitôt que les années précédentes. Pourtant, nous pourrions presque considérer comme une première course de la saison, la visite faite à Compiègne par le Congrès archéologique de France pendant sa session à Senlis, visite qui nous a fourni l'occasion de faire voir à des archéologues éminents, les monuments qui sont l'honneur de notre cité. Mais c'est seulement il y a quinze jours que nous avons repris nos promenades dans les environs.

Malgré le très-vif intérêt qu'elle présente, la partie Nord-Est de notre arrondissement n'avait pas encore servi de but à vos excursions; aussi avez-vous accepté avec un grand plaisir la proposition qui nous était soumise par notre bureau de visiter l'abbaye d'Ourscamp et de terminer la journée par un examen rapide des monuments de Noyon, et nous trouvions-nous réunis en grand nombre à la gare pour prendre le train qui devait nous mener à la station de Chiry.

Notre projet primitif était de visiter Ourscamp, de revenir déjeûner à Chiry, et, en attendant l'heure du départ pour Noyon, de consacrer quelques instants à l'église de Chiry, but d'un pèlerinage très-suivi dans la contrée, mais l'aimable invitation qui vous a été adressée par M. et Mme Mercier nous a fait modifier notre plan, et nous avons consacré à Ourscamp toute notre après-midi.

A l'arrivée à CHIRY et après avoir jeté un coup-d'œil sur la tour monumentale et sur l'ensemble des constructions élevées par notre collègue, M. Mennechet de Barival, que ses fonctions municipales ont empêché de se joindre à nous, nous arrivions en quelques tours de roue au perron de l'abbatiale et nous trouvions le plus gracieux accueil chez MM. Mercier et Meyer, directeurs de la Compagnie d'Ourscamp, et chez leur collaborateur, M. Thirial, notre compatriote.

Je n'entreprendrai pas de décrire aujourd'hui l'abbaye d'OURSCAMP, les ruines de la chapelle, le bâtiment connu sous le nom de *Salle des Morts* et les constructions élevées au XVII[e] siècle pour l'habitation de l'abbé et pour les besoins des religieux.

L'ancien propriétaire d'Ourscamp, le doyen des archéologues de notre région, M. Peigné-Delacourt, vient de le faire dans une publication luxueuse enrichie de nombreuses figures et complétée par un volume de pièces justificatives publiées antérieurement sous le titre de *Cartulaire d'Ourscamp*[1]. C'est dans ce bel ouvrage qu'il faut étudier ce grand monastère cistercien et en suivre les vicissitudes, depuis sa fondation en 1129, par l'évêque de Noyon, Simon de Vermandois, jusqu'au commencement de ce siècle, où, après avoir été menacée d'une destruction complète, l'ancienne abbaye a retrouvé une nouvelle vie en devenant l'établissement industriel le plus important de notre pays.

Les continuateurs de M. Peigné-Delacourt ont compris l'importance du dépôt qui lui était confié, et, chaque année, en même temps que de nouveaux ateliers s'élèvent, que des machines perfectionnées s'installent, les restes de l'église

1. Amiens, 1865 et 1876, in-4°.

sont consolidés ; la Salle des Morts, devenue aujourd'hui la chapelle, est l'objet d'améliorations conformes à son caractère et les pièces de l'abbatiale reçoivent des décorations en rapport avec le style de leur construction.

Établie d'abord comme filature de coton, l'usine d'Ourscamp a reçu aujourd'hui un développement considérable par l'adjonction de métiers de tissage pour la fabrication du velours. Près de huit cents ouvriers y sont occupés de ces doubles travaux, et chaque jour, plus de quatre mille mètres de velours sortent des ateliers.

Si nous avons suivi avec une grande curiosité le mécanisme de ces machines nouvelles qui arrivent à réduire considérablement le travail de l'homme, nous n'avons pas vu avec moins d'intérêt tous les établissements auxiliaires dont la Compagnie s'est plue à doter les nombreux ouvriers dont les habitations viennent former une sorte de petite ville autour de l'usine.

Les enfants sont l'objet d'une sollicitude toute particulière. Une crèche et un asile reçoivent les plus petits, tandis que deux écoles confiées, l'une à un instituteur spécial, l'autre aux religieuses de la communauté de Ribeauvillé, donnent aux garçons et aux filles les bases d'un enseignement dont nous avons pu apprécier l'importance, en même temps que nous étions mis à même de juger des progrès accomplis par ces jeunes élèves, sous l'intelligente direction qui leur est donnée par ces maîtres pleins de dévouement.

Après le déjeûner qui nous était offert dans l'une de ces grandes salles de l'abbatiale, auxquelles la pierre nue des murailles tend à donner un caractère encore plus grandiose, nous nous sommes séparés, les uns se rendant courageusement, malgré la chaleur, à pied, à Noyon, sous la direction de M. l'abbé Lecot[1], les autres examinant avec intérêt les richesses numismatiques de la collection de M. Meyer, consistant principalement en séries royales françaises et en monnaies et médailles alsaciennes.

L'heure du train a pu seule nous arracher à l'étude de

1. Aujourd'hui Cardinal de Bordeaux.

ces monuments si intéressants pour notre histoire nationale, et après avoir de nouveau adressé à nos hôtes tous nos remerciements pour leur si aimable et si sympathique réception, nous avons repris le chemin de fer et sommes descendus à la gare de Noyon, où quelques-uns des membres du Comité, ayant à leur tête M. le docteur Colson et M. Bécu, nous attendaient afin de nous faire les honneurs de leur cité.

Après être restés quelques instants chez M. le docteur Colson, à qui sa santé ne permettait pas de nous accompagner, mais qui ne nous a laissé partir que sous la promesse de revenir finir la journée sous son toit hospitalier, nous nous sommes rendus d'abord à la bibliothèque du Chapitre, puis dans cette belle salle capitulaire, dans la pièce voûtée sur laquelle elle est élevée et dans le cloître. Nous avons enfin visité, dans le plus grand détail, la cathédrale, ce splendide monument, aussi remarquable par la pureté de son style que par la grandeur de ses proportions[1].

L'ancien évêché, l'hôtel de ville, malheureusement bien mutilé, la fontaine de Broglie, la maison dite de Calvin et le séminaire ont marqué les étapes suivantes de notre visite à la cité saint Éloi, et nous regagnions la gare juste à temps pour nous garantir d'un orage qui semblait n'avoir attendu, pour éclater, que le moment où nous aurions terminé un voyage dont nous conserverons tous le meilleur souvenir.

Le Secrétaire, MARSY.

1. Nous ne pouvons citer tous les ouvrages à consulter sur la *Cathédrale de Noyon*, nous nous bornerons à renvoyer à la *Bibliographie Noyonnaise*, publiée dans le T. V. du *Bulletin du Comité Archéologique de Noyon*. V. aussi *Histoire de la Cathédrale de Noyon*, Eug. Lefèvre Pontalis (1900).

VIII

Janville, Longueil-sous-Thourotte, Thourotte, le Saussoy, Ribécourt, la Ferme de la Vérue, Pimprez et Dreslincourt.

26 juillet 1877.

L'itinéraire tracé à l'avance pour notre dernière excursion, comprenait un certain nombre de communes du canton de Ribécourt. Le trajet aurait été plus facile peut-être, si le ciel s'était montré plus pur et le soleil plus radieux, mais l'intérêt que présentait pour nos travaux archéologiques l'examen des monuments visités dans le cours de cette journée, n'a pas eu de peine à nous faire oublier la teinte un peu sombre d'une matinée brumeuse. Nous étions d'ailleurs heureux de faire route avec quelques-uns de nos collègues venus de loin pour se joindre à nous et apporter à nos études le précieux concours d'un savoir aimable et d'intéressants souvenirs.

Partis en voitures à sept heures et demie de Compiègne, nous nous sommes arrêtés quelques instants seulement à Janville dont l'église, construite au xvi[e] siècle, renferme quelques vitraux portant encore la date de 1550.

A l'extérieur, une pierre tombale gothique fixée à la muraille et une niche élégamment sculptée ont fixé particuliè-

rement notre attention. Sans nous attarder cependant, nous nous sommes dirigés vers Longueil-sous-Thourotte, où nous comptions faire une plus longue station.

L'église de Longueil n'est ancienne que dans quelques-unes de ses parties : ainsi le clocher et le latéral gauche sont modernes, tandis que la façade est du XIIIe siècle et les voûtes du XVIe ; dans le chœur, une fenêtre à plein cintre et une grande ogive avec quatre feuilles et rose festonnée. Les deux belles pierres tombales de Charles et de Jean de Péhu, placées près de l'entrée, datent du XVIe siècle. Les personnages figurés de grandeur naturelle, sont bien conservés ; leurs poses diffèrent par quelques détails.

Au-dessus de l'autel, nous avons admiré quelques vitraux du XIIIe ou du XIVe siècle représentant la sainte Vierge, le Crucifiement et saint Martin. Les verrières sont entourées d'une étroite bande bleue semée de tours de Castille alternant, dans l'une d'elles, avec des fleurs de lys.

En quittant Longueil, nous nous sommes rendus à Thourotte.

Dans la dernière séance de la Société Historique, une intéressante communication de notre collègue, M. Méresse, avait attiré tout spécialement notre attention sur la magnifique Passion en bois sculpté qui occupe dans l'église l'extrémité de l'un des bas-côtés. C'est avec le plus vif intérêt que nous avons admiré ce splendide retable haut de deux mètres, dont un dessin au trait a été heureusement conservé par le baron Taylor (*Voyage pittoresque dans l'ancienne France* — Picardie).

Les figurines peintes et couvertes d'or nous ont paru particulièrement remarquables par l'originalité et la vivacité de leur expression. Sur le bord d'un vêtement il nous a semblé lire la date de 1499. L'or et les vives couleurs répandues à profusion sur les nombreux personnages qui se pressent autour et au pied de la croix sont admirablement conservés. Exposé aujourd'hui à l'action de l'air, le retable était primitivement fermé par deux volets couverts de peinture sur chacune de leurs faces. Il repose sur un soubassement du XVIIe siècle, orné de sculptures. En nous éloignant, nous n'avons pu qu'exprimer le regret de voir envahi

par la poussière, cet admirable travail qu'un simple vitrage protégerait contre une détérioration possible[1].

Dans le bas de la nef, nous avons examiné rapidement une tourelle en bois renfermant l'escalier qui conduit à la tribune. L'un des angles est couvert de sculptures fouillées en plein bois et figurant une cordelière, un croissant, une épée, un écu, un lys, une femme qui tient une pomme; le symbolisme de ces figures pourrait devenir un curieux sujet de recherches.

Un des piliers de l'église porte une pierre de donation en parfait état de conservation; tous ceux de la nef sont terminés par des chapiteaux présentant le caractère distinctif du XIe siècle. Nous avons encore examiné la chaire très fouillée, qui provient des Minimes de Compiègne, et le banc-d'œuvre d'une forme originale, datant du XVIe siècle. Une belle pierre tombale du XIIIe siècle est à l'entrée du chœur; l'autel, autrefois couvert de très fines peintures aujourd'hui effacées, devait produire un grand effet.

Enfin, nous avons porté notre examen sur les curieux modillons qui ornent l'abside et sur le beau clocher à deux étages de l'époque de la transition. Chaque face du premier étage porte deux ogives accouplées ; le second présente deux autres ogives avec groupes de colonnes sculptées terminées par des chapiteaux à feuilles recourbées. Le tout est surmonté d'une flèche courte recouverte en ardoises.

En quittant Thourotte, nous sommes passés devant les reste de l'ancienne porte qui donnait accès au siège de la Prévôté ; la collégiale qui était voisine de l'église a depuis longtemps disparu.

Notre itinéraire nous conduisait directement à RIBÉCOURT. Avant de nous rendre à l'église, nous avons été sous la conduite de notre collègue, M. Mazière, visiter le SAUSSOY, vieux manoir devenu ferme aujourd'hui, mais présentant encore quelques restes de ses tourelles et de ses épaisses murailles[2].

1. V. dans le *Bulletin*, t. IX, p. 1, une remarquable description avec reproduction du *Retable* de Thourotte, faite par M. le chanoine L. Marsaux, membre correspondant, depuis l'excursion. A. S.

2. V. *Proc.-verb.*, 1888 à 1891, p. 12, le *Concours* à propos du Saussoy.

Dans le corps de logis principal, nous avons retrouvé une salle voûtée communiquant avec une pièce qui a dû servir de passage et dont les murs ont plus de 1 m. 50 d'épaisseur. Le manteau d'une cheminée demeure encore en place, mais les quatre tourelles qui flanquaient les angles et reposaient sur les contreforts du rez-de-chaussée ont été dérasées à la hauteur du toit des bâtiments actuels. Une sorte d'échauguette en partie ruinée se voit encore entre les deux tourelles du sud. M. L. Mazière, dans sa monographie de Ribécourt[1], a donné une excellente description du vieux manoir, dont les murs épargnés par la main de l'homme ont résisté à l'action du temps. A quelque distance de l'édifice, on voit encore une *Motte* dont les fossés demeurent bien apparents.

L'église de Ribécourt que nous visitons ensuite présente quelques détails du XII[e] et du XIII[e] siècle ; l'édifice entier a été reconstruit au commencement du XVII[e] siècle. On y retrouve deux fenêtres à plein cintre, les lourds piliers du style roman et fragments de sculptures de la même époque ; une fenêtre à lancette au-dessus du portail. En entrant, nous apercevons quelques vitraux : l'écusson qui occupait le centre de l'un d'eux, daté de 1640, a disparu ; le cordon de Saint-Michel qui l'entourait subsiste seul. Plus loin, ce sont des pierres tombales ; l'une d'elles, finement gravée et ornée d'armoiries[2], est celle de François de Néry Le Conte de Nonant ; elle repose à l'entrée du chœur. Une autre pierre de moindre dimension est fixée à la muraille, toutes deux ont été relevées déjà par la Commission des pierres tombales.

Dans la sacristie où nous pénétrons enfin, nous découvrons sur la muraille des inscriptions assez grossières, mais parfaitement nettes. L'une d'elles est conçue en ces termes :

REDDITION DE LA ROCHELLE EUT LIEU EN L'AN 1628
TOUSSAINT N. S.

1. V. *Notice historique sur Ribécourt*, Noyon, 1875.
2. D'azur au chevron d'argent accompagné en pointe de trois besants d'argent mal ordonnés.

L'autre porte ces mots :

1629, LE 16 SEPTEMBRE, TREMBLEMENT DE TERRE.

Dans l'un des latéraux nous avons remarqué deux clés de voûte portant des écussons ; dans le bas-côté droit celui de la maison d'Humières, qui posséda la seigneurie de Ribécourt : d'argent fretté de sable. Une verrière au dessus de l'autel qui termine l'un des latéraux porte la date de 1613.

A la fin du repas que nous avons pris dans une hôtellerie de Ribécourt, M. le colonel Becquey-Beaupré qui, de Paris, était venu se joindre à nous, adressa en quelques mots les remerciements de tous à M. Mazière qui a bien voulu nous servir de guide dans notre visite à la ferme du Saussoy et à la Vérue où nous nous sommes rendus en quittant Ribécourt.

En arrivant à la ferme de La Vérue, nous nous sommes trouvés en face d'une élégante chapelle dont les crainés ogivales rappellent l'époque de transition. Les autres constructions ont disparu. Sur une muraille, un écusson effacé probablement aux jours de la Révolution, portait les armoiries de l'une des communautés qui ont occupé ce lieu, car le monastère a abrité successivement plusieurs ordres religieux. Une note communiquée par notre collègue M. Mazière à M. de Marsy, rappelle une transaction intervenue en 1195 entre l'abbaye de Saint-Eloi de Noyon et l'abbaye de Saint-Jean-aux-Bois relativement à cette chapelle de la Vérue : l'opinion, qui en fait une *ancienne maison des Templiers*, se trouve par là même singulièrement ébranlée.

En pénétrant dans l'intérieur, nous avons pu admirer l'élégante pureté des lignes de l'édifice, mal dissimulée par les grossières charpentes d'une grange moderne. Le monument livré à l'agriculture conserve en quelque sorte le parfum des anciens jours ; c'est un joyau oublié et couvert de poussière qui n'a rien perdu de sa valeur artistique. L'emplacement de l'autel est caché par quelques constructions : il sert de cellier. Derrière un amas de futailles, nous avons retrouvé intactes les niches préparées pour recevoir les bu-

rettes pendant le service divin ; le pavé a été enlevé. L'extérieur est demeuré ce qu'il était. Nous avons admiré le porche à plein cintre orné de colonnettes et surmonté d'une fenêtre à ogive, ainsi que les modillons de l'abside formés de feuilles finement ciselées.

A Pimprez, le premier objet qui a appelé notre examen avant d'entrer dans l'église, est le piédestal d'une croix couvert de sculptures et rongé par le temps, mais sur lequel on peut distinguer encore les instruments de la Passion et les trente pièces d'argent placées au pied de la croix. Dans l'église, reprise en sous-œuvre, et qui a conservé les voûtes du xve siècle ; nous avons lu l'épitaphe de l'abbé Nollet, dont notre savant collègue, M. l'abbé Lecot, nous a rappelé la mémoire dans un intéressant travail lu à la Sorbonne. A l'entrée du chœur, la pierre tombale qui recouvre les restes du savant physicien est presque entièrement effacée ; il a été, cependant, possible d'en reconstituer le texte.

A Dreslincourt, nous nous sommes longtemps arrêtés devant l'élégant portail de l'église. Ses longues colonnettes sont terminées par des chapiteaux chargés de feuilles et de figures grimaçantes ; l'archivolte finement sculptée et ciselée comme une dentelle de pierre présente un rang de dents de scie. L'arcade romane du portail est couronnée d'un ruban au-dessous duquel s'ouvrent trois fenêtres en plein cintre.

A l'intérieur, nous avons retrouvé le plein cintre encore et des vitraux. Devant une des chapelles, une clé de voûte présente l'écusson sculpté de la famille d'Humières, dont nous a entretenu notre collègue, M. du Lac. Une pierre tombale sciée en deux, et qui a fourni des marches à deux autels différents avait déjà été relevée ; elle a été examinée de nouveau et le texte rétabli.

Il fallait enfin regagner Compiègne. Pour le retour nous avons suivi une nouvelle route passant devant le château du Plessis-Brion et près de Montmacq ; quelques-uns d'entre nous, sous la conduite de M.Méresse, ont parcouru l'emplacement d'une villa mérovingienne désignée par de larges fossés. M. Martin Marville en a donné un plan détaillé dans sa notice sur les châteaux royaux et villas royales méro-

vingiens[1]. Nous avons traversé le pont à arches ogivales de l'époque féodale qui a été construit lorsque cette enceinte, dont les fossés mesurent 15 mètres de largeur, est devenu la Motte-Brion ; chaque jour, l'Oise ronge son boulevard extérieur.

Après une halte de quelques minutes à Choisy et un rapide examen de l'église actuellement en réparation, nous sommes rentrés à Compiègne avant la fin du jour.

Le Secrétaire-adjoint, R. DE MAGNIENVILLE.

1. *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, t. XXIII, p. 353.

IX

Verberie, Saint-Waast-de-Longmont, Chevrières, Le Fayel, Grand-Fresnoy et Canly.

27 juin 1878.

Le 27 juin dernier, la Société historique a repris ses excursions annuelles. Malgré le petit nombre de membres inscrits, la journée s'est parfaitement passée, et la promenade, (je le dis pour tous ceux qui ont manqué à l'appel), fut une des plus agréables.

Partis de Compiègne, à sept heures du matin, les excursionnistes se dirigent sur Lacroix-Saint-Ouen. L'église n'offre aux regards curieux, qu'une pierre avec inscription funéraire du XVI[e] siècle.

On remonte en voiture, et chemin faisant, sur la route de Verberie, M. Méresse nous fait remarquer sur la lisière droite du chemin, quatre pavés plus larges, et placés à quelque distance les uns des autres. Sur ces pavés sont gravées les dates suivantes : 1771, 1788, 1790 ; notre collègue pense que c'étaient les limites du travail de l'année, marquées sur les pavés. (Du reste, nous aurons le plaisir de l'entendre tout à l'heure.)

En arrivant à VERBERIE, qui conserve encore son cachet d'ancienne ville, çà et là on rencontre des maisons en

pierre, avec petites fenêtres en ogive. On voit en outre, de nombreux restes d'églises des communautés, qui sont devenues des maisons particulières, des écuries et des ruines. Nous en avons visité deux. L'une n'offre de remarquable qu'une espèce de crypte à moitié comblée, qui se prolonge jusque sous la route de Paris. L'autre église, qui se trouve faire partie de la ferme de L'Ambatte comme écurie, était consacrée au culte sous le nom de Notre-Dame d'Apieumont. Elle possédait jadis deux grandes baies ogivales qui sont maintenant bouchées, mais que, cependant, l'on distingue toujours. Le chœur a été peint ; on y remarque encore quelques fleurs, que le temps et l'humidité n'ont pu détruire. Une inscription funéraire, sur une plaque de marbre, est suspendue dans la muraille, au-dessus du ratelier des chevaux. Elle rappelle une donation faite à cette église, par Messire Jehan Woillet, *presbtre*, curé de Saintine, mort en 1619, afin de célébrer à perpétuité des messes pour le repos de son âme et de celles de tous ses parents.

L'église de Verberie a suivi les péripéties de la ville. Brûlée ou détruite comme cette dernière, elle renferme les vestiges de toutes les architectures, suivant l'époque où les parties démolies ont été reconstruites. Sur la gauche, l'église est du style roman transitoire, sur la droite, l'ogive se joue avec le style renaissance.

Le banc d'œuvre fut fait et signé par Burin, et daté par lui (1679). L'autel qui jadis occupait le fond du chœur, fut avancé, il y a quelques années, par l'abbé Sauvage.

Verberie fini, nous passons à SAINT-WAAST-DE-LONGMONT, dont l'église vaudrait un voyage spécial. C'est une des plus vieilles du département de l'Oise. Quoique M. Graves prétende que la plus ancienne partie date du VIe siècle, on s'accorde, à peu près, à en placer l'édification au Xe. La plus grande partie remonte au XIIe.

L'église se compose d'une nef assez nue à baies romanes. A gauche du chœur, on passe dans la sacristie par une porte romane à colonnettes. La sacristie et la chapelle, derrière elle, composent la partie la plus ancienne de l'église. La chapelle en forme de cul-de-four est très nue ; cependant, on voit encore à gauche du chœur des figures grimaçantes.

Il existait autrefois des pierres tombales, mais par économie, je crois, on en a fait des marches pour descendre dans l'église et pour monter dans le chœur.

Examinons maintenant l'intérieur. Le portail roman a quatre larges cordons à tête de clous, au-dessous desquels il s'en trouve deux autres semblables qui sont supportés jusqu'à la demi-circonférence par deux colonnettes. L'un est un cordon lisse, l'autre est un cordon de violettes. Au-dessus du portail s'ouvrent trois baies romanes entourées de ce même cordon.

Les murs de la nef (côté sud), conservent encore sur une longueur d'environ cinq mètres, des débris de la corniche primitive, formée de prismes triangulaires accolés et soutenus par des corbeaux uniformes représentant deux volutes séparées.

Le clocher est quadrangulaire et à deux étages. A chacun d'eux s'ouvrent huit baies dont deux à chaque face. Les baies sont entourées de colonnettes sculptées toutes de différentes façons. Elles sont en outre séparées par une colonne de diamètre plus considérable, sur laquelle se trouvent deux chimères sculptées, dans lesquelles on croit voir l'allégorie du bien et du mal.

Le clocher, au-dessus des deux étages, forme une pyramide hexagonale en pierre, taillée en écailles de poisson.

En montant dans le clocher, on lit sur la muraille, du côté de la nef, l'inscription suivante : « *Le pan a été refaict en 1669 par arest du XIXe juin 1668.* »

Dans le cimetière, on remarque une croix en pierre sculptée, représentant, d'un côté, le Christ crucifié et, de l'autre, une Vierge assise. Chaque extrémité de la croix est formée par une fleur de lys. La croix est datée de l'an 1525.

Nous quittâmes alors l'arrondissement de Senlis pour rentrer dans le nôtre et visiter Chevrières. Le temps nous pressait ; il nous fut impossible de visiter la ferme de l'Orméon, entre Le Bois-d'Ageux et Chevrières, qui appartint au comte de Chevreuse et qui est maintenant possédée par le duc de Broglie.

Chevrières, dont l'église a été refaite, n'a de curieux que

ses vitraux datés de 1545 et ses deux pierres tombales en relief des sires de Brouilly. Malheureusement, elles sont incomplètes. Il reste trois lions de ces tombes. Deux sont chez M. de Cossé-Brissac, un troisième est chez M. Crapier, habitant Chevrières, qui a eu l'obligeance de nous promettre de nous prêter ce lion pour le faire mouler. On voit également dans sa demeure une croix de cimetière en pierre sculptée, sur laquelle se trouve un Christ au-dessus d'un Saint-Georges terrassant le dragon.

Après nous avoir fait voir son église, M. l'abbé Morel nous conduit au Fayel, dans le château de M. de Cossé-Brissac, dont il s'est fait l'historiographe. M. de Cossé-Brissac avait bien voulu nous en permettre l'accès.

Construit par les Lamothe-Houdancourt, il se compose d'une belle façade flanquée de deux ailes. Le tout est bâti en pierres et en briques. Ce château reçut jadis deux hôtes célèbres : Louis XIV et Christine de Suède. On montre encore les chambres que ces augustes personnages ont occupées. Nous en faisons, plus bas, la description.

La plupart des pièces ont sans doute été refaites sous Louis XV; elles ont presque toutes conservé les décorations en boiserie de cette époque. D'autres ont été tapissées de ce papier d'imitation chinoise que Mme de Pompadour a essayé de faire pénétrer en France vers l'année 1760. La chambre habitée par Louis XIV est tout entièrement tendue de vieilles tapisseries de Flandre, que l'on a coupées pour ménager les portes et les armoires. Quant à la chambre de la reine Christine, elle conserve aussi, çà et là, les traces d'un papier pailleté d'or et d'argent. La courtine du lit est elle-même brochée d'argent doré.

Les meubles, à quelques exceptions près, telles que des meubles florentins, moyen âge, et un vieux clavecin à huit octaves et à deux claviers superposés, décoré à l'intérieur et à l'extérieur de très fines peintures, et signé par Philippe Denis, à Paris, 1672 ; les meubles, disons-nous, sont en général du style, droit et raide, du premier empire.

On remarque encore quelques tableaux parmi lesquels nous citerons celui de Colbert, marquis de Torcy, et celui de Louis-Hercule Timoléon, duc de Brissac, colonel des cent

Suisses, et gouverneur de Paris (1734-1772). Le tableau a été fait et signé par Trinquesse en 1777.

La chapelle sépulcrale qui se trouve dans le parc, n'offre aucun intérêt, elle est d'ailleurs toute moderne, et ne renferme qu'un magnifique cadre en chêne sculpté et plusieurs monuments funéraires rappelant la mémoire des Lamothe-Houdencourt, inhumés dans l'ancienne chapelle du château.

Dans le cimetière de Granfresnoy, où la Société historique s'est transportée, se trouve une très jolie croix gothique, composée d'un gros pilier, entouré lui-même de quatre colonnettes sculptées. Le haut de la croix manque malheureusement.

L'église qui fut visitée après la croix, ne contient rien de bien curieux ; elle fut démolie à moitié ou ne fut jamais achevée, tout un côté semble le prouver. Sur un pilier de la dite église, se lit encore cette inscription : *En l'an mil six cent 36, l'Espagnol a été ici*, signé : *Jean*. M. Paisant, du reste, nous a fait connaître cette inscription en nous retraçant la vie du prieur Loysel.

La visite de l'église de Canly, succéda à celle de Grand-Fresnoy. Elle est construite en style roman ; cependant, sur le côté gauche on peut remarquer quelques vestiges d'architecture ogivale ; cette église paraît avoir été fortifiée, une tourelle ronde s'élève encore contre son mur, entre l'abside et le transept.

Afin d'examiner les effets de la foudre, pendant l'orage du 23 juin dernier, nous nous sommes dirigés sur Jonquières. Le clocher sur lequel le tonnerre est tombé, est entièrement abîmé. Il n'y reste plus une seule ardoise et les poutres sont brûlées.

Après avoir ainsi terminé notre excursion, nous sommes rentrés à Compiègne, vers huit heures, ravis du beau temps qui a favorisé cette promenade, et de la visite que nous avons faite dans chaque commune.

Henri Chardon, *membre titulaire*.

X

Berneuil-sur-Aisne, Attichy, Bitry, Autrêches Nampcel et Tracy-le Mont.

3 juillet 1879.

Les localités dont la visite a fait l'objet de cette dernière excursion ont déjà, à l'exception de Bitry, attiré l'attention de la Société et je serais presque tenté de me borner à reprendre les comptes rendus de nos courses du 29 août 1872 et du 10 juin 1875. Cependant, en revoyant les mêmes monuments, après un laps de quelques années, nous avons trouvé le sujet de nouvelles observations et je demanderai la permission de vous les soumettre rapidement.

L'église de Berneuil-sur-Aisne, où nous sommes d'abord descendus, après avoir passé rapidement devant le Francport et Sainte-Claire, mérite d'appeler l'attention des archéologues, soit à cause de sa construction, soit en raison des souvenirs des Clarisses qui s'y trouvent déposés. L'architecture primitive de la nef remonte à l'époque romane et ses piliers chargés de figures grossières, pourraient être utilement comparés aux types publiés par le Dr Woillez.

Le portail appartient à la dernière époque gothique ; une suite assez curieuse d'oiseaux décore la voussure; l'arcade qui surmonte la porte est décorée d'un écusson sur leque.,

malgré le grattage, on reconnaît encore les armes de France.

Le chœur est gothique; on y remarque deux clefs-de-voûte armoriées qui pourraient aider à en déterminer la date. La première porte deux écussons accolés, dont l'un se retrouve sur le fronton du petit château de Berneuil. La seconde porte les armes des seigneurs d'Offémont de la maison de Nesle.

L'autel en pierre, de style Louis XV, qui appartenait à Sainte-Claire, est décoré d'une *Mise au Tombeau* sculptée d'un assez bon travail. C'est également de Sainte-Claire, que proviennent quatre grands portraits des fondatrices de la *Visitation*.

L'église ne renferme pas de pierres tombales; nous trouvons seulement à relever sur le mur extérieur l'inscription suivante : DOMVS MEA DOMUS ORATIONIS VOCABITUR. C. DE LA †, et, près du portail, la signature PIERRE M. FLOBERT.

Le château de Berneuil, qui a été malheureusement laissé trop longtemps à l'abandon, est un joli type de ces petits manoirs seigneuriaux construits au commencement du XVII[e] siècle. C'est un bâtiment formé d'un corps de logis flanqué par devant de deux petits pavillons en saillie, le tout d'une assez grande élévation, sans aucune ornementation extérieure, sauf un écusson chargé de dix losanges posé au fronton. A l'intérieur, il faut signaler l'ornementation de l'escalier, formée de panneaux et de caissons à dessins variés, et la disposition d'une salle basse, séparée en deux par trois arcades et sur la destination de laquelle nous n'avons pas été complètement fixés. Un dessin du château de Berneuil serait bien placé dans nos publications.

ATTICHY est quelquefois qualifié de ville par les géographes, et on comprend cette désignation lorsqu'on se trouve sur la grande place, ayant devant soi l'hôtel de ville, qui, quoique sans style aucun, n'en fait pas moins un certain effet, grâce aux arcades qui décorent sa façade. A l'autre extrémité de cette place, se trouve la halle dans laquelle on peut reconnaître quelques parties très anciennes.

L'église n'offre qu'un médiocre intérêt, en dehors de

quelques pierres tombales dont les deux plus intéressantes sont encastrées dans les murs extérieurs.

M. l'abbé Lefebvre, dont nous regrettons la mort récente, s'était obligeamment constitué notre guide, lors de notre première visite à Attichy et nous lui avons dû la commucation de notes intéressantes sur ces monuments. Dans une pensée dont nous ne saurions trop louer le principe, mais dont l'exécution a parfois laissé trop à désirer, M. Lefebvre avait fait retracer sur les murs du porche et du clocher des inscriptions rappelant les noms des curés et des bienfaiteurs de l'église d'Attichy. Les recherches sur l'histoire locale seraient rendues bien plus faciles si l'on rencontrait partout des indications analogues à celles qui ont été placées à Attichy.

Après avoir déjeuné à l'hôtel de la *Croix-d'Or*, nous avons été visiter le château. Malheuseusement, il ne reste plus que l'enceinte carrée, entourée d'un fossé plein d'eau, reliée par un pont dont les parapets sont ornés de deux lions. La porte et quelques parties des communs s'élèvent encore à peu de distance, mais rien ne rappelle plus le souvenir de l'époque où Attichy, séjour de la comtesse de Maure, était à la fois un des asiles des Précieuses et un des refuges de la Fronde ; rien non plus de ce qu'il était à la veille de la Révolution, où son pont chinois était regardé comme un modèle de bon goût champêtre.

Il faut lire soit le livre de M. Cousin sur Mme de Sablé [1], soit la vie de la comtesse de Maure par notre collègue le comte Edouard de Barthélemy, soit même Tallemant des Réaux, pour se faire une idée de ce que pouvait être le château d'Attichy à l'époque où il était habité par le singulier couple dont nous allons dire quelques mots.

Anne Doni d'Attichy avait pour père un banquier florentin, venu en France avec Marie de Médicis et devenu acquéreur de la baronnie d'Attichy, et pour mère une sœur du maréchal de Marcillac. Ce ne fut qu'après la mort de son frère et alors qu'elle était âgée de 37 ans, que, devenue,

1. Voir aussi *Madame la comtesse de Maure et Mademoiselle de Vaudy*, par M. Cousin. Bibliothèque de l'École des Chartes, 3e série, t. V.

par cette mort, une riche héritière, Mlle d'Attichy épousa Henri de Rochechouart, comte de Maure.

Liée dès sa jeunesse avec Mme de Sablé et Julie d'Angennes, Anne Doni a occupé une place importance dans le groupe qui a pris de cette dernière le nom d'Hôtel de Rambouillet. Dans le *Grand Cyrus*, Mlle de Scudéry en trace le portrait sous le nom d'*Onésile, princesse d'Arménie*. Mlle de Montpensier nous la dépeint sous les traits de la *Reine de Misnie*, et Somaize s'exprime en ces termes à son sujet dans son *Dictionnaire* : « Madonte est une femme de qualité, âgée de 60 ans (en 1660), précieuse, par conséquent des plus anciennes. Elle a, de tout temps, passé pour une des plus spirituelles d'Athènes ; les lettres ont fait ses divertissements durant les fréquentes maladies de sa jeunesse. »

M. de Maure essaya de jouer au diplomate pendant la Fronde, mais sans grand succès et ce fut en vain que, plus tard, au retour de Condé, sa femme chercha à lui faire obtenir le Cordon-Bleu.

Ce qui dominait surtout dans ce ménage, c'était l'originalité. « La reine de Misnie, dit Mademoiselle, ne vivait point comme le reste des mortels et elle ne s'abaissait pas à cette règle où l'usage assujettit les gens du commun à se régler suivant les horloges ; elles étaient défendues dans tous ses États et on eût réputé pour insensé un homme ou une femme qui se fussent asservis à un coup de cloche : on croyait, en ce pays-là, que cela choquait tout à fait le bon sens, parce que, d'ordinaire, on règle les cadrans sur le soleil et c'était l'ennemi mortel de cette princesse. Elle craignait extrêmement la mort et il n'y avait point d'heure où elle et la princesse Parthénie (Mme de Sablé) ne conférassent des moyens de s'empêcher de mourir et de l'art de se rendre immortelles. » Aussi, Mme de Maure passait-elle une partie de son temps à se faire soigner par Renaudot, le fondateur de la *Gazette de France*, dont Valant nous a conservé de nombreuses ordonnances, dans lesquelles on voit paraître à chaque instant le remède qui joue un si grand rôle dans *M. de Pourceaugnac* et le *Malade imaginaire*. Mais il ne nous est pas possible de suivre Tallemant dans les anecdotes qu'il donne à cette occasion et nous consacrerons seulement

quelques lignes à M. de Maure, gentilhomme fier, généreux et considéré de tous, du même âge que sa femme et, comme elle, brouillé avec les horloges : « un homme, disait-on, qui lui dame bien le pion ». M. de Maure voyageait toujours aux flambeaux, selon M. de Barthélemy, partait pour la campagne au mois de novembre et revenait à Paris au mois de mai. Il paraît que presque jamais lui et sa femme ne parvinrent à dîner ensemble ; ils faisaient leurs visites à des heures tout à fait inaccoutumées. Les uns se vont mettre à table, dit l'auteur des *Historiettes*, les autres y sont déjà ; quelques-uns se couchent, quand on leur vient dire que M. et Mme de Maure les demandent. On se lève si tard chez eux, que toute leur peine est de trouver encore des messes.

Mme de Maure mourut à 62 ans, sans laisser d'enfants, et son mari lui survécut, obscur et oublié, jusqu'en 1669, où il s'éteignit à Essai, près Alençon.

C'est encore Tallemant qui nous donne le récit de la manière dont Mme de Sablé apprit la mort de sa vieille amie, par le prince de Chalais qu'elle avait envoyé en chercher des nouvelles, mais en lui recommandant de ne pas lui dire qu'elle était *passée* : — Eh bien, Chalais, est-elle aussi mal qu'on peut être ? Ne mange-t-elle plus ? — Non. — Ne parle-t-elle plus ? — Encore moins. — N'entend-elle plus ? — Point du tout. — Elle est donc morte ? — Madame, au moins, c'est vous qui l'avez dit, ce n'est pas moi.

La correspondance de Mme de Maure ne donne que peu de détails sur son séjour à Attichy. Elle parle seulement à plusieurs reprises des ennuis qu'elle éprouve de la part de Mazarin, qui, pour punir cette frondeuse, lui envoie, à plusieurs reprises, ses gardes et ceux du roi, tenir garnison chez elle. Il n'est moyen qu'elle n'emploie pour se débarrasser de cette charge, faisant écrire par sa nièce, Mlle d'Atry, que c'est à elle qu'est la terre, ce qui n'est vrai qu'à moitié, etc., etc.[1] Elle prétend que le cardinal aurait dit d'elle

1. Mlle d'Atri, fille de Scipion d'Acquaviva, duc d'Atri, et d'une sœur de Mme de Maure, mourut en 1676, dans la pratique de la plus austère piété, après avoir séjourné assez longtemps à Port-Royal.

devant la reine à ce propos : « Ce serait le dernier de mes malheurs, s'il lui restait quelque amitié pour moy. Ce serait alors qu'il faudrait quitter le royaume » (1649).

Attichy avait appartenu d'abord à la maison de Montmorency. A la mort de Montmorency, fille de Guy de La Roche-Guyon, arrivée en 1500, le domaine fut partagé, et c'est ainsi qu'il parvint, après plusieurs mutations, entre les mains des Marillac et de la comtesse de Maure. Mlle d'Atri, sa nièce, céda, en 1664, Attichy à René de Marillac, seigneur d'Ollainville, son cousin. La mort de ce dernier le fit passer à une de ses nièces, Marie-Madeleine de La Fayette, mariée à Charles-Louis Bretagne, duc de La Trémoille, dont le petit-fils le possédait encore à la Révolution.

Parmi les monuments funéraires que l'on remarque dans l'église d'Attichy, il en est un, plus que modeste, puisqu'il ne consiste qu'en une inscription de quelques lignes, peinte sur une planche de bois, rappelant le souvenir de Marie de Salme, duchesse de La Trémoille, morte à Nice, en 1790, dont le mari, Jean Bretagne Charles Godefroy, fut le dernier possesseur du château d'Attichy.

Le *Chartrier de Thouars*, cette magnifique publication, que le chef de cette grande maison vient de consacrer au souvenir de ses principaux membres, nous donne quelques renseignements biographiques sur Marie de Salm et sur son mari, mort en 1792, au moment où la Convention venait de confisquer ses biens, malgré le rapport du commissaire Saladin.

Il suffirait, croyons-nous, de faire connaître à M. le duc de La Trémoille le trop modeste monument consacré à la mémoire de sa grand'mère, pour que lui, qui est si soucieux de tout ce qui touche à sa famille, lui élève au moins un *mémorial* digne d'elle.

La petite église de Bitry, que nous visitons ensuite, appartient, pour la plus grande partie, au XVIe siècle, mais tandis que l'abside et les niches qui la décorent et qui offrent beaucoup d'analogie avec celles du chevet de Saint-Jacques, portent encore la marque du style gothique, les deux portails sont décorés d'ornements de la Renaissance, et

l'un d'eux semble copié sur la petite porte de l'église d'Autrèches.

Il y a toutefois une partie fort ancienne à l'église de Bitry. C'est celle qui se trouve à gauche du chœur et forme une fraction de la sacristie. On y remarque trois arcades romanes bien caractérisées. Ce monument demanderait du reste à être examiné avec soin. A l'intérieur, une chapelle seigneuriale placée à droite du chœur et à laquelle on accède par le petit portail dont nous venons de parler, est décorée avec luxe et on remarque à la clef de voûte une couronne à pendentifs au centre de laquelle se trouve l'enfant Jésus tenant la croix, et autour le symbole des évangélistes. A la clef de voûte du chœur, un écu de France, entouré du collier de Saint-Michel, nous permet de fixer à 1471 la date extrême de la restauration de cet édifice. L'autel en marbre blanc et les parois du chœur proviennent de Sainte-Croix.

Grâce à l'obligeance de M. le curé, nous voyons au presbytère une statue de femme, en bois, de la fin du XVIe siècle, d'un beau caractère.

Le temps qui marche trop rapidement pour nous, ne nous permet pas d'aller à Saint-Pierre-les-Bitry, et c'est à peine si nous pouvons disposer de quelques minutes pour nous arrêter à Vic-sur-Aisne, où M. Clouet, avec son obligeance bien connue, veut bien nous montrer la précieuse borne milliaire conservée dans son parc et nous autoriser à visiter l'ancien donjon du château, près duquel les abbés de Saint-Médard avaient fait élever leur maison de plaisance.

Du reste, nous avions déjà vu Vic-sur-Aisne et Autrèches, lorsqu'il y a quatre ans, nous nous étions réunis pour faire, avec la Société de Soissons, une excursion dons nous avons conservé le souvenir.

L'église d'Autrèches a été décrite avec soin par le docteur Goze, et pourtant, à chaque visite, nous trouvons quelques renseignements nouveaux à ajouter à ce travail, quelques inscriptions à noter, etc.

Après une visite faite à la hâte à l'église de Nampcel, où nous devons nous borner à constater l'existence de pierres

funéraires intéressantes que nous reviendrons estamper (l'une surtout qui représente près de ses parents un enfant emmaillotté), nous rentrons à Compiègne par Tracy-le-Mont et la forêt de Laigue.

Le Secrétaire, Marsy.

XI

Guiscard et Ham.

24 juillet 1879.

Cette excursion présentait un intérêt exceptionnel à raison de notre visite au château de Ham, rappelant la détention de Napoléon III en 1840, alors qu'il n'était que le prince Louis-Napoléon Bonaparte.

Partis de Compiègne vers 9 heures du matin, nous sommes arrivés à Noyon où des voitures nous ont conduits jusqu'à Guiscard, aujourd'hui chef-lieu de canton, dont l'histoire ne manque pas d'intérêt. Cette localité, l'une des plus anciennes du Vermandois, s'appelait primitivement *Maigny*, et la seigneurie, après avoir appartenu aux maisons de Marteville, d'Hangest, de Boissy-Bonnivet, d'Ongnies, se trouvait, en 1699, entre les mains du duc de Chevreuse, qui la céda au comte Louis de Guiscard, fils du gouverneur de Louis XIV. Quelques années plus tard, par lettres patentes du 20 avril 1705, le roi érigea cette seigneurie en marquisat sous le nom de *Guiscard*, mais, ainsi que l'écrit Graves : « il a fallu l'intervalle d'un siècle pour que cette nouvelle dénomination fût généralement adoptée. Aujourd'hui encore (1840), on emploie l'un et l'autre nom, soit séparés. On appelle plus spécialement *Magny* la partie du

bourg batie au nord de la *Verse* et on réserve le nom de *Guiscard* pour l'autre partie où est le siège de la seigneurie [1].

Guiscard possédait un château fort qui a été démoli et remplacé au XVIII[e] siècle par un autre beaucoup plus élégant et de grandes proportions. Malheureusement il eut le sort de son aîné; en 1831, la propriété fut morcelée et vendue: les principaux corps de logis furent détruits et il ne reste plus que quelques pavillons qui donnent une idée de l'importance de l'ancienne demeure [2].

L'église, qui a subi des remaniements et qui est de belles dimensions, se présente sous la forme d'une croix. La nef date de l'époque romane; les collatéraux sont relativement récents; le chœur voûté est du XVI[e] siècle; la corniche extérieure de la nef présente des corbeaux figurés à tête d'animaux; le portail est formé d'une ogive romane et le clocher se termine par une flèche revêtue d'ardoises.

De Guiscard, nous nous sommes dirigés vers Ham, où, après un déjeuner à l'*Hôtel de France,* nous avons visité le château, auquel se rattachent tant de souvenirs.

Dès qu'on l'aperçoit, on est impressionné par l'importance et les dimensions de cette vieille forteresse. Aussi chacun partage-t-il le sentiment que M. Ch. Gomart, né à Ham, a si bien rendu quand il a écrit dans ses *Etudes Saint-Quentinoises* (t. 1[er], p. 142): « Ce n'est jamais sans émotion que je vois se dresser devant moi, au milieu des marais qui l'environnent, la grosse tour du château de Ham. Il me semble que la tragique histoire du comte de Luxembourg et les légendes de cette antique demeure viennent dérouler devant mes yeux leurs scènes dramatiques...

« Du fond de cette forteresse, lorsque les dramatiques souvenirs de son histoire viennent m'assiéger, il me semble entendre encore résonner le bruit des armes et les cris des combattants, puis, au milieu du sang et des larmes, apercevoir la figure impassible du cruel Jean-sans-Peur. »

1. *Précis statistique* sur le *canton de Guiscard*, 1840, p. 20.

2. V. *Description des nouveaux jardins de la France et des anciens châteaux*, par A. de Laborde; in-fol. Paris 1808. Plusieurs vues du château et du parc de Guiscard d'alors y sont reproduites.

Et plus loin, le même historien, qui a publié une monographie consacrée à Ham, son château et ses prisonniers[1], continue ainsi :

« La tour du Connétable, plus communément connue sous le nom de *Grosse Tour*, est l'œuvre capitale de Louis de Luxembourg. Elle caractérise l'esprit et l'architecture féodale du XVe siècle...

« Cette tour ne doit pas être regardée comme un donjon proprement dit, mais comme une tour plus forte que les autres, et destinée à servir de donjon dans des circonstances exceptionnelles. Ce réduit n'est plus placé, comme au XIIe siècle, dans le centre du fort ; et l'on n'a pas choisi pour l'établir l'emplacement soit le plus élevé, soit de l'accès le plus difficile...

« Elle passe pour avoir 100 pieds de hauteur et autant de diamètre, mais elle ne s'élève que de 28 mètres au-dessus du niveau des eaux du canal de la Somme qui en baigne aujourd'hui les pieds. Cette hauteur de 28 mètres forme sans doute, avec les fondations, les 100 pieds d'élévation que lui donne la tradition ; son diamètre est de 33 mètres. Cette largeur hors de proportion avec sa hauteur est loin de lui donner l'élégance des donjons de la grande époque féodale. Vue à une petite distance, cette tour n'est qu'une lourde masse de pierres sur lesquelles le temps a jeté une couleur grise d'un ton fin et harmonieux, dont l'ampleur colossale saisit l'âme d'une impression à la fois grandiose et triste... « La disproportion que nous signalons entre la largeur et la hauteur nous fait croire que cette œuvre capitale du connétable n'a pas été achevée ni élevée à la hauteur qu'on avait l'intention de lui donner en jetant ses fondations et en traçant son périmètre...

« On arrive à la grosse tour par un passage aujourd'hui de plain pied ; il tourne dans l'intérieur du château de manière à forcer l'assiégeant à présenter le flanc droit qui, ainsi, n'était plus couvert par les grands boucliers nommés

1. Ouvrage illustré d'un grand nombre de gravures et d'un plan de la ville, in-8° 1864.

pavois, dont on se servait encore dans les sièges au xv[e] siècle... [1]

« La porte d'entrée, à plate-bande un peu arrondie aux extrémités, est à ogive intérieurement. Sur chaque grès formant la plate-bande, une houppe ou cordelière a été sculptée en relief. Cette houppe est un emblème que l'on trouve brodé avec les armes de Louis de Luxembourg sur l'étendard qu'il portait à la bataille de Montlhéry, en 1465... Au-dessus des houppes, le connétable a fait sculpter en relief sa devise, ou ce mot de son humeur : « MON MYEUX. »

Nous avons naturellement visité toutes les parties du château qui aujourd'hui sert de caserne au bataillon détaché de Compiègne. Nous sommes descendus dans les endroits obscurs qui servaient de cachots et où, dit-on, un malheureux capucin a vécu pendant de longues années privé d'air et de lumière. La tradition ajoutait qu'il s'était tellement endurci aux privations de toute nature que la pierre qui lui servait de chevet, portait l'empreinte de son oreille [2]. Mais l'endroit que chacun de nous désirait voir, c'était celui où le futur empereur avait été incarcéré le 9 août 1840 et d'où il s'était évadé le 24 mai 1846. Or, nous nous sommes convaincus que, plus heureux que le capucin du moyen-âge, il n'avait manqué ni d'air, ni de lumière ; seule la liberté lui faisait défaut, mais il sut la reconquérir sous un costume plus que fantaisiste.

La pièce qui lui servait de prison au premier étage est affectée aujourd'hui à l'administration militaire du château.

On sait aussi que par une singulière bizarrerie du sort, ce même prince Louis-Napoléon, devenu président de la République, y fit enfermer, après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, les généraux Cavaignac, Changarnier, Lamoricière, Bedeau, Le Flo et d'autres encore.

1. Dans les comptes de la ville de Compiègne en 1430, on trouve l'article suivant : « A Jehan Le Borgne, tonnelier, pour lui et ses aides, pour trente deux *pavais* (pavois) par luy faits et ses dis aides, au mois de may IIII[e] et trente, quand la Pucelle fut prinse pour la deffense d'icelle ville. » (La *Prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne*, p. 349.)

2. V. la *Picardie*, t. 3, p. 450.

Notre visite du château, dirigée par un aimable officier du 54e de ligne, a donc été pleine d'intérêt et, après avoir contemplé sur la place publique la statue du général Foy, que la ville de Ham s'honore d'avoir vu naître, nous avons regagné Noyon où nous avons pris le train de 7 h. 50 pour Compiègne.

A. Sorel.

XII

Jaulzy, Croutoy, Hautefontaine, Chelles et Saint-Etienne.

13 mai 1880.

La Société a consacré la présente excursion, à compléter la visite des communes du canton d'Attichy, qui auront aujourd'hui été toutes parcourues par elle, à l'exception de deux : Courtieux et Moulin-sous-Touvent. Nous avons revu deux édifices que nous connaissions déjà, les églises de Couloisy et de Trosly, ainsi que la Pierre-Tourniche, et nous avons employé la plus grande partie de notre journée à l'étude des églises de Jaulzy, de Croutoy, de Hautefontaine, de Saint-Etienne et de Chelles, monuments offrant tous, sous des aspects différents, un véritable intérêt.

L'église de Jaulzy d'abord, élevée sur une sorte de terrasse, dominant à moitié la vallée, peut être rangée dans la catégorie, si intéressante, des églises fortifiées, nombreuses dans le diocèse de Soissons et de Laon, et qui étaient élevées dans le dessein de fournir un abri aux habitants lors des incursions de partisans, et qui, comme nous le verrons aussi, leur servirent, plus d'une fois, de refuge pendant les guerres de Religion.

La terrasse qui l'entoure, forme, comme à Cœuvres, et à

Autrêches, etc., une sorte d'enceinte munie de remparts, permettant de réunir, dans le cimetière, les animaux de la paroisse, en même temps que les habitants se retiraient dans l'église. On croit voir encore à l'extérieur, les traces d'une cheminée.

Bien que d'origine plus ancienne, et conservant des parties du XIIIe siècle, l'église de Jaulzy paraît avoir été reconstruite en plein milieu du XVIe siècle, sans doute, à la suite des dévastations exercées dans le Soissonnais par les bandes de Charles Quint. Nous trouvons dans le chœur, sur un cul de lampe, la date de 1551, et les bordures des vitraux nous fournissent, en divers endroits, les dates de 1556 et 1563.

Ces bordures de vitraux, exécutées en grisaille, nous offrent de très jolis motifs du style renaissance, figures à la romaine, grotesques, et même un bateau dans un médaillon. Elles présentent un caractère identique à des fragments que nous retrouverons dans les églises de Croutoy et de Chelles. Tout nous porte à croire qu'ils doivent avoir une origine commune et proviennent, sans doute, d'une fabrication locale. On remarque, dans l'une des fenêtres du chœur, à gauche, un vitrail de l'*Annonciation* et un autre de l'*Adoration des Mages*.

Les monuments funéraires font, malheureusement, défaut dans l'église de Jaulzy, et, il en est de même, dans tous les édifices que nous avons visités; mais, si de ce côté, notre moisson épigraphique a laissé à désirer, nous avons eu un ample dédommagement dans l'étude des cloches. A l'origne de nos excursions, nous avons souvent négligé, soit de visiter les clochers, soit de relever les inscriptions des cloches qui s'y trouvent. Mais, petit à petit, nous sommes devenus plus exigeants, plus hardis, et grâce au concours de quelques zélés excursionnistes, nous avons pu explorer les combles, les clochers, et rapporter, cette fois, trois inscriptions dont la plus curieuse, celle de Jaulzy, date de 1512, et mériterait d'être reproduite, en fac-simile, à cause de la beauté de ses caractères.

Marie Cuis nômée par Claude de Lanvin, seigneur de Blerencort et Jehan de Jaulzy et Geoffroy de Lanvin, abbé de Thenailles, mil V^exII.

Avant de pénétrer dans l'église de Croutoy, on est vivement attiré par l'enceinte fortifiée qui sert de cimetière, et dont les murs, percés de meurtrières, sont terminés à chaque angle par des tourelles en encorbellement qui conservent encore de nombreuses traces de projectiles, et qui montrent, que, là encore, l'église a servi, plus d'une fois, de refuge aux habitants. Du reste, des traditions rapportées par M. l'abbé Lesueur, alors curé de Croutoy, rappellent que cette espèce de fortification leur permit de résister aux efforts des Ligueurs et, notamment, à ceux de Rieux, le fameux capitaine de Pierrefonds. Deux de ces tourelles ont été, aujourd'hui, transformées en chapelles sépulcrales, dont l'une est réservée aux curés de la paroisse.

L'église est sans grand caractère architectonique ; elle appartient à la dernière période du style ogival, et paraît remonter au xvi[e] siècle.

On remarque, dans le chœur, de beaux fragments de vitraux, représentant la naissance de Notre-Seigneur, et dans le fond desquels on aperçoit un beau dessin d'édifice romain décoré de statues. On conserve, sur l'autel de la Vierge, une jolie statue la représentant en marbre blanc, dont le travail paraît remonter au commencement du xvi[e] siècle. La Vierge porte, sur le bras gauche, l'Enfant Jésus, et tient un livre de la main droite. L'Enfant tient par les ailes une colombe. Cette statuette, longtemps déposée dans un grenier de l'église, en a été tirée par le curé, il y a une quarantaine d'années, et est conservée aujourd'hui avec le soin que mérite ce précieux objet d'art.

Mentionnons aussi des fonts baptismaux curieux du xii[e] siècle.

Après avoir vu près de la ferme de M. Ruelle, quelques traces d'anciennes constructions, nous descendons par un chemin en pente assez rapide jusqu'à Hautefontaine, dont le clocher en pyramide se dessine au-dessus des arbres et nous montre ses découpures à jour.

Cette pyramide de cent pieds de hauteur date du xv[e] siècle et la galerie qui accompagne sa base est même formée d'ornements de la Renaissance. Ce clocher offre la plus grande analogie avec ceux d'Autrêches, de Taillefon-

taine et de Venette, et il est fort bien conservé. Le portail de l'église, décoré des armes de France est surmonté de rinceaux dans lesquels se profilent des oiseaux fantastiques.

L'intérieur de l'église n'offre rien de particulier, sauf dans la partie située sous le clocher et où se trouvent des modillons romans représentant des grotesques.

La cloche porte l'inscription suivante :

L'an 1663, je fus faicte et nommée Anne, du temps de Me Anthoine Vincent, curé de ce lieu. Anthoine de Ménéacque, escr Sr de Hauttefontaine, damle Anne Tertereau, Françoise (sic) *de Reuty, Lois, Tassart et Jehan Flamant, marglrs.*

Signalons aussi dans l'église un petit crucifix byzantin en bronze fixé sur une croix processionnelle de bois.

Il ne reste plus rien aujourd'hui du château commencé au XVIIIe siècle par la comtesse Dillon et dans lequel se trouvait au moment de la Révolution, la bibliothèque de son neveu, l'archevêque de Narbonne.

Près de l'église se trouve une construction du XVIe siècle, assez élégante et qui porte encore le nom significatif de l'*audience*. Ce bâtiment de la justice seigneuriale a, sur une de ses façades latérales, une sorte de balcon garni de machecoulis.

Chelles est depuis longtemps connu par les nombreuses découvertes de sépultures mérovingiennes, faites au Champ des *Sarrasins*. Mais, aujourd'hui, tout est recouvert et il ne reste plus des quinze cents tombes qui y ont été fouillées par M. de Roucy, que les objets qu'il a fait transporter au musée du Palais. Toutefois, là n'est pas le seul intérêt de Chelles, et en dehors de quelques restes de constructions du moyen-âge, nous avons à visiter l'église, dont l'abside romane offre de très curieuses particularités.

Notons encore ici quelques fragments de vitraux du XVIe siècle (1555) et ne quittons pas l'église sans mentionner le rétable en bois sculpté du commencement du XVIIe siècle, que M. le Curé a l'excellent projet de replacer au-dessus de l'autel principal.

Saint-Étienne est notre dernière station. Nous nous trou-

vons aussi en présence d'une abside romane, moins riche que celle de Chelles, mais intéressante cependant. Citons en outre une pierre de fondation due à un curé du commencement du XVII[e] siècle et dans le gros clocher carré, une cloche dont l'inscription relevée par M. Raymond Chevallier porte :

L'an 1678, j'ai esté bénite par Messire Pierre Varocquier, prebtre, curé de ce lieu et nommée Louise, par M[e] Esmery de Foucault, prieur de Pierrefonds et seign[r] de cette église et damoiselle Louise de Danzelle, fille de M[re] Nicolas de Danzelle, esc[r] S. de Beauvort. M[e] Nicolas de Liancourt et Martin Montillet, marglrs, faictes par Ie. Gillot et Je. Lambert fondeurs.

Ici s'arrête la partie archéologique de notre excursion, que notre vice-président, M. Ad. Boitel de Dienval, nous avait gracieusement offert de terminer par une visite à son domaine de la Follie et à la fontaine du Halloy, mais le temps dont nous pouvions disposer, ne nous le permettait pas et nous avons dû remettre ce projet au jour prochain où nous ferons, dans la forêt, une excursion déjà plusieurs fois annoncée.

Nous ne voulons pas terminer ce compte-rendu sans remercier Messieurs les Curés de Jaulzy, de Hautefontaine et de Chelles, de la complaisance avec laquelle ils ont bien voulu nous aider dans nos recherches, et sans ajouter que toutes les églises qu'il nous a été donné de visiter dans notre dernière course, sont tenues avec le plus grand soin.

Le Secrétaire, MARSY.

XIII

Clermont-en-Beauvaisis.

3 juin 1880.

La Société a profité de l'ouverture de la ligne directe, qui relie Compiègne à Clermont, pour aller visiter cette ville, voisine de nous, dont l'importance fut grande au moyen-âge et qui a été, pendant de longues années, la capitale d'un comté dont les limites s'étendaient jusqu'aux portes de Compiègne, puisqu'il comprenait dans son étendue des parties de Venette et de Margny.

Je ne m'arrêterai pas à décrire la route de Compiègne à Clermont; nous en connaissons déjà une partie et nous nous proposons de revoir le reste, dans une autre de nos courses consacrée à un nouvel examen du camp de Catenoy et à celui du pont de Breuil, dont la découverte a eu, il y a quelques années, un grand retentissement. Arrivons donc immédiatement à CLERMONT où nous trouvons pour nous recevoir deux de nos correspondants, MM. Scoté et Féret, qui veulent bien ainsi que M. l'abbé Boufflet et M. Dufresnoy, nous faire les honneurs de la ville.

Et, pour commencer, à peine sortons-nous de l'hôtel des *Deux-Epées*, que M. Féret nous conduit, par la rue de Mouy, jusqu'à une éminence située à l'entrée du bois de

Fay, d'où nous avons un panorama complet de la ville et où il nous est facile de reconstituer l'ancienne enceinte, telle que nous la donnent une tapisserie de la cathédrale de Beauvais et, plus tard, deux vues de Chastillon.

Chemin faisant, M. Féret nous rappelle tous les souvenirs de Clermont, nous montrant ici une statuette, là une pierre sculptée, qui sont autant de souvenirs de monuments disparus.

Près de la porte de Mouy, nous trouvons un arbre dit *Sully* qui a résisté aux outrages du temps et dont les rameaux vigoureux s'étendent encore sur la chapelle de Bétencourtel. Plus loin, la chapelle du nouvel orphelinat d'Alsace-Lorraine, et, en revenant sur nos pas, le Collège établi dans les bâtiments du couvent des Ursulines Saint-André, devenu, aujourd'hui la sous-préfecture. Mais nous n'avons pas trop de temps à nous et nous montons la grande rue pour nous diriger vers l'Hôtel de Ville, non sans remarquer, en passant, quelques curieuses plaques de cheminée chez M. Randoni.

L'*Hôtel de Ville* de Clermont appartient à la fin du XIVe ou au commencemement du XVe siècle et mérite la restauration complète qui en est faite, en ce moment, sous l'habile direction de M. Selmersheim, l'architecte des monuments historiques, chargé aussi de la cathédrale de Noyon. Malheureusement, au milieu des travaux qui s'exécutent, tout a été bouleversé, dispersé, et nous ne pouvons revoir, ni le musée créé par M. Féret et qui compte un grand nombre de toiles, rappelant le souvenir des *Clermontois dignes de mémoire*, toiles au nombre desquelles on peut citer un Van Loo et un délicieux pastel de Mme Vigée-Lebrun, ni la bibliothèque qui renferme d'intéressants documents sur le pays, mis à profit par M. Féret, et plus tard par MM. de Lépinois et Luçay[1].

L'Hôtel de Ville de Clermont est bâti sur l'emplacement d'un édifice romain dont une double arcade était restée engagée dans les gros murs et qui vient d'être détruite. Il est

1. Nous voyons seulement, dans la salle provisoire du Conseil municipal, une tombe mérovingienne provenant de la découverte de Noroy.

regrettable que ce fragment n'ait pu être conservé et que le seul souvenir qui nous en reste soit, avec quelques débris dispersés, une photographie recueillie pieusement, du reste, par M. Féret.

La collégiale de *Saint-Samson* de Clermont, sans avoir les grandes proportions des principales églises des villes voisines est un intéressant monument appartenant en grande partie à la fin du xve siècle et que recommandent autant son élégante construction que les œuvres d'art qu'elle renferme. Mais, pour qui l'a connue il y a vingt ans, que de changements, que d'embellissements, et que ne doit-on pas à M. l'abbé Boufflet, qui, depuis qu'il a pris possession de la cure, a consacré tout son temps et compromis même sa santé pour opérer dans son monument de prédilection la transformation que nous voyons aujourd'hui !

Le portail entièrement refait dans le style roman, les portes sculptées, une chaire, œuvre remarquable à laquelle la *Revue de l'art chrétien* consacrait dernièrement un article étendu, la chapelle de la Vierge, décorée à neuf, tout en conservant le caractère qui lui avait été donné au siècle dernier, la nef voûtée en pierres, des peintures murales, de nombreuses verrières exécutées par des artistes de talent et qui supportent la comparaison avec les beaux vitraux anciens de l'*arbre de Jessé*, de la *Prédestination de la Vierge*, des *Légendes de Saint-Crépin et de Saint-Crépinien* et du *Songe de Jacob,* voilà ce qu'a su produire M. l'abbé Boufflet et il est loin de considérer sa tâche comme accomplie. Du reste, non content d'orner l'église de Saint-Samson, le savant pasteur s'en est fait aussi l'historiographe, et la description qu'il a rédigée va prendre part dans le prochain volume de l'inventaire publié par le ministère des Beaux-Arts.

En quittant Saint-Samson, nous sortons de Clermont par la porte Nointel, presque encore dans l'état où elle se trouvait lorsqu'elle fut gravée, il y a plus de deux siècles, par Israël et sous laquelle on a réuni quelques restes de la chapelle de l'ancien château.

L'ancien château des comtes de Clermont, est aujourd'hui transformé en maison de détention pour les femmes,

et nous ne pouvons que jeter, de la première cour, un coup d'œil sur les restes massifs des anciennes constructions englobées dans des bâtiments modernes, et dont on ne voit, qu'en quelques rares endroits, reparaître le caractère.

Au pied du château, s'étend la belle promenade, connue sous le nom de *Châtelier*, du haut de laquelle on domine toute la région voisine à près de dix lieues à la ronde, et d'où l'on voit, sinon les clochers de Compiègne, tout au moins le sommet du Gannelon.

A nos pieds, se trouve le château moderne de Fitz-James, reconstruit sur l'emplacement de l'ancien manoir seigneurial de Warty, et, plus loin, dans les arbres, nous découvrons derrière le bois de Fay, l'église d'Agnetz, dont nous regrettons de n'avoir pu voir les curieux vitraux réparés, il y a peu d'années, sous la direction de notre collègue M. Latteux.

Mais l'orage arrive, et nous regagnons le chemin de fer, ne nous séparant qu'à regret des aimables hôtes dont nous n'oublierons pas l'accueil. Qu'il nous soit permis de joindre aussi à leurs noms, celui du comte de Luçay, président du comité artistique de Clermont, qu'une perte cruelle, et toute récente, avait empêché de se joindre à MM. Féret, Boufflet et Scoté.

Le Secrétaire, MARSY.

XIV

Cuts, Camelin, Blérancourt.

12 mai 1881.

L'excursion dirigée vers Cuts, Camelin et Blérancourt, itinéraire tracé depuis longtemps, excédait un peu, il est vrai, la zône ordinaire de nos explorations archéologiques, mais la longueur du trajet a été, pour tous, nous en avons la certitude, largement compensée par l'intérêt historique des monuments et des ruines qu'il nous a été donné de visiter.

Partis de Compiègne à 8 heures du matin, nous nous sommes arrêtés quelques instants seulement à Tracy-le-Val, dont nous avions eu précédemment l'occasion de visiter l'église. Ce n'est jamais sans intérêt que l'on étudie les détails de son clocher à quatre pans surmontés d'une tour octogonale, ses modillons originaux ainsi que la vieille maison du xvi[e] siècle avec ses poutres bizarrement sculptées et son encorbellement sur la place. Malheureusement les moments étaient comptés, et nous avons dû nous diriger sans retard vers Blérancourt qui devait absorber la meilleure part de notre temps.

Pour nous assister dans notre exploration, un guide nous avait gracieusement proposé son concours. M. Caille, notaire à Blérancourt et ancien élève du collège de Compiègne,

nous accueillit à l'arrivée avec une parfaite cordialité, offrit le vin d'honneur à la Société historique de Compiègne et s'efforça de mettre à notre disposition les moyens de visiter en détail les richesses archéologiques de Blérancourt.

Après un repas commandé d'avance à l'hôtel de *la Tête-Noire*, nous nous sommes rendus aux ruines du château.

Fondé en 1612, et construit sur les plans de Mansard, ce magnifique domaine, si ruiné, si anéanti qu'il soit, mérite encore, à tous égards, de fixer l'attention des artistes aussi bien que celle des archéologues.

Après avoir franchi une première porte d'un grand style, enserrée entre deux pavillons et surmontée d'un écusson que la main du temps ou celle des hommes ont rendu à peu près méconnaissable, nous nous trouvons en face d'une autre porte monumentale qui donne accès dans une deuxième enceinte, vaste cour carrée, bordée de toutes parts de balustres et qu'entourent de larges fossés garnis de revêtements en pierre d'appareil.

A droite et à gauche de la limite que nous venons de franchir, deux pavillons sont encore debout ; en face, au fond de la cour s'élevait le château, à deux étages, composé d'un corps de bâtiment central, aujourd'hui détruit au ras du sol, et de deux pavillons carrés formant saillie à ses extrémités.

A notre gauche, quelques fenêtres du rez-de-chaussée, encore subsistantes, permettent de juger du caractère grandiose que présentait l'édifice.

Au centre, les arrachements d'une voute effondrée indiquent l'emplacement d'une ancienne galerie.

A droite, les sous-sols seuls existent encore. Admirablement voûtés, ils sont aujourd'hui convertis en greniers et remplis de fagots... Rien de triste comme le contraste de ces fines arcatures et de tous ces haillons.

Si l'on descend dans les fossés profonds, maintenant desséchés, qui entouraient le château comme d'une large ceinture, on peut encore admirer la parfaite régularité de l'appareil, la forme élégante des contours, les sculptures, les gargouilles finement ciselées qui en décorent la crête. En faisant ainsi en contre-bas le tour complet de l'enceinte, on

retrouve sur la face opposée au côté par lequel nous étions entrés, les derniers vestiges du pont-levis, qui donnait accès dans le vaste parc dessiné sous les terrasses du château seigneurial.

L'impression que laissent ces ruines est difficile à exprimer. Le splendide domaine a été morcelé ; la culture a envahi pied à pied les fossés, s'est emparée des bâtiments, a pénétré par toutes les issues. L'édifice écroulé semble cependant se soulever encore sous cette lourde étreinte. Ses pierres percent de toutes parts le manteau de verdure qui les recouvre ; ses murailles grises, livrées à toutes les promiscuités de l'exploitation agricole, se dégagent nettes et tranchantes de cette étrange enveloppe pour profiler sur le ciel leurs lignes toujours pures et leurs aristocratiques contours.

Le marteau du démolisseur n'a point parfait son œuvre : ce lieu évoque avec une réalité saisissante, le souvenir des jours écoulés et des splendeurs disparues.

Mais toutes les œuvres du XVII[e] siècle n'ont pas été également anéanties à Blérancourt. En quittant les ruines nous nous sommes dirigés vers l'hospice, fondé en 1661 par Bernard de Gesvres. Ce que la charité avait élevé est demeuré debout, et les Sœurs de la Providence de Laon qui nous accueillent sur le seuil de l'asile nous prouvent bientôt que le souvenir des bienfaiteurs n'est pas perdu dans la maison qu'ils ont fondée.

Au fond de la cour, un vaste bâtiment est orné de l'écusson des Potier : « d'azur à deux mains dextres d'or au franc quartier échiqueté d'argent et d'azur. » — A droite, une porte nous donne accès dans des salles où nous pouvons examiner à loisir une galerie de portraits religieusement conservés. M. Lefèvre, maire de Blérancourt, administrateur de l'hospice, veut bien nous accompagner et, avec une extrême obligeance, se fait notre guide pour le reste de la journée.

La première toile qui nous est désignée est le portrait de Bernard Potier, duc de Gesvres et marquis de Blérancourt, lieutenant général en la province de Picardie, gouverneur de Roye et de Montdidier.

Non content d'avoir créé aux portes de son domaine un hôpital pour les enfants pauvres et orphelins, il léguait à sa mort, en 1662, une rente à tous les pauvres de sa seigneurie et une somme de 40 écus à chacun des enfants qu'abritait son château.

Près de là, le portrait de Charlotte de Vieux-Pont, marquise d'Annebault sa femme, mariée à l'âge de 9 ans, en 1600, morte en 1645.

Puis, celui d'Eléonore-Marie de Montmorency-Luxembourg-Tingri, duchesse de Tresme, en pèlerine de Saint-Jacques-de-Compostelle ; celui d'Anne Madeleine, princesse de Tresme, continuatrice de l'œuvre fondée par Bernard, et d'autres toiles de valeur. Mais je m'arrête, l'énumération paraîtrait un peu longue.

Sur une table, une liasse volumineuse est ouverte : ce sont les titres de l'hospice, le sommier d'arpentage de ses propriétés.

En quittant les Sœurs de la Providence, continuatrices des Filles de la Croix et des Sœurs de Genlis, nous nous rendons à l'église, dont l'élégante façade captive longtemps notre attention. Deux pierres tombales en ronde bosse, figurant deux guerriers étendus, ont été relevées des deux côtés du portail. La date 1537 gravée sur le mur même de l'église est plus distincte que quelques inscriptions trop élevées pour être lues facilement. A l'intérieur une large table de marbre noir rappelle encore les noms de Bernard de Gesvres et de Charlotte de Vieux-Pont.

Sur l'une des maisons de la ville nous lisons :

« Ici naquit le 6 septembre 1700, Claude-Nicolas Lecat, célèbre chirurgien, décédé à Rouen le 26 août 1768. »

Chacun de nous se souvient certainement de l'intéressant travail dont M. le docteur Lesguillons nous a donné lecture l'an dernier.

Nous déposons sur le bureau une autre biographie dont un habitant de Blérancourt a fait hommage à notre Société.

Pour nous rendre de l'église au couvent des Feuillants, nous avons dû passer par la rue de la Chouette, devant la maison où, selon la tradition, Saint-Just aurait vécu dans sa jeunesse. Si les murs sont encore debout, il ne reste à l'in-

térieur que le seul souvenir du conventionnel. A l'extérieur, nous apercevons une fraîche charmille sur le bord d'un ruisseau, où le futur régicide put donner carrière à ses licences poétiques et savourer en liberté sa haine envieuse contre le châtelain dont l'écusson offensait chaque jour sa vue et son orgueil.

Des Feuillants, fondés dans les premières années du XVII[e] siècle, et aujourd'hui convertis en maison de ferme, il reste deux bâtiments importants, un portail orné de ferrures forgées du dernier siècle, et, ce que les révolutions n'ont pas atteint, une situation admirable d'où la vue embrasse un panorama étendu.

L'heure nous pressait. Après avoir jeté un trop rapide coup-d'œil sur des vues de l'ancien château que nous communiquait M. le Maire de Blérancourt, nous avons dû nous disposer au retour.

La route que nous avions parcourue le matin passait par Cuts et Camelin. Nous nous sommes arrêtés dans chacune de ces localités.

A Camelin, notre attention est tout d'abord appelée sur le portail roman de l'église surmonté d'une large fenêtre, avec archivolte surbaissée et dents de scie. Nous examinons successivement les contreforts disposés diagonalement par rapport à la façade, puis les chapelles collatérales dont les toits anguleux forment raccordement avec les grands combles, enfin l'élégant clocher qui renferme à côté d'une sonnerie plus moderne, sa précieuse cloche du XIV[e] siècle.

Ce n'est pas sans quelque plaisir que nous entendons son timbre doux et grêle. Qui sait pour quels deuils et quelles joies elle a parlé ! Combien de cœurs d'hommes elle a fait vibrer dans des temps de troubles et de souffrances, combien de générations ont prié à sa voix ! Aujourd'hui elle se tait, et laisse à d'autres cloches le soin de se faire entendre de nos campagnes modernes.

En descendant, nous visitons l'intérieur de l'église Nous examinons rapidement les fenêtres à colonnettes du chœur moins ancien que la nef, puis nous reprenons notre route vers Cuts.

Quelques minutes après, les voitures s'arrêtaient sous

l'arbre séculaire dont l'ombrage couvre en grande partie la place de la mairie.

L'église en parfait état, mais complètement transformée, ne nous offre qu'un médiocre intérêt. Le chœur ancien est de forme carrée ; un ou deux piliers massifs semblent dater du XIe siècle. Au chevet extérieur, nous relevons une pierre commémorative datée de 1611 encastrée dans le mur de l'église.

Non loin de là, est le château qui, au milieu de ses larges fossés présente tous les caractères de la sobre architecture du XVIIe siècle. La main du temps ne l'a pas épargné. Nous jetons un dernier regard sur l'extérieur du vieil édifice et nous prenons à cinq heures le chemin du retour, rapportant de cette journée un peu de poussière, quelques notes prises à la hâte et beaucoup de souvenirs.

A l'entrée de la nuit nous étions arrivés à Compiègne.

Le Secrétaire-adjoint, R. DE MAGNIENVILLE.

XV

Soissons.

23 juin 1881.

Les membres de la Société historique de Compiègne se sont rendus jeudi, en excursion archéologique à Soissons.

Une délégation de la Société archéologique de Soissons les attendait à la gare de cette ville, où ils débarquaient à onze heures.

On se rendit aussitôt au Musée, situé dans les bâtiments de l'Hôtel de Ville, où les présentations eurent lieu. Après quoi, on visita la Bibliothèque, riche de près de 50.000 volumes, et où les membres de la Société savante de Soissons firent admirer à leurs collègues de Compiègne, de merveilleux incunables et des manuscrits aux riches enluminures.

Les salles du Musée offrirent aussi plus d'un sujet d'admiration ou de curiosité à nos concitoyens. On y trouve de nombreuses antiquités gallo-romaines, une riche collection de médailles, des bas-reliefs, des objets d'art, quelques tableaux dont la plupart sont dûs au pinceau de peintres de Soissons ou des environs, et enfin une collection en plâtre des plus beaux modèles de la sculpture antique.

Mais l'admiration avait épuisé les esprits animaux, comme on disait au XVIIe siècle, et l'on se rendit, pour les réconforter chez M. Delaborde, où une vaste table de 50 couverts, réunit les membres des deux Sociétés.

La gaité d'ailleurs ne fut point bannie du repas, dont le menu, grâce aux dieux, n'avait rien de commun avec ceux que se composait, je ne sais quel antiquaire dont parle Pope, avec des recettes qu'il trouvait dans Horace.

Au dessert, M. Sorel, président de la Société historique de Compiègne, a porté un toast aux membres de la Société archéologique de Soissons. Des murmures approbatifs et des sourires ont, plus d'une fois, souligné les mots charmants et si pleins d'à-propos qu'il y a rencontrés. Le voici :

« Messieurs,

« Je me fais l'interprète de tous mes collègues de Compiègne (et il sont nombreux ici, plus nombreux que jamais), en adressant des remerciments les plus chaleureux à l'honorable Président et aux membres de la Société archéologique de Soissons, pour l'empressement qu'ils ont bien voulu mettre à accepter notre visite et pour l'estimable accueil qu'ils nous ont réservé aujourd'hui.

« Depuis bien longtemps, nous aspirions après cette réunion, mais, comme moi, vous le savez, les trente-huit kilomètres qui nous séparent constituaient un véritable voyage ; il est vrai qu'on le pouvait faire par terre et par eau : — par eau, c'était pittoresque, mais bien long ; par terre, c'était presqu'aussi long, moins pittoresque et plus fatigant ; et puis, il ne fallait guère songer à aller et revenir le même jour. Aussi, quand il y a six ans, il nous fut permis de nous tendre réciproquement la main, nous avons dû faire comme les souverains, qui, pour se ménager une entrevue, se donnent rendez-vous sur les limites de leurs états respectifs.

« Désormais, il n'en sera plus de même. Le chemin de fer, dont nous allions jusqu'à devancer l'inauguration, tant notre impatience était grande, va établir entre nous des communications faciles, et nous saurons en profiter.

« Aussi bien, les villes de Soissons et de Compiègne ont eu, de tout temps, de grandes affinités. L'histoire de l'antique *Augusta Suessionum* et celle du vieux *Compendium* se confondent souvent dans les mêmes évènements.

« Au point de vue géographique, leurs vallées se touchent, et l'Aisne, après avoir, dans son contour gracieux, arrosé des sites enchanteurs, vient mêler ses eaux à celles de l'Oise aux portes de Compiègne ; il semble par cela même, que la nature a voulu que les deux populations fusionnent leurs pensées ; — au point de vue administratif et militaire, les deux cités faisaient partie de l'Ile de France, et au point de vue religieux, chacune d'elles s'inclinait devant la même autorité diocésaine. Il n'en faut pas davantage pour évoquer des souvenirs communs.

« Continuons donc, messieurs, à cultiver ce vaste champ des traditions du passé ; provoquons de nouvelles découvertes et, en nous initiant, sans arrière-pensée, à tout ce qui pourra plus particulièrement nous intéresser, nous entretiendrons ensemble des relations, qui, outre le charme indicible qu'elles apporteront avec elles, contribueront au développement de notre grande histoire nationale.

« Je bois à l'union intime de la *Société archéologique de Soissons* et de la *Société historique de Compiègne.* »

M. de la Prairie, Président de la Société archéologique de Soissons, a répondu que tous les confrères partageaient les sentiments qui venaient d'être si bien exprimés, et que des relations plus suivies ne feront qu'accentuer encore.

Mais, on ne peut s'attarder aux douceurs du *triclinium.* Soissons est riche en vieux monuments, et l'après-midi suffira à peine, même pour une inspection sommaire. On prend à la hâte « la liqueur qui manquait à Virgile » et l'on s'engage dans les rues de l'antique cité.

On visite la Cathédrale de Saint-Gervais, un des plus beaux types de l'Architecture du XIIIe siècle. Deux statues d'abbesses de Notre-Dame : Gabrielle Marie de la Rochefoucauld, morte en 1693 et Henriette de Lorraine d'Elbœuf, morte en 1669 attirent tout d'abord l'attention ; le profil de cette dernière surtout est remarquable par son caractère. A

gauche, pendu au mur, est un curieux fragment de tapisserie du xve siècle, sur laquelle sont représentés divers épisodes de la vie des Saints Gervais et Protais, patrons du diocèse.

On les voit, revêtus de robes blanches, occupés à distribuer leurs biens aux pauvres, résolus qu'ils sont à renoncer aux choses terrestres ; plus loin, ils chassent le démon du corps d'une jeune fille ; plus loin encore, ils jettent les fondements d'un monastère.

Près de l'autel du *Rosaire*, qui occupe le transept septentrional, est la fameuse *Adoration des Bergers* de Rubens.

Ce tableau a sa légende. Le grand artiste étant tombé malade à Soissons, en 1625, y fut soigné par les religieux cordeliers, et c'est en reconnaissance qu'il le leur laissa. On raconte aussi que le modèle qui posa pour la Vierge, n'était autre qu'une belle fille du pays, qui avait eu des bontés pour Rubens.

C'est dire que le caractère religieux fait défaut ici, un peu comme dans toutes les œuvres du maître, si l'on y trouve en revanche toutes ses qualités habituelles : la magie de la couleur, le grandiose de l'effet, l'enthousiasme et la variété de la composition.

On se rend ensuite à la caserne, construite sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de Notre-Dame, et où l'on remarque quelques débris de ses bâtiments ; au pavillon de l'Arquebuse, charmant petit édifice en briques et pierres, du Louis XIII le plus pur ; aux ruines de Saint-Jean-des-Vignes, ces magnifiques restes de la chapelle des Augustins, etc., etc.

Si moderne que soit la devise de la division du travail, les doctes touristes n'ont pas laissé de l'appliquer, et pendant que les uns allaient visiter le grand séminaire, dont la chapelle possède un si bel autel de marbre, le palais épiscopal, dont la cour en colonnade, a des chapiteaux intéressants, l'église Saint-Léger à l'abside et aux transepts du xiiie siècle, d'autres sortant de l'enceinte fortifiée de la ville, allaient visiter les ruines de l'abbaye royale de Saint-Médard, ce vaste et si célèbre monastère où fut sacré Pépin le Bref, où Louis le Débonnaire fut prisonnier, où le mal-

heureux Abeilard, réfugié, brûla son Traité sur la Trinité, dans l'enceinte duquel ont passé tant d'illustres personnages et se sont accomplis tant d'évènements importants au point de vue de l'histoire générale de la France. Une institution de jeunes aveugles et de sourds-muets y est établie, et nos concitoyens ont pu assister aux très curieux exercices qu'on fait faire à ces intéressants élèves. Les aveugles lisent par le toucher, sur des livres imprimés en relief, et, ce qui est plus curieux encore, les muets parlent !... On sait que le mutisme de naissance n'existe pas. Il provient seulement de la surdité qui empêche les sourds de connaître les sons qui composent le langage humain. De récentes expériences, qui ont été répétée hier devant les visiteurs, ont montré que les prétendus muets pouvaient apprendre la prononciation, par l'étude de la disposition des organes de la parole, dans l'émission des différents sons.

D'autres encore, pendant ce temps-là, allaient visiter, rue de la Buerie, une vieille maison gothique que M. Lemaire, marchand de meubles, vient de faire restaurer avec beaucoup d'exactitude historique. C'est un vrai château de Pierrefonds en réduction et qui mériterait aussi sa description...

Mais on a beau se dépêcher d'admirer. L'après-midi est courte, et il faut dire adieu à Soissons avant d'avoir vu tout ce qu'ils avait à nous montrer.

A 7 h. 19, nos concitoyens étaient de retour à Compiègne, enchantés de l'accueil charmant qu'ils avaient reçu de M. de la Prairie, président de la Société archéologique de Soissons et de ses collègues.

(*Progrès de l'Oise* du 25 juin).

XVI

La Visite de la Société Archéologique de Soissons à Compiègne.

12 juin 1882.

Les membres de la Société archéologique de Soissons ont rendu hier, à leurs collègues de la Société historique de Compiègne, la visite qu'ils leur avaient faite à Soissons, le 31 juin 1881. Ils sont arrivés à Compiègne par le train de 10 heures 16 et ont été reçus par les membres du bureau de notre Société historique, MM. le docteur Lesguillons, président, l'abbé Morel, curé de Chevrières, vice-président, et le comte de Marsy, secrétaire perpétuel, auxquels s'étaient joints un grand nombre de membres actifs.

Voici les noms des membres de la Société archéologique de Soissons : MM. de la Prairie, président; Piette, vice-président ; l'abbé Pécheur, secrétaire ; Collet, trésorier ; Fossé d'Arcosse père, président du tribunal de commerce ; Laurent, professeur de dessin ; Truchy, architecte ; Salingre, artiste peintre ; Michaux, directeur du *Progrès de l'Aisne ;* Labarre, négociant ; Joffroy, juge de paix ; de Barral, ancien sous-préfet ; Bourbier, ingénieur des chemins de fer pour la ligne de Compiègne à Soissons ; Lelorain, ancien notaire ; Fèvre, libraire ; Lhotte, conducteur des ponts-et-chaussées ;

Ed. Fleury, ancien directeur du *Journal de l'Aisne*; Macé, architecte. M. Seré-Depoin, banquier à Pontoise et frère de M. Fl. Seré, de Compiègne, a eu la gracieuseté, en sa qualité de président de la Société des antiquaires de Pontoise, de venir se joindre à cette réunion.

On se rend d'abord rue de Clermont, dans la cour de la maison n° 6, où était la tête du vieux pont de Compiègne, d'après le plan de 1509. On y retrouve, dans les plis du terrain, les traces du bastion qui en défendait l'approche. C'est là, dans l'angle du boulevard, que fut prise Jeanne d'Arc; on va ensuite à l'Hôtel-Dieu, où l'on admire le maître-autel et le retable de la chapelle Saint-Nicolas. Muni de flambeaux, on descend dans le cellier dont la construction remonte à Saint Louis. Les archéologues de Compiègne font remarquer à leurs visiteurs soissonnais que l'Hôtel-Dieu s'élevait sur un îlot, baigné par un bras de l'Oise. Près de là, est la rue du Donjon qui offre encore des parties de la muraille du siège de 1430. Le donjon s'élevait sur la place actuelle de la Pêcherie. On pénètre ensuite dans le jardin de M. Rodet, où s'élèvent les débris de la grosse tour, improprement appelée la *Tour de Jeanne d'Arc* et où certains archéologues croient reconnaître un reste du palais de la Monnaie, élevé par Dagobert.

Les visiteurs se rendent dans le jardin de Mme de Bicquilley, où existent des arceaux provenant de l'ancien couvent des Jacobins et des pierres tombales conservées sous une voûte. Une charmante petite vierge attire tout particulièrement l'attention. Pour être archéologue, on n'en est pas moins sensible à la beauté des fleurs, et l'on admire en passant de superbes massifs qu'a dessinés le jardinier de la propriété, M. Victor Bazin.

Rue Jeanne-d'Arc, on stationne un instant devant la maison de bois qui forme le coin de la rue des Trois-Barbeaux. Si l'on en juge par les attributs de marine, dont elle est ornée, elle devait être le siège de la maîtrise de la corporation ou une halle aux poissons. En face de cette maison, rue Jeanne-d'Arc, existait d'après la tradition, le palais de Charles-le-Chauve. Non loin de là, rue des Gournaux, est une maison dite le *Landi*, et qui est peut-être construite sur

l'emplacement d'un marché, dans le genre de l'ancienne foire de Saint-Denis, qui portait ce nom. On traverse la place du Marché-aux-Herbes, où l'on remarque une fenêtre et un contrefort de l'église de Saint-Corneille, et l'on arrive à la Manutention, ancien cloître de la célèbre abbaye.

Mais il est midi, et Soissonnais et Compiégnois entrent à l'hôtel de la Cloche, après avoir examiné la façade de l'Hôtel de Ville. Les statues qu'on vient d'y placer font l'objet de leurs critiques. Ils déplorent leur défaut d'harmonie avec l'édifice.

Un déjeuner est servi à l'hôtel de la Cloche. Au dessert, plusieurs santés ont été portées. La première, par M. le docteur Lesguillons, président de la Société historique de Compiègne, qui s'est exprimé dans les termes suivants :

« Chers Collègues de la Société de Soissons,

« Il y a un an, à pareille époque, nous faisions à Soissons une excursion dont nous avons tous gardé le meilleur souvenir.

« En pouvait-il être autrement? Assurément non. N'avions-nous pas admiré pendant le trajet la riante et pittoresque vallée de l'Aisne avec ses villages coquettement échelonnés le long de ses rives? N'avions-nous pas visité vos richesses archéologiques? N'avions-nous pas, enfin, reçu de votre part le plus cordial accueil?

« Aujourd'hui que nous avons la bonne fortune de vous recevoir, c'est pour nous une heureuse occasion de vous prouver que les liens d'amitié, qui ont toujours uni nos deux villes depuis la fondation de la monarchie, n'ont jamais cessé d'exister. Naguère encore, nous avons partagé vos cruelles angoisses, et combien vos cœurs d'archéologues durent souffrir quand l'armée allemande, espérant une reddition plus rapide, tourna sa fureur contre l'église Saint-Jean-des-Vignes et chercha à mutiler ses admirables flèches.

« Nos sociétés de province, Messieurs, rendent les plus grands services à l'Histoire. Ce sont elles, en effet, qui, dépouillant les archives des villes et celles, si curieuses parfois, de modestes bourgades, font revivre les secrets du

du passé et sauvent ainsi de l'oubli des documents précieux. Les églises, les châteaux, les monastères retrouvent leurs origines, et, par des fouilles savamment dirigées, les débris de l'art ancien sortent de terre.

« Et, comme si tout cela ne suffisait pas encore à l'activité des travailleurs, les investigations se sont portées, depuis une trentaine d'années, vers les époques dites préhistoriques où l'homme, armé de silex parfois grossièrement taillés, fut contemporain des grands cataclysmes terrestres.

« Que de satisfactions, que de joies n'éprouve-t-on pas dans ces différentes études, que de bonheurs souvent inattendus ! Comme on est heureux surtout quand on travaille pour le petit coin de terre où s'écoule l'existence et que l'on affectionne. On peut dire hardiment que chercher à mieux connaître son pays, c'est aussi une façon de le mieux aimer et de le mieux servir.

« Je vous propose donc, Messieurs, de boire à la prospérité des Sociétés savantes et à la continuation des bons rapports entre la Société Archéologique de Soissons et la Société Historique de Compiègne.

« Je porte la santé du digne et savant Président, M. de la Prairie et celle de ses collègues qui, sachant que noblesse oblige, continuent les traditions de l'ancienne Académie de Soissons, si florissante au siècle dernier. »

M. de la Prairie a répondu en quelques paroles aimables à M. le docteur Lesguillons et a manifesté le désir de voir les deux Sociétés de Compiègne et de Soissons s'organiser parfois en congrès pour travailler en commun.

M. Méresse s'est ensuite exprimé ainsi :

« Messieurs,

« Je demande à porter un toast à Messieurs les Membres de la Société de Soissons qui se sont spécialement consacrés à l'archéologie, à la topographie de leur antique cité.

« On aime bien sa mère parce qu'on connaît son cœur et qu'on sait tous les trésors de tendresse qu'elle a versés

sur notre enfance. On n'aime aussi le sol natal, la ville où l'on réside, les lieux où l'on a concentré toutes ses affections, que quand on connaît bien leur histoire, leur vie d'autrefois.

« N'est-ce pas, chers voisins, qu'on s'y attache davantage à mesure qu'on fouille dans ce sol aimé, surtout quand on a découvert soi-même quelque chose de cette vie, de ce culte des ancêtres ? A Soissons, ces investigations ne sont plus à faire. — A Soissons, qui s'attache à son passé et avec raison, car il est glorieux, une société historique, digne émule de son ancienne académie, s'est formée pour rechercher dans ce passé tout ce qui pouvait éclairer son histoire. Du château d'Albâtre à la fausse-porte de sa vieille enceinte, de la tour des Comtes à la Burie gallo-romaine, au Cloître, au Jubé disparu, pas un lambeau qui n'ait été étudié et décrit. Le vieux Soissons revit tout entier.

« Les nombreux volumes que la Société a publiés depuis quarante ans, les nombreux documents qu'ils renferment, les plans exacts de la cité à travers les âges, les dessins, les fouilles dans le sol, dans les archives, dans les titres notariés, la formation d'un musée local, témoignent bien haut du zèle, de la patience, de la science acquise et surtout de l'amour patriotique des membres composant la Société qui vient aujourd'hui nous tendre la main.

« A Compiègne, cet intéressant travail commence à peine. Notre jeune Société s'essaie à suivre les traces de son aînée : aux richesses de notre musée général, elle joindra les épaves de nos substructions ; elle étudie ses monuments, prépare ses matériaux, trace des plans encore incomplets, elle transcrit les chartes de nos abbayes, les manuscrits communaux.

« Elle voudrait bien voler, elle sait à peine marcher.

« Œuvre de *picantins*, dira quelque Picard narquois ! Picantins, soit : si vous appelez ainsi les chercheurs obstinés qui piquent le temps envolé, à chaque phase intéressante ; non, s'il s'agit des picantins du proverbe, et si vous les assimilez à ceux qui, mécaniquement, ne remuent les membres que pour piquer le quart d'heure qui s'enfuit sans rien laisser dans la mémoire de l'observateur.

« Et de ceux-là mêmes qui grimacent à tous les vents, je ne puis croire que la présence en ce lieu élevé ne ren-

ferme pas un enseignement. Je ne puis croire que les attournés, qui, l'édifice arrivé au faîte, faisaient « jeter des ou-« blies au peuple et distribuer force soufflets aux petits « enfants pour qu'ils soient commémoratifs », n'aient considéré comme un symbole les images de bois qu'ils attachaient fort en vue, dans une position et sous un costume grotesques pour nous, parfaitement justifiés pour eux. Et quels faits mémorables aurait donc eu à transmettre cette jeune génération à celles qui devaient lui succéder, si ce n'était le courage de leurs ancêtres et le dévouement à la patrie, qu'a consacrés leur devise ?

« Saluez avec nous, je vous en prie, Messieurs de Soissons, cette grande, cette généreuse idée de nos échevins du XV[e] siècle, car elle vous intéresse autant que nous.

« Nos picantins, c'est une page de l'histoire de nos provinces du Nord, c'est une des plus belles pages de l'histoire de France.

« Les anciens attachaient au socle de leurs arcs-de-triomphe l'effigie des peuples réduit en esclavage : les adulateurs de Louis XIV représentaient enchaînés, sur la place des Victoires, les provinces conquises : les Compiégnois hissèrent, au contraire, leurs ennemis abattus au sommet de leur beffroi et les clouèrent à ce nouveau pilori. Oui, je crois que les picantins sont là, représentant les constants ennemis de la France d'alors, l'Anglais astucieux, le Brabançon batailleur, le perfide Saxon, et que Compiègne les a condamnés, nouveaux Sisyphes, à recommencer, aux yeux de tous, leur supplice de chaque instant. Oui, les picantins attestent à toute la région qui les découvre, le sang que nos pères ont versé, côte à côte, avec les communiers de Soissons et tant d'autres sur les champs de bataille où la royauté essayait de reconquérir l'unité nationale.

« Les picantins de Compiègne, ce sont les vaincus de Bouvines et le temps qu'ils piquent sur l'airain sonore du beffroi, c'est la consécration de l'affranchissement communal à Laon, à Amiens, à Beauvais, à Soissons, à Com piègne...

« Nous, modestes chercheurs, amoureux du passé, dans son rôle éducateur, conservons pieusement ces souvenirs.

« Les savants dédaignent parfois nos minutieuses indications, les ingrats ! Même pour eux, continuons d'entasser des matériaux, de planter des jalons, d'exhumer des médailles; découvrons toujours des voies antiques, à votre exemple, heureux Soissonnais!

« Consolons-nous de nos mécomptes en songeant que nous aurons une oraison funèbre, à Soissons, comme à Compiègne : on pourra la faire si courte et dire en trois mots : il furetait, furetait, furetait.

« Je bois aux fureteurs soissonnais. »

Enfin, M. l'abbé Morel a prononcé les paroles suivantes :

« Messieurs,

« Vous renouvelez le plaisir que vous nous avez fait goûter l'an dernier. Nous vous donnons un nouveau merci. Il nous tardait de recevoir votre visite, car les membres de la Société archéologique de Soissons et ceux de la Société historique de Compiègne sont appelés à de fréquentes relations. Nos études tendent au même but. Les mines que nous exploitons ne sont guère différentes. Le dépouillement des archives ecclésiastiques et monastiques nous conduit nécessairement en votre région, et pour bien apprécier le passé de votre pays, vous avez fait plus d'une excursion dans le nôtre.

« Les propriétés des abbayes de Saint-Corneille, d'Ourscamp et de Royallieu s'étendaientbien loin dans le Soissonnais. Par contre, Saint Médard de Soissons possédait les prieurés de Choisy-au-Bac et de Lacroix-Saint-Ouen aux portes de Compiègne. L'abbaye de Valsery avait des terres à Canly et à Picumelles près Arsy. A Saint-Yved-de-Braisnes appartenaient la belle ferme d'Aiguisy près de Lachelle et le prieuré de Bouquy, près de Jaux.

« Avec les moyens rapides, que nous offre le progrès moderne pour franchir les distances, nous parcourons souvent la riante vallée de l'Aisne. Nous nous rencontrerons bien des fois, soumettant à un examen minutieux les débris des établissements qui nous intéressent, ou admirant

les monuments épargnés par les révolutions. Nous nous aiderons mutuellement dans nos recherches, ensemble nous apprendrons à mieux connaître notre pays, et, comme le disait éloquemment M. Léon Gautier aux dernières réunions de la Sorbonne, plus nous connaîtrons notre pays, plus nous l'aimerons ; et plus nous l'aimerons, plus nous nous aimerons. Je vous propose de boire au succès de nos communs travaux. »

Après le déjeuner, les archéologues reprennent le cours de leurs visites et, passant par la rue des Minimes, élevée sur les ruines du prieuré des Bénédictins, et dont la façade présente encore des ornements d'architecture romane. Rue d'Ulm, on donne un coup d'œil rapide à la porte du collège, débris de l'ancien hôtel de Mathieu de Roye, gouverneur de Compiègne. On se rend au parc par la Porte-Chapelle, œuvre de Philibert Delorme et sous laquelle on remarque une arcade basse dont la clef porte les chiffres entrelacés d'Henri II et de Diane de Poitiers. Dans le château, on visite successivement le musée gallo-romain, les collections de peinture et de sculpture, etc. On va ensuite à l'église Saint-Jacques, dont les archéologues déplorent de voir les piliers cachés par des revêtements de marbre et de bois ; à Saint-Antoine, où l'on s'arrête devant le monument élevé à la mémoire de Pierre d'Ailly par la Société historique. Une discussion s'engage sur la question de savoir si le baptistère qui se trouve dans le bas-côté gauche de cette église est en pierre de touche, ainsi qu'on le croit généralement, ou en pierre bleue ardoisée du nord. Ce morceau d'une haute antiquité provient de la paroisse du Crucifix. En revenant sur la place de l'Hôtel-de-Ville, par la place du Change, ancienne culture Charlemagne, on s'arrête un instant devant l'hôtel des Rats, ou peut-être d'Arras. A l'Hôtel de Ville enfin, les archéologues passent longuement en revue les belles collections du musée Vivenel : les émaux de Limoges, les figurines de Bernard Palissy, les porcelaines de Sèvres, les vases étrusques, les grès de Flandres, les meubles du Moyen-Age et de la Renaissance, etc.

Mais l'heure du départ approche, et les Soissonnais doi-

vent s'arracher à leurs admirations. Ils sont conduits à la gare par leurs collègues, où de cordiales paroles d'adieu sont échangées entre les membres des deux sociétés. Ils conserveront le meilleur souvenir de cette journée, qu'une pluie malencontreuse n'a pu empêcher d'être bien remplie.

(*Progrès de l'Oise* du 14 juin 1882.)

XVII

Chauny, Coucy-le-Château.

22 juin 1882.

La Société historique a fait une excursion aux ruines du château de Coucy. Partie de Compiègne par le train de 8 h. 27, elle s'est d'abord rendue à Chauny, d'où la nouvelle voie d'Anisy devait la conduire à Coucy-le-Château. Mais le train ne part qu'à midi et l'on déjeune à Chauny en l'attendant. On a même le temps de faire un tour dans la ville pendant qu'on dresse le couvert.

Chauny, quand on arrive à la gare, avec son avenue droite bordée de maisons de briques rouges, bien alignées, semble une de ces villes américaines toutes neuves que la spéculation fait surgir en un clin d'œil dans la solitude du *Far-West;* mais la cité industrielle a derrière elle un long passé et elle offre à l'antiquaire plus d'un objet curieux.

L'église Saint-Martin a été visitée avec intérêt par la Société historique. On remarque aussi, en passant, la place bordée de vieilles maisons qui rappelle le charmant et pittoresque décor de place publique peint par M. Deligny pour notre théâtre, et l'hôtel de ville dont on achève la construction, élégant édifice dans le style de la Renaissance.

Entre Chauny et Coucy, le train fait halte au village de Sinceny, cher aux amateurs de vieille poterie; on passe devant le petit castel de l'*Aventure*, séjour du baron de Theis, l'auteur du *Voyage de Polyclète*; on s'engage sous les futaies de la forêt basse de Coucy; voici le Rond-d'Orléans, où l'on découvrit, en construisant le châlet de garde, des substructions d'origine romaine; on traverse la chaussée romaine de Soissons à Vermand; on signale au passage un cimetière gallo-romain ou mérovingien et l'on arrive à Folembray, à la verrerie ci-devant royale, et où François Ier avait une maison dont il ne reste malheureusement aucun vestige. A droite de la voie ferrée, Verneuil se cache dans un bouquet d'arbres; Coucy-la-Ville dresse son vieux clocher délabré et son église remarquable par ses peintures du XVIe siècle, représentant la tentation de saint Antoine... Mais voici la gare de Coucy-le-Chateau!...

En face de la station, se dresse, sur le couchant d'une colline, l'imposant manoir d'Enguerrand III. Nos archéologues s'élancent à l'assaut. On souffle, on s'éponge le front et, passant sous une porte ogivale, on entre dans la ville de Coucy.

Longeant les murs du rempart, dont les pierres portent encore des marques d'appareillage, les membres de la Société historique se rendent d'abord à l'église, dont le portail est cité par M. Vitet comme un spécimen de l'époque de transition du plein cintre à l'ogive. Ils y remarquent les chapitaux du chœur, de très curieux fonts baptismaux, les orgues et une belle *replica* du *Magnificat* de Jouvenet, le tableau que le maître, devenu paralytique du côté droit, a peint de la main gauche.

On traverse quelques rues dans lesquelles rien n'a bougé depuis deux bons siècles, entre autres celle des *Epousées*, et l'on arrive au château que sépare de la ville une haute muraille, bien qu'il soit compris dans la même enceinte extérieure. C'est un carré irrégulier formé par quatre énormes tours que lient entre elles des remparts de même hauteur et d'où surgit un fantôme gigantesque, cette célèbre tour de Coucy, l'un des monuments les plus extraordinaires du moyen âge.

Un écrivain qui s'est occupé de la maison de Coucy, le bénédictin dom Toussaint Duplessis, parle ainsi de ce château :

« L'entrée est entièrement détruite... C'était un pont sur cinq piliers qui soutenaient un pareil nombre de portes par lesquelles il fallait passer avant d'arriver au-dedans du château... Entre les deux tours d'entrée, est bâtie cette fameuse tour qui n'a point d'égale, ni pour sa hauteur qui est de cent soixante et douze pieds, ni pour sa circonférence qui en a trois cent cinq. Cette tour est sans communication avec le château : on n'y entrait que par un pont-levis. Pour la garantir contre toute attaque, on avait élevé tout autour une forte muraille de dix-huit pieds d'épaisseur et de pierre dure que l'on appelait la *chemise* de la tour... Tous les ingénieurs conviennent qu'avant l'usage de la poudre, cette tour était absolument imprenable. »

L'imagination seule peut aujourd'hui relever ces murailles écroulées, soulever la mousse séculaire qui recouvre leurs débris. La pensée peut, dans une rêveuse illusion, ressusciter les brillants chevaliers, les ménestrels, les serfs, revêtus de leurs cottes de mailles, recevant la croix, agenouillés sur la verte pelouse et prêts à partir pour la Palestine.

On pénètre dans la tour, on jette du papier enflammé dans un puits pour en découvrir le fond, et des pierres qui produisent, en tombant, un bruit de détonation d'artillerie ; on monte sur sa plate-forme, d'où l'on embrasse toute la contrée, depuis Noyon et Saint-Quentin jusqu'aux montagnes du Laonnois ; on visite les galeries habilement ménagées dans ces murs épais, ces oubliettes fatales, ces réduits obscurs, ces rainures de herse, ces anneaux de fer, ces crampons destinés aux ponts-levis, ces meurtrières perfides, ces lésions dans la pierre, ces traces violentes, cette fenêtre en dehors de laquelle s'avance un gibet en pierre, etc.

Les membres de la Société historique n'ont pas, du reste, borné leur inspection au château ; ils ont visité également la porte de Laon, ancien palais de justice, flanquée de deux fortes tours et défendue par un bastion et un chemin de

ronde souterrain, la maison de Romery, habitation du maire de Coucy, M. Gargan, qui l'a restaurée avec beaucoup de goût et d'exactitude. On y voit la chambre dans laquelle est né César, duc de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Elle contient une cheminée construite au XVI[e] siècle ornée de sculptures et de peintures assez curieuses.

A 5 h. 20, les archéologues compiégnois reprenaient le train à Coucy et étaient de retour à Compiègne à 7 h. 42.

(*Progrès de l'Oise*, du 24 juin 1882.)

XVIII

Saint-Léger-aux-Bois, Carlepont, le Mont-Renaud et Chiry.

27 juillet 1882.

Après une charmante course à travers la forêt de Laigue, nous avons fait une première station à l'église de Saint-Léger-aux-Bois, édifice dont l'abside romane avait déjà appelé, il y a quelques années, l'attention de la Société. Malheureusement, l'église de Saint-Léger est dans un état fâcheux de détérioration et sa restauration nécessiterait des dépenses auxquelles la commune qui, sous l'administration intelligente de M. Leclerc, a déjà entrepris depuis quelques années des travaux importants, ne pourrait songer actuellement sans le concours du gouvernement, toujours difficile à obtenir.

Nous traversons Bailly et arrivons à Carlepont où, en attendant le déjeuner, nous jetons un coup d'œil sur l'église déjà décrite dans un de nos précédents comptes rendus.

M. le baron de Villars, notre confrère, avait bien voulu nous engager à visiter sa belle habitation, construite sur l'emplacement de l'ancien château des évêques de Noyon, dont les substructions subsistent encore et ont, à juste titre, attiré l'attention de ceux de nos confrères qui s'occupent plus spécialement des procédés de construction du moyen

âge. Pour nous, nous suivrons plus volontiers notre aimable guide dans les beaux salons du rez-de-chaussée qui renferment un grand nombre d'objets d'art de toutes les époques, bronzes anciens, parmi lesquels un groupe de lutteurs d'une grande expression, beaux bronzes modernes, dont la réduction de la statue de Guillaume le Taciturne, du comte de Nieuwerkerque, tableaux anciens, notamment un *mariage mystique de Sainte-Catherine,* œuvre des plus importantes de Jean de Séville, toiles modernes au premier rang desquelles il faut citer deux Robert-Fleury, dont l'un, une *Scène d'inquisition* est d'un aspect saisissant, un *Poulailler,* de Jacques, etc. Dans la salle à manger, une belle suite de portraits représentant les membres de la famille Graffenried-Villars, avec leurs costumes d'avoyers de Berne ou d'envoyés des Ligues Suisses, et portant les insignes et décorations qui sont conservés au château et parmi lesquels nous avons pu admirer les splendides médailles à l'effigie de Henri IV et de Louis XII, encore suspendues à leurs chaînes d'or ; dans l'un des salons, des portraits anglais dus aux pinceaux de Reynolds et de Lawrence et un superbe Philippe de Champagne, représentant un chartreux. Dans le dernier salon, nous attend une collection d'un intérêt tout spécial, la *crèche*, formée par Mme la baronne de Villars, dans ses derniers voyages d'Italie, ou, comme on le dit habituellement, les *Pasteurs*. C'est une réunion de figurines, d'un pied environ de hauteur, sculptées sur bois au XVIIe siècle, dans les provinces Napolitaines et dont il n'existe plus aujourd'hui qu'un petit nombre de spécimens complets, parmi lesquels figurent, à côté de celle de Carlepont, la suite donnée récemment au musée de San-Martino à Naples. Ces personnages, d'une grande finesse d'exécution et souvent d'une expression de physionomie fort heureuse, représentant non-seulement la sainte famille dans la crèche et les animaux qui l'entourent, le groupe des rois mages, avec leur somptueux cortège, celui des bergers, avec leurs troupeaux ; mais encore tout ce qui pouvait donner une idée, non pas de l'animation de Bethléem, mais de celle d'une ville de l'Italie méridionale au XVIIe siècle, marchés, cabarets, improvisateurs, scènes populaires de tout genre. Au double point de

vue de l'art et du costume, la collection de Mme de Villars offre un grand intérêt et nous sommes sûrs qu'elle aurait un immense succès, si elle figurait à une des expositions de l'Union Centrale, aux Champs-Élysées. Les Parisiens auraient ainsi le plaisir dont jouissent chaque année les habitants de Carlepont, pendant les fêtes de Noël, où la crèche orne une des chapelles de l'église du village.

Tout le monde sait que M. de Villars est un des premiers veneurs de notre contrée, aussi ne s'étonne-t-on pas de voir chez lui une magnifique collection de bois et de cornes d'animaux de toutes les régions; signalons seulement une tête de cerf fossile, trouvée dans les tourbières d'Angleterre et dont l'envergure des bois dépasse deux mètres.

De Carlepont, nous traversons Sempigny et Pont-Lévêque, d'où nous gagnons, par la route pavée, le Mont-Renaud, où viennent nous rejoindre quelques-uns de nos confrères que leurs occupations ont retenus à Compiègne dans la matinée.

Nous n'avons plus à décrire le Mont-Renaud à nos confrères depuis qu'ils ont entre les mains l'excellente notice dont M. Malte-Brun a enrichi notre dernier Bulletin, et qu'accompagne la reproduction d'une vue de l'ensemble de la Chartreuse, au XVIIe siècle.

M. de Boulancy veut bien nous faire visiter l'ancien monastère transformé en habitation seigneuriale par M. Boileau de Maulaville et la première pièce dans laquelle il nous conduit est la bibliothèque, belle galerie entourée de vitrines et où, sur de longues tables, s'étalent des manuscrits d'un haut intérêt, en tête desquels nous citerons l'*Antiphonaire*, du Mont-Renaud, si bien étudié par M. l'abbé Müller, un *Cartulaire de Chauny*, un beau manuscrit à miniatures, sur papier, du milieu du XVe siècle, et des livres d'heures; plus loin, sont divers imprimés fort remarquables par leur ancienneté et leur conservation, *Heures* de Kerver et de Saint-Lô, *Roman de la Rose*, *Satire Menippée*, etc. Nous n'avons que le temps de jeter un coup d'œil sur cette riche collection à laquelle se joignent des souvenirs rapportés de ses voyages par le frère de Mme de Boulancy, le comte d'Escayrac de Lauture, l'un des plus courageux explorateurs dont la France ait à enregistrer le nom dans son martyrologue de la science.

Le grand cloître est presque entièrement détruit; pourtant un certain nombre d'arceaux permettent d'en reconstituer l'ordonnance et une très curieuse croix de pierre, portant au revers l'image de la Vierge, allaitant l'enfant Jésus, fait reconnaître, dans le cimetière qui en occupait le centre, le lieu de la sépulture de l'ermite de Larbroye, Sébastien Sicler, dont un ecclésiastique des environs de Noyon, aussi modeste qu'érudit, vient de retracer la vie dans une brochure gracieusement offerte à chacun de nous. Si le grand cloître est en ruines, il n'en est pas de même du petit qui touche à l'habitation et que M. de Boulancy fait entretenir avec le plus grand soin. La chapelle du prieur, qui y a accès, sert aujourd'hui de chapelle privée au château; une autre chapelle plus petite, qui en est voisine renferme dix statues d'apôtres en pierre, d'un travail grossier mais qui ne manque pas de hardiesse, œuvre d'un des religieux, peut-être même de Sicler, que les biographes nous révèlent comme un sculpteur de quelque mérite.

Du Mont-Renaud, nous nous rendons directement à Chiry, par la belle route de Noyon et notre première visite dans cette commune est pour l'église, où nous arrivons pendant la neuvaine de Sainte-Anne, temps où le chef de la mère de la Vierge, rapporté par Mathieu de Roye, est exposé dans le chœur à la vénération des fidèles. Mais, nous avons hâte de répondre à la gracieuse proposition de notre confrère, M. Mennechet de Barival, qui veut bien nous faire les honneurs de sa précieuse collection d'objets d'art et nous montrer également l'ensemble des constructions que, depuis vingt ans, il a fait élever sur la montagne de Chiry. C'est d'abord la grande tour, au sommet de laquelle on accède par un escalier de 231 marches et d'où la vue s'étend de Creil à Saint-Quentin, de Soissons à Roye; puis les deux pavillons donnant sur la rue et qui vont remplacer l'ancienne demeure du prieur d'Ourscamp; enfin l'immense construction dans le style Henri II, placée à mi-côte, dont la longueur atteint soixante mètres et qui doit contenir les galeries dignes de recevoir la remarquable collection d'objets d'art de M. Mennechet. Cette collection est provisoirement disposée dans les deux pavillons et parmi ces pièces, choi-

sies avec le goût du critique le plus éclairé, nous sommes embarrassés pour savoir que citer. Les collections de M. Mennechet embrassent surtout trois genres différents : Tableaux, — porcelaines et faïences, — meubles. Parmi les tableaux, signalons un Goltzius, œuvre d'autant plus rare que, si les dessins de ce maître sont assez répandus, ses tableaux répandus dans diverses galeries ne dépassent pas une douzaine; une figure de B. de Fiesole, un Jordaens, un intérieur de Terburg, un pastel de La Tour, le *portrait de Mondonville*, chef-d'œuvre que, dans un moment de folie, il y a plus d'un demi-siècle, la ville de Saint-Quentin a laissé mettre en vente et adjuger pour moins de vingt rancs, *l'Adoration des Mages,* dessin de Boucher, pastichant Van Dyck, etc. Les porcelaines de Chine, du Japon, de Saxe et de Sèvres, les faïences de Delft et de Nevers, sont aussi remarquables par leurs dimensions et la pureté de leur dessin que par la richesse de leur coloris et l'excellent style de leurs montures, anciennes pour la plupart. Quant aux meubles, sans parler d'un piano, exceptionnellement riche de décors et plus précieux encore par les souvenirs qu'il rappelle à son propriétaire, disons seulement qu'il y a des panneaux de marquetterie de Boulle, des bahuts de chêne des meilleures styles et surtout une série incomparable de cadres et de frontons en bois doré des deux derniers siècles, qu'il serait impossible de réunir aujourd'hui; nous ne nous pardonnerions pas de passer sous silence une paire de flambeaux Louis XV, en argent ciselé à jour.

Nous voudrions prolonger notre examen de cette collection dont chaque objet fournit à M. Mennechet l'occasion de citer une anecdocte, un fait personnel, mais il nous faut regagner Compiègne avant la nuit; c'est ce que nous faisons en traversant Ribécourt, Montmacq, le Plessis-Brion et Choisy, rapportant un précieux souvenir des richesses artistiques qu'il nous a été donné de visiter, et heureux d'avoir eu, pour notre excursion, la première journée de beau temps, qui nous ait été donnée depuis plus d'un mois.

Le Secrétaire, Marsy.

XIX

Hermes, Fouilles de l'abbé Hamard.

7 juin 1883.

La Société historique de Compiègne, s'est rendue à HERMES, près de Beauvais, pour visiter les fouilles entreprises par M. l'abbé Hamart, curé de la paroisse.

Partie par le train de 7 heures 51, elles est arrivée à Hermes, vers 9 heures 1/2. Elle a été reçue à la gare par M. Couart, archiviste du département, et un de nos concitoyens, M. Dubuisson, ancien pharmacien à Compiègne, qui l'a immédiatement conduite au lieu dit *Les Caccis*, où l'on a trouvé un cimetière gallo-romain et gallo-franc.

Commencées en 1876 par M. le docteur Baudon, et continuées avec une grande ardeur par M. Hamard, les fouilles ont amené la découverte d'un grand nombre d'objets de toutes sortes. *Deux mille huit cent* sépultures ont été visitées.

M. l'abbé Hamard en fit examiner plusieurs en présence des archéologues de Compiègne. On trouva dans l'une d'elles, aux pieds du squelette, un petit vase en terre grise qui fut offert à la Société.

Auprès des fouilles, M. l'abbé Hamard s'est bâti une

sorte le pavillon où il enferme une partie de ses collections. C'est une construction très bizarre dont les pierres ont été fournies par des débris de sarcophages mérovingiens.

M. l'abbé Hamard a fait voir à ses hôtes dans le petit jardin qui en dépend, un très intéressant tombeau qu'il a laissé tel qu'il l'a trouvé. Il contient un squelette de femme. Autour du cou, sont répandues les perles de son collier. Sur sa poitrine reposent une broche enrichie de pierreries et un style en argent. Au-dessous est un ceinturon d'un dessin curieux et enfin, sur le côté, une espèce de crochet en fer qui servait à suspendre différents objets.

Ce tombeau en pierre diminué a une longueur de 1 mètre 85, sur 70 de large à la tête et 40 aux pieds.

On remarque aussi plusieurs tombeaux creusés dans des fûts de pilastres couverts de feuilles d'eau, qui révèlent un travail antique, ce qui donne à penser qu'il existait primitivement à Hermes un établissement romain et que les Mérovingiens ont utilisé pour leurs sépultures des restes d'édifice de cette époque. Ces fragments de sculpture rappellent par leur facture le style de ceux qu'on a découvert à Champlieu.

La Société archéologique a visité ensuite le presbytère dont M. Hamard a fait un véritable musée. Il est tout rempli du produit des fouilles. La collection renferme environ *six mille numéros*, parmi lesquels six ou sept cents vases funéraires bien conservés en poteries très variées, des vases en verre, des épées, des francisques, des lances, des fers de flèche, des couteaux, des scramasax, des silex taillés, des pièces de monnaies romaines, mérovingiennes et gauloises, des boules et des plaques de ceinturon, des fibules, des colliers de perles et des bijoux de toute espèce, tels que boucles d'oreille, bagues, etc.

Un certain nombre d'objets ont spécialement attiré l'attention de la Société historique. Ce sont par exemple des débris d'étoffe dont on peut voir encore la trame, une balance qui vraisemblablement servait à peser la monnaie, un peigne en ivoire, les débris du calepin d'un chef militaire mérovingien, les cercles d'un seau à puiser de l'eau, et jusqu'à un débris de pâtisserie sur un plat !...

Une pierre sépulcrale provenant d'un ancien édifice porte diverses sculptures, parmi lesquelles une figure de femme ; sur une autre, on lit cette inscription tronquée :

D O M.DI.O.M.E
X.ETVIC.RATVM
MSEX FABIVSAS
MEDIC.D.S.PE

On la rétablit de la façon suivante : *In honorem dom(ûs) di(vinæ)I.O.M. ex votô ex(ercitus) et vic(anorum) Ratum(agentium) Ædem Sex. Fabius Asclepiades Medic (us) de suâ pecuniâ fecit.* Et on lit : En l'honneur de la maison divine, à Jupiter très bon et très grand, suivant un vœu de l'armée et des habitants de Ratumagus, Sextus Fabius, médecin, disciple d'Asclepiade, construisit cet édifice à ses frais.

Avant de reprendre la route de Compiègne, la Société historique visita l'église de Hermes dont le clocher roman est très remarquable. Malheureusement les quatre colonnes du chœur qui le soutiennent semblent s'affaisser sous son poids et il serait urgent de prendre des mesures pour préserver cette intéressante partie de l'édifice.

Le Secrétaire, MARSY.

XX

Chantilly.

17 mai 1884.

En mettant à l'ordre du jour l'excursion faite le 17 mai dernier au château de Chantilly, je n'ai pas eu la prétention de vous présenter un compte rendu des richesses artistiques et des curiosités archéologiques exposées dans les deux châteaux de Chantilly, mais j'ai voulu seulement rappeler dans nos procès-verbaux le souvenir d'une excursion déjà projetée l'an dernier et que la gracieuseté de Mgr le duc d'Aumale nous a permis de réaliser cette année.

D'autres avant moi et beaucoup mieux, vous ont redit l'histoire du petit château, et de son fondateur le connétable de Montmorency dont le nom reviendra tout à l'heure à propos de la porte chapelle; du château de Condé, dont M. Sorel nous a raconté la destruction, et la transformation en prison, pour les personnes arrêtées comme suspectes, dans le livre si attachant qu'il a consacré à l'époque révolutionnaire. Quant au nouveau château réédifié par le duc d'Aumale, s'il n'a pas encore d'histoire, il a du moins déjà été décrit par M. Daumet, son habile architecte, dans une courte notice.

Puis-je vous parler des collections artistiques de Chan-

tilly après les articles si complets que leur a consacrés M. Lafenestre, dans la *Gazette des Beaux-Arts;* le peu de temps que nous avons pu consacrer à la visite des galeries ne me permettrait pas de le faire et, du reste, si vous aviez besoin, non plus d'un guide, mais d'un mémento, je n'aurais qu'à vous renvoyer à un aperçu très bien fait par un de nos compatriotes. M. Duflot et inséré il y a deux ans dans l'*Echo de l'Oise.*

La Bibliothèque de Chantilly a avec juste raison attiré vos regards, et ce n'est pas sans regrets que nous avons dû nous borner, comme de nouveaux *Tantales,* à contempler les dos des reliures de cette collection unique, je crois, en Europe, et où viennent chaque jour se réunir de nouveaux trésors.

La galerie des Condé, avec ses tableaux de bataille et ses glorieux étendards, le boudoir des singes peint par Watteau, la chapelle avec ses précieux restes des boiseries d'Ecouen et son tombeau monumental, sont autant de stations que vous n'oublierez pas plus que ces écuries monumentales auprès desquelles le château lui-même semble petit.

Mais, comme je le disais, je ne puis résumer tous les souvenirs d'une excursion qui avait attiré un nombre de nos confrères jusqu'ici inusité, car nous nous sommes assis plus de quarante autour des tables de l'*Hôtel d'Angleterre.* Seulement, je crois, avant de terminer, être votre interprète, en priant notre président d'exprimer sa gratitude à Mgr le duc d'Aumale pour le plaisir qu'il nous a procuré en nous mettant à même d'admirer des richesses dont il est justement jaloux.

Le Secrétaire, Marsy.

XXI

La Ferté-Milon et Longpont.

10 juillet 1884.

Grâce à la nouvelle ligne de chemin de fer qui relie Compiègne à Villers-Cotterêts, nous avons pu mettre à exécution un de ces projets qui nous semblaient irréalisables, il y a quelques années, et visiter, dans une seule course, la petite ville de LA FERTÉ-MILON et les ruines de l'ABBAYE DE LONGPONT.

Quelques-uns d'entre nous auraient désiré étendre ce programme et y comprendre une nouvelle visite au château de Villers-Cotterêts, dont la chapelle et les escaliers figurent parmi les constructions de la Renaissance dont s'honore à juste titre le département de l'Aisne, mais le temps nous était strictement mesuré, et, après avoir déjeuné à l'Hôtel du Dauphin, nous sommes montés en voiture, pour descendre, au bout d'une heure, à LA FERTÉ-MILON, devant le portail de l'église de Saint-Nicolas, édifice du XVe siècle, sans caractère, mais dont les fenêtres du chœur et celles des chapelles latérales sont décorées de vitraux du milieu du XVIe siècle.

Il faudrait pour décrire ces splendides verrières comme elles le méritent, y consacrer plus d'espace que je ne puis

en donner à tout ce rapport, mais je suis sûr que nos confrères garderont longtemps le souvenir des sujets de la vie de Notre-Seigneur, qui s'y trouvent au nombre de vingt ou trente, et des scènes empruntées à l'Apocalypse, sans oublier le diable rouge.

L'église *Notre-Dame*, de proportions moins grandes, s'élève à mi-côte, sur le chemin du château. Le chœur peut être considéré comme un type intéressant de l'architecture de la Renaissance et c'est à juste titre que M. Palustre l'a reproduit dans sa belle publication. Le portail et le clocher sont romans.

Dans l'intérieur, nous devons signaler aussi des verrières moins nombreuses, mais tout aussi curieuses que celles de Saint-Nicolas, et notamment le vitrail de la Passion, au bas duquel figurent Jeanne de Rubempré, son mari défunt Jacques de Longueval, bâtard de Vendôme, gouverneur de Valois, et leurs quatorze enfants, vitrail daté de 1528, et, dans les bas-côtés, la légende de Saint-Hubert.

Le château de La Ferté-Milon, comme celui de Pierrefonds, avec lequel il offre une grande analogie, date des dernières années du XIVe siècle et fut construit également par l'ordre de Louis d'Orléans. Comme Pierrefonds aussi, il fut mutilé, il y a près de trois siècles, à la suite de la résistance que les Ligueurs y avaient fait éprouver aux troupes royales. Mais il n'a trouvé ni un souverain généreux, ni un architecte éminent pour le faire revivre, et la façade seule, flanquée de quatre tours, subsiste aujourd'hui, et rappelle par sa disposition, Pierrefonds, vu du côté du donjon.

Un bas-relief, sculpté au-dessus de la porte, a appelé, depuis plus d'un demi-siècle, l'attention des archéologues qui en ont proposé diverses interprétations ; la plus plausible nous semble celle de M. l'abbé Poquet, qui y voit la scène du couronnement de la Vierge par Notre-Seigneur.

Sur les tours, des niches décorées des armes d'Orléans, soutenues par des renards ou des écureuils, contiennent des statues de femmes mutilées, mais dans lesquelles ils nous semble reconnaître des preuses (d'autres, y voient des vertus).

Il est regrettable que M. Edouard Fleury n'ait pu ache-

ver, avant sa mort, le dernier volume de ses *Monuments de l'Aisne*, dans lequel devait prendre place l'architecture militaire, et où nous aurions trouvé une description complète de cet édifice important qui nous donne un exemple de plus de la hauteur des vues artistiques des ducs d'Orléans, ces grands bâtisseurs de notre contrée.

Nous ne dirons qu'un mot de la statue de Racine, pour rappeler le souvenir du lieu de naissance de notre grand poète tragique, car, bien qu'elle soit l'œuvre de David d'Angers, cette triste figure de pierre à perruque semble déplacée sous un maigre édicule et sa translation, déjà projetée, s'impose dans un temps prochain.

De La Ferté-Milon à Longpont, la route suit une vallée dans laquelle nous n'avons à signaler que les petits villages de Silly-la-Poterie et de Corcy.

Du reste, un orage, qui vient nous assaillir pendant cette partie du chemin, nous force à chercher un abri sous des parapluies et ne nous permet guère d'en apprécier les charmes.

L'abbaye de Longpont, l'une des filles de Cîteaux, fut fondée en 1131, par Joscelin de Vierzy, et richement dotée par les rois de France et les seigneurs de la province.

Son église, bâtie comme expiation, par Raoul Ier, comte de Vermandois, en 1142, fut dédiée en 1227, et cent trente-deux reliques, pour la plupart rapportées de Terre-Sainte, par l'évêque Jacques de Bazoches, furent déposées sous ses autels.

Je ne redirai pas l'histoire de cet établissement religieux; un ecclésiastique érudit, M. l'abbé Corneaux, curé de Corcy et Longpont, qui avait bien voulu nous accompagner, l'a décrite dans une monographie dont il m'a chargé d'offrir un exemplaire à la Société.

Aujourd'hui, l'église est en ruines, ainsi qu'une partie des bâtiments claustraux, mais l'abbatiale, splendidement reconstruite au XVIIe siècle, sert d'habitation à M. le comte Fernand de Montesquiou, ancien conseiller d'État, qui a bien voulu nous y accueillir avec une courtoisie dont nous devons tous le remercier et nous a fait les honneurs des richesses artistiques qui y ont été accumulées par son père et par lui.

Vers 1810, le comte Henri de Montesquiou racheta et sauva des mains des démolisseurs ce qui avait, depuis 1793, échappé à leur vandalisme, et, pendant près de soixante-dix ans, il s'attacha à faire revivre tout ce qui pouvait être conservé des ruines de l'ancienne abbaye, utilisant un talent véritable à restaurer une partie des appartements et à les décorer de peintures d'un caractère profondément artistique.

Longpont est aujourd'hui un musée dans lequel, à côté des objets conservés dans l'abbaye ou recueillis aux environs, ont pris place des reliques de famille, des souvenirs de voyages.

Parcourez les appartements du rez-de-chaussée, montez cet escalier magistral qui mène à la grande galerie et sur lequel s'ouvre la galerie dite de Louis XIII, et, partout vous trouverez à satisfaire vos goûts d'archéologue ou d'artiste, voire de simple curieux, partout aussi, des éclaircissements vous seront donnés par le comte de Montesquiou, par l'abbé Corneaux, l'historiographe de Longpont, ou par notre confrère le baron Morio de l'Isle, qui avait bien voulu venir nous rejoindre, et présenter au châtelain, son voisin d'aujourd'hui, ses anciens amis de Compiègne, avec lesquels il est toujours heureux de se trouver lorsqu'ils se rendent dans l'arrondissement de Soissons.

Ici, dans le salon de l'abbé, décoré de bas-reliefs sculptés représentant les arts et les sciences, nous trouvons de curieux objets du moyen âge, et, parmi eux, l'un de ces couteaux qui, d'après la tradition, ont servi à découper le repas servi à saint Louis, le jour de la dédicace de l'église.

Plus loin, dans la salle à manger, où un lunch est préparé à notre intention, nous ne savons que regarder, de ces dressoirs chargés d'orfèvrerie, de diamanteries, de porcelaines et de faïences, ou de ces dessus de porte, dûs au pinceau de Nattier, représentant, sous les figures du temps et des saisons, le marquis de Mailly et ses quatre filles.

La grande galerie du premier étage nous offre les sujets d'étude les plus variés, tableaux, vitraux, sculptures, meubles des trois derniers siècles ; chacun des anciens appartements des moines, — car, à la fin du XVIIIe siècle, les Bernardins

avaient un peu, comme les Chartreux, mais avec un confort tout différent, un petit logement spécial — nous offre un type différent de décoration. Tentures de cuir de Cordoue, meubles italiens, suisses et flamands, chambres du plus pur style Henri II et Henri IV, salon Louis XVI, tout est complet et d'une correction rare à rencontrer.

Mais il est une pièce dans laquelle on n'entre pas sans émotion, c'est celle qui renferme le mobilier de campagne de Dupleix, cet héroïque gouverneur des Indes, qui voulut conquérir un empire à la France et y aurait réussi sans les basses jalousies des agents du pouvoir central, sans les calculs intéressés de la fameuse compagnie qui voulait, non des succès, mais des trésors. On a trop oublié jusqu'à ces derniers temps, ce héros qui mourut presque dans la misère, cherchant en vain, non pas à faire reconnaître ses services, mais à faire prévaloir ses idées, idées que l'Angleterre a trop bien su appliquer et mettre en œuvre et qui lui ont assuré cette souveraineté des Indes, but aujourd'hui de tant de compétitions.

En voyant ces reliques de Dupleix, je ne pouvais m'empêcher de penser à un de nos confrères, décédé depuis notre dernière séance, modeste pionnier, dont le souvenir est à peine rappelé, et qui, lui aussi, tenta aux Indes de relever l'influence française en y introduisant l'industrie de la filature de coton et en y appliquant les procédés perfectionnés qu'il apportait de France. Quelques-uns d'entre vous se souviendront peut-être d'une séance de la Société de Saint-François-Xavier, il y a environ vingt ans, où M. Charlemagne Poulain retraça son œuvre dans l'Inde, ses faux calculs, ses déceptions, ses épreuves et son succès final, et où il montra à nos concitoyens, par son exemple, ce que peuvent des résolutions viriles doublées de sentiments patriotiques.

Cette longue parenthèse, m'a permis de payer un tribut d'adieux à un de nos plus anciens confrères.

Nous sommes attendus sur les terrasses d'où l'on domine les anciens cloîtres et la vieille grange des moines, tandis qu'en face de nous se profile la silhouette du portail, presque seule partie conservée avec les contre-forts de la nef, de cette splendide église, dont la longueur dépasse cent mètres

et dont la longeur des transepts atteint la moitié de dimensions qu'envieraient bien de nos cathédrales.

Si l'église abbatiale est en ruines, les fidèles de Longpont peuvent, aujourd'hui, assister aux offices divins dans une coquette chapelle formée d'une partie d'une salle voûtée placée à l'entrée de l'ancienne église que M. de Montesquiou a abandonnée aux habitants pour l'usage du culte et dont il a obtenu l'érection en chapelle vicariale. C'est par elle qu'a commencé notre visite à Longpont ; je n'ai pas besoin d'insister sur sa décoration sevère, sur les peintures qui couvrent les murs ; mais je demande la permission d'arrêter l'attention sur les reliquaires qui y sont conservés et dont l'importance artistique n'a échappé à aucun de nous. En entrant, nous avons vu cette châsse du bienheureux Jean de Montmirail, religieux de l'abbaye dont la canonisation est en instance, châsse décorée de médaillons armoriés en émail de Limoges et qui n'a de similaire que la cassette de saint Louis, provenant de l'abbaye du Lys et qui est un des trésors du Louvre. Près de l'autel, un coffret byzantin renferme le chef de saint Denis l'Aréopagite, dépouille enlevée au pillage de Constantinople et donnée par le nouvel empereur à l'évêque de Soissons, Nivelon de Chérizy, qui avait eu une si large part à la conquête. Les objets qui restent ne nous font que plus regretter la perte de ceux qui, ainsi que les nombreux mausolées de l'église, ne nous sont plus connus que par les descriptions des historiens ou les dessins des collectionneurs tels que Gaignières.

Avant de quitter Longpont, nous devons mentionner encore la jolie porte de l'enceinte de l'abbaye, attribuée peut-être un peu légèrement, au XIIe siècle, englobée d'une façon regrettable dans une maçonnerie, mais qui doit, nous dit-on, reparaître bientôt dans son aspect primitif.

Si c'est avec regret que nous quittons Longpont et que nous traversons la forêt de Retz dans une nouvelle direction pour regagner la gare de Villers-Cotterêts, ce n'est pas, du moins, sans l'espoir d'y faire, une autre année, une plus longue et plus complète visite.

Le Secrétaire, MARSY.

XXII

Reims, Châlons-sur-Marne, Neufchâteau, Domremy Chaumont, Langres et Troyes.

Du 23 au 27 juillet 1885.

I

L'an dernier, à la suite d'une courte visite à Domremy, notre confrère, M. le président Sorel, nous avait retracé, avec l'érudition et le charme qui s'unissent dans ses travaux, les souvenirs qu'avait réveillés en lui une matinée passée dans le village où était née l'héroïne inspirée, qui devait accomplir devant Compiègne ses derniers exploits et quitter nos remparts pour commencer ce long martyre dont le bûcher de Rouen serait le terme.

Formulée d'abord avec quelque réserve, l'idée d'une excursion de la Société historique de Compiègne ne tarda pas à être accueillie avec faveur, et, après un ajournement motivé par l'extension du programme, nous nous trouvions à la gare du chemin de fer, à l'aube, le jeudi 23 juillet, pour exécuter notre voyage d'une durée de cinq jours et qui comprenait comme étapes Châlons, Neufchâteau, Domremy, Chaumont, Langres, Troyes et Reims, localités où nous devions retrouver presque partout des souvenirs de Jeanne d'Arc.

Au départ, notre caravane était peu nombreuse, mais nous ne tardions pas à être rejoints à Attichy, à Soissons et à Reims par ceux de nos confrères qui nous avaient devancés la veille, craignant l'heure matinale du train.

Après avoir parcouru assez rapidement la vallée de l'Aisne jusqu'à Soissons, jeté un coup d'œil sur les flèches de Saint-Jean-des-Vignes, entrevu au passage le château fortifié de *Bazoches* et l'église de *Saint-Yved*, de Braisne, nous arrivons à Reims, où nous avions juste le temps d'aller, entre deux trains, voir la *porte de Mars*, l'arc-de-triompe romain le plus considérable et le mieux conservé du nord de la France.

A Chalons, un service solennel célébré pour l'amiral Courbet ne nous permettait pas de visiter de suite la cathédrale, mais après un rapide déjeuner à l'*hôtel de la Cloche*, accueilli avec satisfaction par nos estomacs affamés, nous avions la bonne fortune d'assister à l'inauguration des nouvelles salles du musée, installées somptueusement dans une annexe de l'hôtel de ville.

Notre projet n'est pas de décrire avec détails tout ce qui nous a frappés au cours de notre excursion. Nous devons cependant une mention toute spéciale d'abord au grand tableau de Montchablon, représentant *Jeanne d'Arc à cheval à la bataille d'Orléans*; puis aux collections de tableaux, d'émaux et d'autres objets curieux dus au legs généreux de l'inventeur Ch. Picot, dont M. Gillet a retracé la vie laborieuse, et aussi aux intéressants modèles de monuments de l'antiquité et du moyen âge, œuvres consciencieuses du Dr Mehon, qui s'en est dessaisi de son vivant pour l'utilité de ses concitoyens.

Notre-Dame appelle justement notre atttention par la pureté de son architecture romane et la sobriété qui a présidé à sa restauration. *Saint-Alpin* ne nous retient que le temps nécessaire pour voir ses intéressants vitraux et nous regagnons la cathédrale de *Saint-Etienne*, malheureusement déshonorée par son portail du style des Jésuites et qui serait plus connue et mieux appréciée si elle n'était entourée de redoutables voisines qui, comme Reims, Senlis, Troyes, etc., absorbent tout l'intérêt des archéologues. Un

point qui mérite d'être signalé à la cathédrale de Châlons, c'est l'importance *iconographique* des nombreuses pierres tombales dont les plus remarquables ont été relevées le long des murs avec une sollicitude que nous voudrions voir plus fréquente.

En regagnant la gare, nous saluons avec plaisir l'éminent académicien qui a consacré à Jeanne d'Arc son meilleur ouvrage. La rencontre de M. H. Wallon nous semble de bon augure au début de notre pèlerinage à Domremy.

Nous voilà de nouveau en chemin de fer et, après une courte station pour dîner à Pagny-sur-Meuse, où nous retrouvons un de nos correspondants de Nancy, M. Léon Germain, qui veut bien se joindre à nous, nous arrivons à Neufchateau, où nous attend M. l'abbé Lecot, qui vient de faire une excursion dans les environs de Gérardmer.

C'est avec regret que nous passons devant Vitry-le-François, où, dans notre premier programme, notre ancien concitoyen, M. Battelier, comptait nous offrir l'hospitalité. Mais si la Faculté le retient en ce moment à Contrexéville, notre souvenir et nos remerciements n'en iront pas moins l'y trouver.

L'hôtel de la Providence, à Neufchâteau, va nous abriter pour deux nuits; chacun s'installe et fait des projets pour le lendemain en voyant en face de nos fenêtres les deux véhicules qui doivent nous transporter.

Avant sept heures, tout le monde est prêt et nous suivons, dans la *vallée de la Meuse*, la route pittoresque qui nous conduit d'abord à *Coussey*, petit chef-lieu de canton qui a tenu à témoigner, lui aussi, de son culte pour Jeanne d'Arc en érigeant, sur une des places, une reproduction de la statue de la princesse Marie. L'église est un monument roman d'un assez grand intérêt et dans lequel on remarque des matériaux d'époque plus ancienne.

A l'intérieur, nous devons signaler un très curieux baptistère de style carlovingien, qui mériterait d'être débarrassé du badigeon qui le déshonore et d'être remis en place. M. le curé de Coussey, qui s'occupe avec soin et intelligence de réparer et d'assainir son église, nous promet de s'en occuper et M. Germain prend l'engagement de réunir à notre

intention quelques renseignements sur ce monument et sur le village de Coussey, autrefois érigé en commune, ainsi que le rappelle l'épitaphe en vers de Claude Petit-Jean, dit Rigault, un de ses mayeurs au commencement du XVIIe siècle.

En deux heures environ, nous franchissons les 12 kilomètres qui séparent Neufchâteau de DOMREMY et nous mettons pied à terre devant l'église qui s'élève à quelques mètres de l'habitation de la famille de Jeanne d'Arc.

Avant de commencer notre visite, M. l'abbé Lecot[1] veut bien célébrer la messe à l'intention de la protectrice de Compiègne, et une foule nombreuse et recueillie d'habitants se presse sous les voûtes du modeste édifice dans lequel Jeanne d'Arc venait prier.

L'éloquent orateur qui a prononcé le panégyrique de Jeanne d'Arc le jour de l'inauguration de sa statue à Compiègne, remercie en quelques paroles émues les pieux habitants de Domremy et de vieux chants patriotiques lorrains se font entendre à l'issue du saint sacrifice. L'église de Domremy, plusieurs fois remaniée, conserve encore quelques pierres tombales curieuses. Autour du chœur et à la voûte sont de riches bannières et de nombreuses couronnes offertes par la piété d'un grand nombre de villes de France. Espérons qu'un jour viendra où l'aiguille des femmes de Compiègne y apportera aussi le témoignage de la reconnaissance de nos compatriotes.

La maison de Jeanne d'Arc, que nous visitons ensuite, a été soigneusement décrite par de nombreux écrivains, et M. Sorel lui a consacré quelques pages qui nous dispenseront d'insister sur les dispositions de cette modeste habitation qui occupe aujourd'hui le centre d'un petit enclos, pittoresquement planté, traversé par un ruisseau. Une grille la sépare du chemin et, à droite et à gauche, s'élèvent deux pavillons, l'un destiné à l'école des filles tenue par des religieuses de la Providence[2], l'autre devenu un musée

1. Aujourd'hui cardinal de Bordeaux (1900).

2. Par délibération du conseil général des Vosges, la maison de Jeanne d'Arc a été *laïcisée* en 1888. C'est un ancien militaire qui en est devenu le gardien. A. S.

dans lequel on a réuni avec un soin pieux les modèles des principaux monuments consacrés à Jeanne d'Arc, les gravures des tableaux qui représentent des scènes de sa vie [1], une partie des ouvrages qui sont consacrés à son histoire, — nous disons une partie seulement, car la *Bibliographie de Jeanne d'Arc*, que M. Henri Stein publiera prochainement compte plus de trois mille ouvrages et notices [2]; enfin, des étendards, des bannières et des oriflammes. Ce devrait être, pour tout artiste, pour tout écrivain, un devoir d'envoyer à Domremy une reproduction ou un exemplaire de toutes les œuvres relatives à Jeanne d'Arc.

Avant de quitter la maison de la Pucelle, où les petites filles de l'école nous récitent, avec beaucoup de goût et de justesse, quelques poésies en l'honneur de Jeanne d'Arc, nous y déposons une plaque de marbre blanc portant l'inscription suivante :

A
JEANNE D'ARC
LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
DE
COMPIÈGNE 24 juillet 1885.

en priant M. l'abbé Bourgaut, curé de Domremy, de vouloir bien la faire placer sur une des parois de la pièce principale dès que les formalités administratives auront été remplies [3].

En même temps, l'un de nous écrit, sur le registre des visiteurs, les lignes suivantes après lesquelles chacun de nous appose sa signature :

« Les membres de la *Société historique de Compiègne*, « admirateurs émus de l'héroïne de Domremy, heureux de

1. Signalons une belle gravure de Jouanin, éditée par Goupil, d'après le tableau de Mme de Châtillon, qui fait partie du musée Vivenel.

2. Cette Bibliographie n'a pas encore paru, mais M. Pierre Lanery d'Arc, avocat à Aix, qui se rattache à la famille de Jeanne, a publié, en 1894, un ouvrage analogue qui ne compte pas moins de 2.000 numéros. A. S.

3. L'autorisation a été accordée et la plaque commémorative a pris place dans la première pièce de la maison.

« retrouver les moindres souvenirs qui se rattachent à la « vaillante vierge, et profondément reconnaissants pour la « population de Domremy qui s'est associée à eux dans un « hommage commun au pied des autels. »

Pendant ce temps, M. Auguste de Pommery, un Picard devenu Lorrain, mais qui conserve dans notre pays de nombreuses relations et de vieilles amitiés, est venu se joindre à nous, ainsi que l'abbé Pierrefite, membre de la Société vosgienne, curé d'Ainvelle.

Nous acheminons alors vers l'*hôtel de la Pucelle*, après avoir examiné rapidement, ce qui suffit bien, le monument élevé le 10 septembre 1820 et qui se compose d'un édicule au centre duquel se trouve un buste de Jeanne d'Arc, la tête couverte d'une toque et dans la toilette que portaient les femmes de la Restauration.

Au dessert, Picards et Lorrains choquent leurs verres en souvenir de l'héroïne de Domremy, dont le généreux dévouement lui faisait désirer, pendant sa captivité, « de venir revoir *ses bons amys de Compiègne*. »

Comme chacun énumérait les monuments érigés en son honneur, on nous apprit qu'une des dernières lacunes allait être comblée et que la capitale de la Lorraine se préparait à rendre, elle aussi, un hommage à sa glorieuse fille.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire ; aussi, nous sommes-nous tous associés à cette généreuse manifestation dont un artiste de Nancy, M. Daubrée, s'est fait le promoteur ; et nous avons même fait plus en promettant le concours de la Société historique de Compiègne pour la statue qui doit être érigée à Nancy[1]. Ce ne sera, en quelque sorte qu'un acte d'expiation, car ce n'est pas sans regret que nous avons constaté l'absence du nom de Compiègne sur la liste des villes qui ont contribué à ériger la statue qui s'élève sur une des places de Neufchâteau.

1. Par suite d'une décision prise par le bureau, la Société a été inscrite pour 100 francs sur la liste de souscription.

II

Notre visite à Domremy se termine par deux excursions, la première à l'*Arbre des fées*, près duquel se trouvait la chapelle Sainte-Marie, où, pour la première fois, Jeanne entendit la voix de ses anges. Sur son emplacement, Mme la duchesse de Chevreuse fait élever sur les plans de M. Paul Sédille, une église de style roman, dominant la vallée et sur le devant de laquelle un autel découvert permettra de célébrer la messe en plein air, lors des pèlerinages. Au-dessous, un groupe colossal de M. Allard montrera l'archange Saint-Michel, Sainte-Marguerite et Sainte-Catherine[1].

Après avoir retraversé Domremy, nous visitons l'église de Greux et la chapelle de Bermont consacrées toutes deux par le souvenir de Jeanne d'Arc, qui s'y rendait tous les samedis.

Remontés en voiture, après avoir pris congé de M. l'abbé Bourgaut, nous nous dirigeons vers le beau château de Bourlemont, dont nous avons aperçu le matin la pittoresque silhouette sur l'un des contre-forts de la vallée. Grâce à l'obligeance de M. le comte d'Alsace, prince d'Hennin, qui veut bien nous en faire les honneurs avec la plus grande amabilité, nous passons deux heures trop courtes dans ce beau château féodal, savamment restauré et qui renferme un précieux mobilier.

Les hautes cheminées aux écussons sculptés, les portraits historiques, les boiseries, les collections céramiques que contient Bourlemont mériteraient une description dé-

1. La basilique dont il est parlé est achevée aujourd'hui et confiée à des religieux ayant pris le nom de *Missionnaires de Jeanne d'Arc* et qui ont pour supérieur le R. P. Létendard dont le zèle en faveur de l'œuvre ne s'est jamais démentie. M. Paul Sédille, architecte, qui a dirigé la construction du monument a fait placer dans son intérieur des mosaïques représentant les armes des villes ou a passé Jeanne d'Arc. Celles de Compiègne y figurent. Le Conseil municipal a voté une somme de quatre cents francs pour cette reproduction. A. S.

taillée que saurait rédiger, mieux que tout autre, le jeune châtelain qui conserve avec un soin pieux ces trésors d'une des branches de la maison de la Lorraine.

La chapelle, renfermant un certain nombre de monuments funéraires des princes d'Hennin et de Chimay, des comtes d'Alsace et de Boussu, et notamment une curieuse tombe d'enfant, est particulièrement remarquable et il faut espérer que l'ancien autel sculpté, relégué dans la sacristie, y reprendra prochainement sa place.

Des terrasses plantées et un parc fort bien dessiné entourent le château, mais ce n'est pas sans regret que l'on voit, d'un côté, un fort, gardien de la nouvelle frontière, qui le domine et le menace, et, dans le bas, un chemin de fer, encore inachevé, qui vient couper les pelouses et raser presque le pied des murailles.

Dans la matinée du samedi, nous visitons rapidement NEUFCHATEAU. L'édifice le plus important est l'église de *Saint-Nicolas*, située à l'extrémité de la ville haute. Ce monument se compose de deux églises superposées, une église souterraine, à laquelle on accède par un chemin conduisant à la vallée du Mouzon et une église supérieure, prenant son entrée sur la place qui avoisine le château. L'église souterraine, de construction romane, offre de forts intéressants chapiteaux à représentations d'animaux. Dans l'église proprement dite, on remarque deux très beaux bas-reliefs du commencement du XVII[e] siècle, entourés de médaillons et représentant l'un, l'institution du Rosaire, l'autre celle d'une confrérie pour la délivrance des captifs.

L'église de *Saint-Christophe* située à mi-côte, remonte au XI[e] siècle, mais ce qui nous a le plus frappé, c'est la chapelle des fonts, en style flamboyant d'une grande richesse.

L'Hôtel de Ville, contrairement à ce que disent les guides, n'est pas du XVIII[e] siècle, mais de la fin du XVI[e]. Le portail, l'escalier de 1594 et le puits intérieur sont remarquables par leur ornementation sculpturale d'un caractère particulier.

Une statue de *Jeanne d'Arc*, en bronze, décore l'une des places de Neufchâteau. Malheureusement, son exécution est

assez médiocre. Du reste, qu'il nous soit permis d'ouvrir une parenthèse après cette longue visite aux monuments consacrés à Jeanne d'Arc. — Quel que soit le mérite des statuaires qui se sont efforcés de reconstituer les traits de la vierge lorraine, bien peu, à notre avis, y ont réussi et nous attendons encore l'œuvre qui nous donnera son image idéalisée et telle que nous la comprenons.

La plus grande curiosité de CHAUMONT est, tout le monde l'affirme, le viaduc de 600 mètres de longueur sur lequel le chemin de fer franchit la Suize; seulement, on ne le voit pas du tout en passant et il faut l'admirer de confiance.

Notre séjour à Chaumont n'est que de quelques heures et, après avoir remarqué la disposition singulière des escaliers qui sont presque toujours placés dans des tourelles faisant saillie sur la rue, nous visitons l'église de *Saint-Jean,* appartenant à différentes périodes du gothique, mais où, à l'intérieur surtout, le flamboyant domine. Dans l'un des transepts, un escalier à jour et des galeries nous offrent de riches dentelles découpées; nous parlerions volontiers de curieuses peintures du commencement du XVIe siècle, de vitraux remarquables dans les chapelles de l'abside, mais nous devons réserver toute notre admiration pour la chapelle du *Sépulcre* dans laquelle se trouvent des statues de 1460, d'un très beau caractère, notamment le Christ posé sur son suaire, qui dénote des connaissances anatomiques rares pour l'époque.

Après quelques circuits dans des rues où les vieux hôtels abondent, nous arrivons à la tour *Hautefeuille*, dernier reste du donjon des comtes de Champagne, dont on fait remonter la construction au XIe siècle et qui sert encore aujourd'hui de prison; aussi ne le voyons-nous que de la terrasse du Palais-de-Justice, où nous apprenons que, dans cette partie privilégiée de la Champagne, la session d'assises, qui s'ouvre le lendemain, ne compte qu'*une* affaire.

Le trajet est d'autant plus court de Chaumont à Langres que nous retrouvons la grande ligne de Mulhouse, mais ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'on se rapproche de la nouvelle frontière. LANGRES est situé au haut d'une montagne de près de 500 mètres d'altitude et la montée n'en est ni commode ni rapide. Il y a cependant aujour-

d'hui une gare de Langres-Ville, amorce d'une ligne interrompue, qui a la prétention d'abréger les distances.

Après avoir fait au pas l'ascension, et vu l'ensemble des remparts, nous pénétrons dans la ville par la *Porte-des-Moulins*, d'un aspect monumental, et qui offre un beau type de l'architecture militaire à la fin du XVIIe siècle.

Nous descendons à l'*hôtel de la Poste*, qui semble avoir été remis à neuf en notre honneur, et nous commençons notre visite par la cathédrale de *saint Mammès*, grand et bel édifice de la transition, mais qui a eu, comme bon nombre d'églises de Champagne, le malheur d'être affublé d'un portail de style pseudo-grec, flanqué de deux tours massives. Nous faisons l'ascension de l'une d'elles (228 marches), afin de jouir de la vue étendue que l'on a du sommet, vue si étendue qu'elle permettrait de voir le Mont-Blanc, s'il n'y avait pas de brouillard.

Le Musée de Langres est un des plus curieux musées provinciaux qu'il soit donné de rencontrer et la Société archéologique mérite des éloges pour le soin avec lequel il est organisé. Les monuments gallo-romains, au nombre de plus de deux cents, dont moitié avec des inscriptions, sont placés dans le vestibule et dans l'abside de l'ancienne église de saint Didier, qui renferme également de nombreux spécimens de l'art du moyen âge et de la Renaissance, notamment le tombeau de saint-Didier et une clôture de chapelle en pierre du XVIe siècle. Les salles des étages supérieurs sont remplies, les unes par de nombreuses collections d'histoire naturelle, les autres par des objets gallo-romains et du moyen-âge, recueillis dans le sol si riche de la cité des Lingons. Parmi les tableaux que possède le Musée, nous devons citer quelques toiles de Corot, de P. Flandrin, de Luminais, et une partie des œuvres du Langrois Ziégler, parmi lesquelles nous retrouvons l'*Imagination*, tableau allégorique ayant servi d'étude pour la figure de Jeanne d'Arc, dans la décoration de la Madeleine.

Après avoir été voir la porte gallo-romaine, arc-de-triomphe consacré sans doute à Marc-Aurèle, et qui était une des quatre entrées de la cité; fait le tour des remparts, admiré le bel ensemble du collège des Jésuites, nous parcou-

rons les rues à la recherche des vieux hôtels encore conservés dans quelques rues détournées et des magasins de coutelleries justement renommés.

Toutefois, nous ne pouvons retrouver la maison de la rue de Rupol où mourut, en 1601, le Noyonnais *Jean de Charmolue*, « écuyer, capitaine entretenu, qui, en son vivant, a servy en guerres fort fidèlement et sans reproche cinq de ses rois et sa patrie, et faict deux voyages en guerre contre les Turcs, ennemis de la foy. » Nous aurions aimé à reconstituer, grâce à son testament, le mobilier de la pièce décorée d'armures et de tapis d'Orient, où, servi par Jacques et Marguerite, il buvait, dans les galères d'argent qu'il devait donner à la ville, le vin de singe et le vin de lion. Mais si tout cela a disparu, le nom de Charmolue survit encore à Langres et à Noyon, grâce aux fondations faites par le vieux capitaine en faveur des enfants de sa ville natale et de son pays d'adoption qui y sont encore exécutées de nos jours.

La garnison nombreuse de Langres donne à la ville un caractère d'animation que l'on ne retrouve pas dans les autres petites places d'égale importance, et, en flânant le le soir dans les rues, on entend les valses et les couplets joyeux des cafés-concerts, et les soldats et les habitants prolongent longtemps leur promenade autour de la statue nouvellement érigée au philosophe Diderot.

Nous sommes arrivés au point extrême de notre course et le lendemain, dimanche, dès l'aube, nous reprenons le chemin de fer pour aller à *Troyes,* croisant sur notre route les nombreux baigneurs qui se rendent à Plombières, à Contrexéville et aux autres stations thermales des Vosges.

Notre premier soin, en arrivant à l'*Hôtel des Courriers,* est de réclamer les *andouillettes*, qui contribuent presque autant que les *bonnets de coton* à la réputation de la ville de Troyes. Elles nous sont servies exquises, arrosées d'un vin blanc de pays, qui ne nous désaltère pas sans peine, tant est grande la chaleur.

On n'attendra pas de nous la description complète des monuments religieux de Troyes. La liste en est longue, et chacun d'eux mérite, par son importance, d'appeler, à des

titres divers, l'attention de l'archéologue. Aussi, nous bornerons-nous à rappeler que nous avons successivement visité la cathédralre, *Saint-Urbain, Saint-Remi*, *Saint-Jean*, *Saint-Nizier*, et enfin, la *Madeleine,* dont le jubé, exécuté en 1508 par Jean de Gualde, mérite une mention spéciale, à cause de la délicatesse de ses sculptures et de la richesse de son ornementation. Citons encore l'Hôtel de Ville, bel édifice du milieu du XVIIe siècle, la grille de l'Hôtel-Dieu, chef-d'œuvre de serrurerie, et enfin le Musée, installé dans l'ancienne *abbatiale de Saint-Loup*, et dont l'importance est considérable.

Une course en voiture nous permet de voir les *mails* et les nouveaux boulevards plantés sur les remparts, et que garnissent d'élégantes constructions. Pourtant, nous leur préférons, non pas au point de vue du confort, mais sous le rapport pittoresque, ces ruelles à maisons de bois, si étroites que les étages supérieurs se rejoignent et forment voûte. Malheureusement pour les archéologues et les artistes, ces vieilles rues, si curieuses, tendent de plus en plus à disparaître, bien que Troyes conserve encore ses anciennes traditions, et que l'on voie encore, par exemple, les jours de fêtes patronales, toutes les maisons de la paroisse ornées de feuillages et d'arbres verts.

Nous venons coucher à *Châlons*, et, dès le matin, nous reprenons la route de Reims, arrivant ainsi au dernier jour de notre trop court voyage.

La *Cathédrale* et *Saint-Remi*, tels sont les deux monuments qui vont absorber presque tout notre temps. Après avoir donné un coup-d'œil sur les *Loges* ou arcades qui entourent l'ancienne *couture*, aujourd'hui place Drouet-d'Erlon, nous commençons notre visite par la cathédrale, où nous assistons à la fête patronale des peintres, et où, nous avons le plaisir d'entendre la parole éloquente et sympathique de notre éminent métropolitain le cardinal Langénieux.

Tour à tour, le portail, la nef et le chœur, le trésor, les tapisseries et les tableaux attirent nos regards, et nous terminons notre visite par l'ascension des tours, la traversée des voûtes et le coup-d'œil d'ensemble donné à la ville, du haut de la flèche où est placé le carillon. Seulement, que

nos confrères y prennent garde, la trappe est étroite, le passage difficile, et nous avons vu le moment où l'un de nous, nouveau Siméon stylite, allait être condamné à rester perpétuellement dans cette sorte de lanterne.

Quatre-cent-vingt marches d'ascension, autant de descente, c'en est assez pour aviver des appétits qui n'en ont guère besoin. Aussi ne donnons-nous qu'un regard sommaire et presque distrait aux inscriptions qui nous apprennent que c'est, dans une dépendance de l'*Hôtel de la Maison-Rouge*, à l'ancienne hôtellerie de l'*Ane rayé* que le père de Jeanne-d'Arc, fut hébergé aux frais du conseil de ville, lors du sacre de Charles VII.

On mange fort bien à Reims, et nous faisons honneur au repas qui nous est servi et dans lequel figurent, non-seulement les crépinettes chères aux champenois, mais encore la raie. Pourquoi la raie ? C'est, nous apprend la Framboissière, médecin d'Henri IV, qui vivait à Reims il y a trois siècles, que ce poisson « qui sent fort la marine quand il est frais, perd cette désagréable odeur quand il a été longtemps gardé, ce qui fait qu'il est meilleur à Reims qu'à Abbeville, à Paris qu'à Rouen ».

La belle église abbatiale de Saint-Remi est le but de notre seconde course, après une courte station au célèbre café Courtois, près duquel nous découvrons un bouquiniste où nous faisons une ample moisson de livres, de brochures et d'estampes.

Grâce à ses flèches, à sa voûte élevée et aux magnifiques sculptures du tombeau du saint archevêque, Saint-Remi peut rivaliser avec la métropole. Et, si son trésor ne renferme ni le calice de Saint-Remi, ni les vases du sacre, nous y trouvons de superbes émaux de J. Laudin et de belles tapisseries du seizième siècle.

Reims nous offrirait encore de nombreuses curiosités archéologiques, mais nous les réservons pour une autre visite, et, sortant par la porte Dieu-Lumière, nous consacrons le peu de temps qui nous reste à la visite des célèbres caves de Pommery et Greno. Il faut des heures pour parcourir ces kilomètres de celliers, remplis de millions de bouteilles, et qui occupent près de trente hectares. Creusées,

en partie, par les romains, les *crayères* ont été non seulemenent aménagées d'une manière remarquable, mais décorées de bas-reliefs de dimensions colossales, dûs pour la plupart au sculpteur Navlet et retraçant l'histoire du plus populaire de nos vins.

Nous ignorons si le crû le plus estimé est encore ce *Pampelune*, dont les dignitaires de l'église de Reims avaient coutume, chaque année, de faire des présents, mais nous pouvons assurer qu'il ne peut être supérieur à celui que nous avons bu, en terminant notre excursion souterraine.

Le temps de dîner à Soissons, entre deux trains, et nous rentrons à Compiègne, enchantés de tout ce que nous avons vu, et regrettant qu'à moitié ce que nous avons dû négliger, car déjà, nous formons le projet d'une autre excursion dans les Ardennes et la Vallée de la Meuse, que nous espérons pouvoir exécuter d'ici la fin de l'été.

Le Secrétaire, MARSY.

XXIII

Jaux, Verberie, Saint-Vaast-de-Longmont, Rhuis, Saintines, Béthisy-Saint-Pierre, Saint-Sauveur.

13 mai 1886.

Le compte rendu fait précédemment des excursions du 12 juillet 1870 et du 1er août 1872 abrègera singulièrement celui que nous entreprenons aujourd'hui, car Verberie, Saint-Vaast-de-Longmont, Saintines, Béthisy-Saint-Pierre, et Saint-Sauveur ont été l'objet de descriptions auxquelles on pourra se reporter [1].

Cependant, nous aurons à y ajouter quelques détails.

A sept heures du matin, nous prenons place dans des voitures et notre première halte a été JAUX. La plupart des Compiégnois connaissent peu ou point cette localité. Il en est toujours ainsi; on va bien loin visiter la moindre chose et l'on néglige celles qui sont à notre porte, sous prétexte qu'on aura toujours le temps de les voir. C'est ce qui arrive pour Jaux et cependant ce pays a eu jadis une véritable importance.

Au XVIe siècle, sa seigneurie dépendait de la maison de

1. Voir les excursions du 12 juillet 1870 et 1er août 1872, t. Ier, p. 35 et 49.

Montmorency et possédait un château dont à peine on retrouve quelques vestiges.

L'église est intéressante; malheureusement, elle se dégrade de plus en plus faute d'entretien.

Elle date de deux époques : son clocher et le portail remontent au XIIe siècle.

L'abside carrée, composée de trois travées dont le chœur occupe celle du milieu, est du XVIe siècle, ainsi que les piliers.

A droite et à gauche du chœur, sont deux chapelles, la première, dédiée à la Vierge, a son autel encadré de boiseries style Louis XV, avec une fine sculpture et deux peintures en forme de médaillons, représentant, l'une, saint Dominique et l'autre sainte Thérèse.

La seconde est dédiée à saint Nicolas et n'a rien de remarquable.

Au-dessus de l'autel du chœur se trouve un tableau de valeur, avec un cadre finement sculpté. Il représente l'*Annonciation*.

Le fond de l'abside est percé de trois fenêtres ogivales aveuglées par des boiseries et dans le tympan desquelles subsistent des fragments de verrières dont l'un est daté de 1541.

Les collatéraux sont garnis de fenêtres ogivales.

Les voûtes du milieu sont munies d'écussons sur les arcs diagonaux.

Le clocher central, de forme carrée, est percé de trois ouvertures romanes et sa corniche inférieure est à denticules.

En outre, une des curiosités de l'église consiste en une traverse connue sous le nom de *poutre de gloire* qui date de la Renaissance et sur laquelle se trouvent le Christ en croix ayant, de chaque côté, la Vierge et saint Jean, et au-dessous Jésus-Christ avec les douze apôtres et leurs attributs.

Jaux a été, au XIVe siècle, un des foyers de la Jacquerie. Trois de ses habitants, Étienne Nevelon, Jehan, le Grant, lieutenant du capitaine et Jehan Lebas sergent à cheval du Châtelet de Paris, ont obtenu du régent, en 1358, des

lettres de rémission à raison de leur participation « *aus commocions contre les nobles*[1] ».

De Jaux, nous avons été directement à Verberie, où nous avons déjeuné, après avoir visité l'église remarquable surtout par ses dimensions. Plusieurs parties sont du xiie, du xiiie et du xive siècle; on y voit un portail, une bonne statue de la Vierge et à l'intérieur un buffet d'orgues du xvie siècle.

Verberie a joué un grand rôle dans l'histoire de France. A l'époque mérovingienne, c'était une résidence royale et l'on y voyait un palais qui, à plusieurs reprises, fut reconstruit puis démoli définitivement au xiiie siècle. Le souvenir de Pépin le Bref, de Charlemagne, de Charles le Chauve et de Charles VII s'y rattache.

La montagne qui domine le pays et d'où l'on jouit d'un panorama superbe sur la vallée de l'Oise, était surtout célèbre par les *Sautriaux* qui faisaient de véritables exercices d'acrobates quand les diligences et les chaises de poste passaient avant la création du chemin de fer du Nord.

« L'adresse du Sautriau, écrit Carlier, consiste à entrelacer tellement sa tête, ses bras et ses jambes que son corps prenne la forme d'une boule. Il se précipite en cet état du haut de la montagne et reparaît subitement sur ses pieds lorsqu'il est arrivé au bas.....

« Ce qui est singulier, c'est que de temps immémorial, les Sautriaux de Verberie sont inscrits sur l'état des menus plaisirs du roi, pour une somme qui leur est délivrée chaque fois que le prince descend la montagne de Verberie pour aller à Compiègne[2]. »

Ces *clowns* primitifs ne manquaient pas ensuite de courir après les voyageurs qui leur jetaient toujours quelques piécettes.

En quittant Verberie, nous avons visité Saint-Vaast-de-

1. Depuis l'excursion, M. l'abbé Morel a publié, en 1891, dans le *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*, un curieux travail sur la Jacquerie dans le Beauvaisis, principalement aux environs de Compiègne.

2. *Histoire du duché de Valois*, t. II, p. 650.

Longmont, Rhuis, Saintines et Saint-Sauveur, précédemment décrits après les excursions des 12 juillet 1870 et 1er août 1872, puis nous avons gagné, toujours en voiture, Béthisy-Saint-Pierre dont il n'avait été qu'insuffisamment parlé. Nous y avons parcouru les ruines d'une forteresse construite sur la hauteur au XIe siècle par la reine Constance. Le donjon, fort élevé, permettait de correspondre avec les châteaux de Montépilloy, Vez, Longueil-Sainte-Marie, et les souterrains débouchaient dans la vallée d'Autonne.

L'église, bâtie au XIIe siècle, qui a subi des remaniements aux XIIIe et XVIe, renferme dans le chœur des chapitaux historiés, des travées en zigzags, des sculptures remontant à l'origine et des vitraux de 1567 ; les fonds baptismaux portent en chiffres arabes la date de 1492 ; le porche en pierre, est du XIIe siècle.

Le clocher, construit en 1520 par le maître-maçon Jehan Brulé et par Jehan Charpentier (nom prédestiné), d'après une inscription extérieure, se compose d'une tour carrée de 48 mètres de hauteur, avec une flèche en pierre garnie de crochets, niches et gargouilles. On l'aperçoit de très loin.

Notre retour s'est effectué par Lacroix-Saint-Ouen, mais avant d'y arriver, nous avons été assaillis par un orage des plus violents qui nous a obligés de chercher momentanément un refuge dans un débit de l'endroit, ce qui n'a pas empêché la plupart d'entre nous de rentrer à Compiègne avec les vêtements trempés, incident qui n'était pas dans le progamme, mais que chacun a supporté gaîment.

A. Sorel.

XXIV

Noyon et Chiry-Ourscamp.

29 juin 1886.

C'est la seconde fois que la Société visitait ces deux localités et nous pourrions nous borner à renvoyer au compte rendu que notre savant secrétaire a fait de l'excursion du 5 juillet 1877, auquel d'ailleurs on pourra se reporter.

Cependant, qu'il nous soit permis de remettre en mémoire certains détails relatifs à la magnifique cathédrale qui, au dire de tous les archéologues, est un des plus beaux spécimens de l'époque de transition.

Disons d'abord que nous nous étions rendus directement en chemin de fer à NOYON, où plusieurs membres du *Comité archéologique* étaient venus nous recevoir, Nous avons alors en traversant la *place du Cours*, jeté un coup d'œil sur la statue en bronze, élevée en 1851, à Jacques Sarrazin, célèbre peintre sculpteur, né à Noyon en 1590, qui fut l'un des fondateurs de l'*Académie de peinture* en 1653; puis nous sommes arrivés sur la grande place au milieu de laquelle une fontaine monumentale a été érigée en 1492 et restaurée en 1770, grâce à la munificence de l'évêque Ch. de Broglie[1],

1. V. la description détaillée de cette fontaine donnée par M. l'abbé Chrétien dans le tome VIII des comptes rendus du *Comité Archéologique et Historique de Noyon*, p. 118.

et nous avons contemplé le bel *Hôtel de Ville* construit à la fin du xve siècle. La façade de ce monument est garnie au premier étage de six fenêtres ogivales à moulures prismatiques. Le second étage en a sept séparées l'une de l'autre par des niches élégantes, destinées à recevoir une statue. Au centre du fronton se distinguent le cadran de l'horloge, soutenu par deux lions et les armes de la ville.

A l'intérieur, à gauche de la cour, on aperçoit une tourelle avec un escalier au milieu duquel se trouve notamment une sculpture grotesque qui révèle un peu trop le réalisme moyenâgeux.

En sortant de l'Hôtel de Ville, nous avons déjeuné au restaurant Dumonté, puis nous nous sommes dirigés vers la cathédrale.

Sans lui consacrer une description aussi complète que celle dont elle a été l'objet de la part d'écrivains comme Vitet, Daniel Ramée, Dantier, Moët de la Forte-Maison, Graves et Viollet-le-Duc, nous rappellerons que ce superbe monument fut commencé au xiie siècle, alors que quatre autres élevés au vi^{e}, viie, x^{e} et xie siècles avaient, tour à tour, été incendiés. Lui-même fut atteint, pour la plus grande partie, à la fin du xiiie siècle, par un semblable fléau et remanié jusqu'à nos jours dans plusieurs endroits. Du reste, voici la description qu'en a faite, en 1842, le célèbre architecte Daniel Ramée :

« La cathédrale se compose de trois nefs, de deux transepts, dont les faces septentrionale et méridionale sont circulaires, d'un chœur circulaire autour duquel rayonnent cinq chapelles également circulaires. Sur chacune des faces orientales des transepts, il existe un porche. A l'ouest, on entre dans l'église de Notre-Dame par trois portes, précédées d'un porche qui a été ajouté au xive siècle. Le portail est flanquée de deux tours énormes, d'apparence imposante et massive. Quatre escaliers commodes et spacieux, conduisent au magnifique triforium ou tribunes du premier étage, dont les ouvertures sur la nef se composent d'une grande arcade à ogive, divisée par une colonne, qui supporte un côté des deux autres ogives. La nef est formée de piliers carrés, flanqués de fines colonnettes, et de colonnettes iso-

lées supportant des arcs à ogives. Les colonnettes du chœur qui s'élèvent au nombre de trois au-dessus des chapiteaux de chaque colonne du rez de chaussée, et qui s'élancent jusqu'à la naissance de la voûte, ont sept annelures...

« Tous les chapitaux de la partie qui date du XIIe siècle, sont composés de feuillages formés de plantes grasses, de feuilles exotiques. Notre-Dame de Noyon est peut-être le monument religieux où l'ogive se trouve mêlée au plein cintre de la manière la plus prononcée, la plus extraordinaire et la plus énigmatique[1]. »

Somme toute, l'intérieur de la cathédrale est, suivant l'expression de M. Emmanuel Woillez, « d'une élégance et d'une noblesse admirables[2]. »

Nous avons également visité à nouveau chacune des chapelles, la *salle du Trésor* à deux nefs voûtées en ogive, dans laquelle nous avons pu examiner des pavés émaillés et des meubles du XIIIe siècle, la *salle Capitulaire* et la *Bibliothèque du Chapitre*, surnommée la *librairie des Chanoines*, où chacun de nous a pu admirer comme il mérite de l'être, l'*Evangéliaire* de l'époque carolingienne, ce précieux manuscrit orné de miniatures, dont M. le chanoine Müller a donné une si intéressante description[3].

Puis, après être passé devant la maison de l'ancien évêché qui se signale par une fenêtre avec des lucarnes renaissance et par une petite tourelle, et, après avoir vu la prétendue demeure où serait né Calvin, nous sommes partis pour OURSCAMP.

1. *Manuel de l'histoire générale de l'architecture*, 1843, t. II, p. 178.
Depuis l'excursion dont nous rendons compte, M. Eugène Lefèvre-Pontalis qui a succédé au comte de Marsy comme Directeur de la *Société française d'Archéologie*, a publié dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (année 1900, t. LXI), une remarquable *Histoire de la Cathédrale de Noyon*. C'est le guide le plus complet que pourra consulter désormais tout archéologue de cet intéressant édifice. V. aussi, *Esquisse descriptive des monuments historiques dans l'Oise*, par le chanoine Pihan, 1889, p. 317 et la *Promenade archéologique dans la cathédrale de Noyon*, par le chanoine Eug. Muller (comptes rendus du *Comité Archéologique*, t. IX, p. 154).

2. *Répertoire archéologique du département de l'Oise*, p. 146.

3. *Description de l'Evangéliaire*, Noyon, 1868.

Quittant la station de Chiry, nous nous sommes rendus dans le pavillon habité par M. Mennechet de Barival, qui nous a montré en détail sa curieuse collection d'objets de toutes sortes, tableaux, porcelaines et meubles de toute époque, parmi lesquels figure le lit dans lequel se trouvait la malheureuse duchesse de Praslin quand elle a été assassinée par son mari ; puis nous avons grimpé sur la tour de construction récente placée sur la hauteur qui domine le pays et d'où l'on découvre, dit-on, Saint-Quentin, sans que nous ayions pu l'apercevoir.

Nous sommes descendus ensuite à l'ancienne abbaye d'Ourscamp, pour laquelle nous renvoyons à la description qui en a été faite lors de notre excursion du 5 juillet 1877 (p. 36), et après avoir reçu un aimable accueil de la part de MM. Mercier et Thirial, qui ont bien voulu consentir à devenir membres de notre Société, nous avons pris le train qui nous a ramenés à Compiègne.

A. Sorel.

XXV

Jonquières, Arsy, Moyvillers, Estrées-Saint-Denis, Eraine, Saint-Julien-le-Pauvre, Avrigny, Choisy-la-Victoire, Blincourt.

12 mai 1887.

L'excursion projetée avait un itinéraire assez chargé. Une dizaine de communes en effet devaient être visitées et toutes exigeaient un trajet en voiture. Aussi, chacun de nous a-t-il été exact au rendez-vous donné sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à 7 h. 1/2 du matin.

C'est à JONQUIÈRES que nous nous sommes arrêtés en premier lieu.

Cette terre appartint, entre autres seigneurs, à Philippe, frère de Perron de Remy, bailli du châtelain de Noyon ; à Renaud, de Roye, conseiller, chambellan du roi ; à Jean, de Roye, envoyé comme otage en Angleterre, lors de la captivité de Jean le Bon, etc., etc.

A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, Jonquières comptait un assez grand nombre de protestants ainsi qu'il résulte des archives du greffe du Tribunal civil.

L'église placée sous l'invocation de Saint-Nicolas remontait à une date très ancienne ; mais par suite des guerres dont cette contrée fut le théâtre, elle a été en partie démolie et on dut la reconstruire en 1523.

Elle est en croix et d'un style ogival, avec une tourelle à l'un des bras de la croix. Le clocher est central; quant au portail, il ne date que du XVIII[e] siècle.

Celle d'Arsy, sous le vocable de Saint-Médard, a eu à peu près le même sort et accuse dans sa construction plusieurs époques : le chœur date de la fin du XVI[e] siècle ; la nef a été reconstruite un siècle plus tard, ainsi que le clocher. On remarque, dans l'intérieur du monument, des peintures imitant les fresques de l'église Saint-Germain-des-Prés et qui en font le principal ornement ; elles sont dues à M. Bisiaux, artiste distingué qui habitait la localité.

La seigneurie d'Arsy a, dès le XV[e] siècle, appartenu à la maison de Gouy. A l'époque de la Révolution, elle était possédée par le marquis Louis-Marthe de Gouy, maréchal de Camp qui fut arrêté au château de Chantilly, le 17 septembre 1793, d'où il fut transféré à la prison du couvent des Carmes à Paris, puis traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort sur les réquisitions de Fouquier-Tinville, et exécuté le 5 thermidor an 2 (25 juillet 1794) en même temps que quarante-six de ses co-détenus, accusés tous d'avoir conspiré dans la prison[1].

Après cette triste époque, le château des seigneurs d'Arsy qui se trouvait sur la place du village, près de l'église, fut démoli ; seule une partie des communs subsiste encore. Au milieu du chœur de l'église, on a gravé sur une dalle l'inscription suivante :

SÉPULTURE DE GOUY
D'ARSY
DEPUIS 1480 RÈGNE DE LOUIS XI
JUSQUES EN
1790, RÈGNE LE LOUIS XVI
REQUIESCANT IN PACE

Moyvillers dépendait des moines de l'abbaye de Saint-Denis, à qui le roi Dagobert l'avait donné au mois de décem-

1. V. *Le château de Chantilly pendant la Révolution* et le *Couvent des Carmes sous la Terreur*, par Alexandre Sorel.

bre 1653. L'armée du prince de Condé composée en grande partie d'Espagnols ravagea le pays et incendia l'église dans laquelle les habitants avaient cherché un refuge. C'est à peine si on retrouve encore quelques traces de son origine. Elle a été réédifiée plus tard à l'aide d'une quête faite dans tout le diocèse, et ne présente rien de bien curieux si ce n'est une chapelle du XI[e] siècle, qui se trouve sous le clocher, lequel est latéral et surmonté d'une flèche en ardoises.

De Moyvillers, nous nous rendons à Estrées-Saint-Denis, qui dut son surnom à cette circonstance que l'abbaye de Saint-Denis possédait une partie du territoire.

L'église qui a conservé, dans la nef, quelques traces de l'époque romane, se termine par un chœur gothique arrondi; elle n'a qu'un seul collatéral. Le clocher a été élevé au-dessus du portail qui a dû être précédé d'un porche mais l'incendie l'a détruit. Au-dessus de la porte en plein cintre, on voit une fenêtre actuellement bouchée qui divisait une colonnette à chapiteaux romans.

Derrière l'autel, se trouvait une tapisserie de Beauvais, représentant l'*Adoration des Mages*.

Après cette visite, nous avons été prendre un déjeuner que nous avions bien gagné; puis nous nous sommes remis en route et, quittant l'arrondissement de Compiègne, nous avons pénétré dans celui de Clermont.

Notre première station est Eraine, hameau qui dépend de Bailleul-le-Soc.

C'était jadis une seigneurie qui, après avoir appartenu à la famille de la Mothe-Houdancourt, se trouvait en 1789 la propriété du comte de Franclieu, mais ce dernier ayant émigré, ses biens furent confisqués et vendus. Aujourd'hui, il n'existe plus qu'une grande ferme dont le pigeonnier n'est autre qu'une ancienne tour, et non loin de cette ferme, nous avons visité une chapelle assez curieuse dédiée à Saint-Antoine de Padoue.

Plus loin, nous nous sommes arrêtés pour voir, à l'intérieur de la ferme de Saint-Julien-le-Pauvre, une autre chapelle fondée en 1357 par Jeanne de Trie, dame de Livry et d'Hodenc-en-Bray.

Puis nous arrivons à Avrigny, dont nous visitons l'église

qui, par sa construction, indique plusieurs époques. Le chœur flanqué de contreforts est du style gothique flamboyant ; la nef plus basse que lui et bien postérieure, n'a qu'un seul collatéral ; le clocher est contemporain du chœur sauf la partie supérieure qui a dû être rebâtie. La façade est Renaissance.

Avrigny possédait un château avec des tours en briques et un donjon. Il a été démoli à la fin du XVIe siècle et son emplacement a été converti en ferme.

A CHOISY-LA-VICTOIRE, il en a été de même ; l'ancienne forteresse romane et sa grosse tour carrée ont été détruites au XVe siècle, pour faire place à une grande ferme appartenant à l'*Abbaye de la Victoire*, près Senlis, d'où l'appellation du pays qui originairement ne portait que le nom de Choisy.

Les honneurs de cette ferme nous ont été faits par M. Dupressoir, qui la détient actuellement et qui nous a donné d'intéressantes explications sur la découverte faite, sur le territoire, d'un cimetière, de l'époque mérovingienne.

L'église fondée sous l'invocation de Notre-Dame est, comme tant d'autres, de plusieurs époques ; le chœur est du XIIIe siècle, mais la nef est relativement moderne ; les voûtes reposent sur de longues colonnes à chapiteaux ornés de feuilles qui semblent accuser la même époque que le chœur.

Notre excursion se termine par BLINCOURT dont la seigneurie dépendait de l'abbaye de Pentemont qui fit reconstruire l'église en 1774. Cette dernière ne présente rien de remarquable ; le chœur est en hémicycle et le clocher est revêtu d'ardoises[1].

Après cette dernière exploration, nous sommes remontés en voiture et rentrés à Compiègne, en nous félicitant d'avoir été favorisés par un temps superbe dans notre longue pérégrination.

Z. RENDU.

1. V. *Histoire et Description du département de l'Oise, Canton de Clermont*, par A. Debauve, ingénieur en chef des ponts et chaussée et E. Roussel, archiviste du département.

XXVI

Choisy-au-Bac, Plessis-Brion, Thourotte, Ribécourt, Dreslincourt, Attiche, Thiescourt, Cannectancourt, Saint-Albin, l'Ecouvillon, La Carmoye, Beauvoir, Marest, Elincourt-Sainte-Marguerite, Villers, Giraumont, Coudun.

9 juin 1887.

L'excursion projetée était très chargée, mais sa variété précisément engaga un grand nombre de membres de la Société à la faire. Dès lors, chacun pris place à sept heures et demie du matin dans les voitures qui nous étaient destinées sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Nous passerons sous silence notre arrêt à Choisy-au-Bac, à Plessis-Brion, à Thourotte et à Ribécourt. Chacune de ces localites ayant déjà été décrites après les excursions des 8 août 1869, 29 août 1872 et 26 juillet 1877. Nous ne parlerons donc que des autres.

Tout d'abord c'est Attiche. En sortant de Ribécourt, nous avons gravi la route qui relie ce chef-lieu de canton à Lassigny, en traversant les plus hautes montagnes de la Picardie. Nous passons alors devant les imposantes ruines du château-fort de la *Folie*, dont l'histoire se

perd dans la nuit du moyen-âge, comme celui du *Mouconseil* de *Chiry*, célèbre dans les fastes de la guerre de Cent Ans.

Arrivés sur le vaste plateau qui sépare les deux cantons que nous venons de citer, nous trouvons trois fermes importantes : la *Cense*, la *Carmoye* et *Attiche*, qui ont chacune leur histoire. Nous visitons seulement la dernière, située sur une éminence du plateau, d'où la vue s'étend jusqu'à *Coucy* à l'est, *Verberie* au sud, et le plateau santerrien au nord. La tour de Chiry et la cathédrale de Noyon paraissent à nos pieds, car l'altitude d'Attiche (188 mètres), est la plus élevée de la région entre Compiègne, Noyon, Montdidier, Roye, Nesle et Ham, c'est-à-dire cent quarante-quatre mètres au-dessus du sol de l'Hôtel de Ville de Compiègne. Cette situation stratégique a été mise à profit par l'état-major de l'armée. Une tour en bois, de trois étages, vient d'être construite près de la ferme d'Attiche par le génie militaire, et doit servir à la triangulation de la contrée et à la nouvelle détermination de l'altitude des diverses parties de la France.

D'Attiche, nous nous rendons à Thiescourt, où nous déjeunons.

Thiescourt est la commune la plus étendue et aussi la plus peuplée du canton de Lassigny. L'église est aussi très importante avec trois nefs, transepts, chœur et abside avec cinq fenêtres. Le maître-autel, aux colonnes surmontées d'anges, provient du Mont-Renaud. Le clocher, qui occupait le centre de l'édifice, s'est écroulé le jour de l'Ascension, en 1854, une heure avant l'office... Les cloches, qui font une superbe sonnerie, sont provisoirement (depuis 4 ans) placées sur une charpente branlante et à demi-pourrie, qui ne permet plus de sonner ces belles cloches. Le beffroi doit être prochainement reconstruit : le devis s'élève à 50.000 francs. Plusieurs des membres ont quitté le déjeuner pris à Thiescourt, pour aller pédestrement à Cannectancourt, traverser par la Divette et l'Escassy.

L'église de Cannectancourt, bâtie vers 1300, fut détruite avec le clocher en 1750 par la foudre et tous deux ont été rebâtis d'une manière informe. Seule, la cuve baptismale

présente un réel intérêt; elle est octogonale avec figurines grotesques, le tout en gré poli, comme celle de Chiry, dont elle pourrait faire le pendant.

Nos voitures montent ensuite, à vide, la montagne de Vafaux, dont la pente abrupte nous conduit à la chapelle de Saint-Aubin, lieu d'un pélerinage fameux de la contrée.

Une crypte intéressante contient un autel au-dessous duquel passent les dévots piquant deux épingles sur le piédestal en bois du patron de la chapelle et n'en reprenant qu'une!... Ainsi, croit-on, la fièvre et les maux de tête restent dans la cave du saint, piqués au pied de la statue du bienheureux. C'est sur ce magnifique plateau qu'avaient lieu, de 1830 à 1840, les exercices de la garde nationale du canton, commandés par M. Barillon, d'Elincourt, qui a été député de l'arrondissement jusqu'en 1870. Nous revenons par la Cense, la Carmoye, l'Ecouvillon, où se bifurquait la voie romaine allant de Reims à Amiens, pour se diriger à l'ouest vers *Braduspantium*, par Ressons, Saint-Martin-aux-Bois.

Plus loin, nous descendons à Elincourt, où nous renouvelons connaissance avec l'excellent cidre de notre collègue, M. Peyrocave; puis nous nous rendons avec lui dans l'église nouvellement restaurée à l'intérieur en style du XIII[e] siècle, par les soins de Mme Barillon, avec d'admirables verrières, dont une rappelle les visites de Jeanne d'Arc à Elincourt et Beauvoir. Le monument a conservé l'admirable chœur et le magnifique portail romans du primitif édifice brûlé en 1755. Nous avons également remarqué les caves ogivales du gros décimateur et les restes intéressants du prieuré.

Villers-sur-Coudun possède une église du XVI[e] siècle, assez vaste, en forme de croix, avec une façade à deux pignons; elle est dédiée à Saint-Jean-Baptiste. Le chœur est d'une époque antérieure, mais les transepts sont modernes. Le clocher est central et surmonté d'une flèche revêtue d'ardoise.

A proximité du village, existait jadis un château qui a été entièrement démoli. Il avait, dit-on, appartenu à Guillaume de Flavy, gouverneur de Compiègne pendant le siège de 1430, où l'héroïque Jeanne fut faite prisonnière.

A GIRAUMONT, l'église, sous le vocable de saint Benigne, est de deux époques. Le chœur carré à fenêtres ogives entourées de dentelures est du XIIe siècle ; le transept du sud est du XVIe ; quant à la nef et au clocher, ils ne sont pas anciens.

Après quelques instants passés à COUDUN, dont il a été déjà question à propos de l'excursion du 31 juillet 1873, nous sommes rentrés à Compiègne.

L.-A. BENAUT.

XXVII

Montdidier et Folleville.

7 juin 1888.

MONTDIDIER et FOLLEVILLE, telles furent les localités que la Société a visitées dans sa première excursion de l'année.

Le temps que nous avions à consacrer à visiter MONTDIDIER était court : le trajet entre cette ville et Folleville devait être long ; Folleville, d'ailleurs, était le but principal de l'excursion. A notre arrivée à Montdidier, un archéologue aussi aimable que distingué, M. Hourdequin de Beaupré, voulut bien se mettre à notre disposition pour nous faire visiter les principaux monuments de sa ville.

Le *Palais de Justice*, d'abord, ancien bailliage de Montdidier, construit dans la partie la plus élevée de la ville, vers l'an 1300. Toutefois, l'escalier qui conduit du passage voûté aux salles supérieures est plus ancien, il date du XIIIe siècle ; il est en pierre, large de plus de 2m50 ; sa voûte en arceaux à pieds pendants, du style roman dégénéré est bien conservée.

Les salles du Palais de Justice sont de grandes dimensions ; celle des pas perdus, presque carrée, mesure 12 mètres de longueur. Dans cette salle et dans son vestibule, on admire six magnifiques panneaux, en vieilles tapisseries de

Bruxelles, attribuées à Reydams. Elles ont été faites pour la ville de Douai, dont les armoiries sont cachées derrière les cadres. Ces tapisseries ornaient le château de Ferrières, près de Maignelay, démoli au commencement du siècle; M. de Beaumesnil, maire de Montdidier, les avait achetées en 1791 et, devenu président du tribunal, il lui en fit présent.

Ces tapisseries, parfaitement conservées, forment des panneaux d'environ 4 mètres de hauteur et d'une largeur variant de 3 mètres à 5m50 et représentent des scènes de la vie de Moïse, l'*enlèvement des vases précieux des Egyptiens*, le *passage de la Mer Rouge*, le *cantique d'actions de grâces de Moïse*, la *manne dans le désert*, l'*eau du Rocher*, l'*adoration du veau d'or*.

Dans la salle d'audience, également de grande dimension, 16 mètres sur 10 mètres de largeur, se trouve une très belle pendule, de Boule, de l'époque de Louis XIV, mesurant 2m60 de hauteur, y compris le piédestal, très riche en incrustation de cuivre et d'écaille. La chambre d'instruction offrit à nos regards quelques fauteuils Louis XIII recouverts de belles tapisseries de l'époque, provenant de l'ancien bailliage.

Sous les salles du Palais de Justice existent encore les cachots de l'ancienne prison qui ne fut remplacée par la prison actuelle que vers 1840.

En sortant du Palais de Justice, M. Hourdequin de Beaupré nous fit les honneurs de son riche musée, qui se compose de très nombreux et curieux spécimens de l'art à toutes les époques et de tous les pays, meubles, armes, tableaux, gravures, médailles, manuscrits, statues, minéraux et pétrifications, faïences, etc., etc.

Citons particulièrement, parmi les objets de l'âge de pierre : un couteau celtique, de 32 centimètres de long, spécimen très rare, n'existant dans aucune collection publique de France, et trouvé près de Montdidier, au Mesnil-Saint-Georges. Puis, un vase en verre romain, tout à fait intact, trouvé il y a environ 25 ans, dans un tumulus, à Rollot ; enfin comme objet plus récent et curieux, le *bonnet rouge* du maire de Montdidier, en 1793. Nous remercions vivement

le savant archéologue et lui exprimons nos regrets de n'avoir pas eu à notre disposition le temps nécessaire pour étudier et admirer, commeelle aurait mérité de l'être, sa collection, une des plus nombreuses qui existe parmi les collections particulières.

Une courte visite à l'église Saint-Pierre nous fit remarquer le mausolée de Raoul de Crépy, comte de Montdidier, en 1074. Le guerrier est représenté couché sur le dos, les mains jointes ; à ses pieds se trouve un lion dévorant un chien ; les fonts baptismaux en granit noir, style byzantin, qui datent du XIIe siècle ; les galeries des orgues, du style de la Renaissance, à sa plus belle époque. Signalons aussi le chœur, dont le pourtour est orné de lambris dorés, de l'ordre corinthien, avec colonnes torses, séparant douze grands tableaux représentant la vie de saint Pierre et de saint Paul ; les sculptures sont attribuées à Blasset d'Amiens, milieu du XVIIe siècle.

Montdidier possède une autre église, celle du *Saint-Sépulcre*. Le temps nous fit défaut pour la visiter avant le déjeuner; on la visitera, au retour de Folleville, si possible était. En effet, quelques membres s'y rendirent avant de reprendre le train pour Compiègne : on y remarque une chaire en bois, avec incrustation de marbre, qui date du XVIIe siècle ; un *Ecce homo* assis sur un piédestal et abrité sous un dais, riche d'ornements de l'époque de la Renaissance, enfin une belle peinture attribuée à Eustache Le Sueur et représentant *saint Nicolas*.

Aussitôt le déjeuner, nous montons en voitures pour FOLLEVILLE ; le trajet était long, et la route suivie ne devait d'ailleurs rien nous offrir d'important pouvant retarder notre voyage. Après un peu plus de deux heures de route, nous arrivons à Folleville, où nous sommes reçus par deux prêtres, chargés par M. le Curé, absent, de nous guider dans notre visite de sa curieuse et remarquable église.

L'église de Folleville fut bâtie vers la fin du XIVe siècle, et au commencement du XVe par Jean de Folleville, prévôt de Paris. Dans le premier quart du XVIe siècle, en exécution des clauses du testament de Raoul de Launoy, seigneur du lieu, une chapelle seigneuriale, surmontée d'un clocher

moins élevé que celui déjà existant, et destinée à recevoir les restes du seigneur défunt, fut bâtie en avant de l'église. Cette chapelle restée la propriété particulière des seigneurs de Folleville, jusqu'à l'époque de la Révolution, forme le chœur de l'église actuelle.

A l'extérieur, le monument ne présente rien de remarquable ; une grande simplicité a présidé à la construction qui n'en a pas été pour cela moins soignée et moins correcte.

Dans la nef, dont la voûte est en bois, signalons plusieurs statues, également en bois, adossées aux murailles et portant des écussons aux armes des Launoy ; une plus grande, en pierre, représente saint Jacques de Compostelle, patron de la primitive église ; puis, les fonts baptismaux en marbre blanc ; la cuve est entourée de la chaîne historique des Launoy, avec écussons aux armes de cette famille, et est surmontée par un grand couvercle en bois, de forme pyramidale, également armorié, mais écusson et sculptures ont été grattés et détériorés.

Enfin, la chaire ne présente rien de remarquable, mais les souvenirs qu'elle rappelle en font un monument historique et sacré : Vincent de Paul, en effet, alors prêtre humble et ignoré, précepteur des enfants d'Emmanuel de Gondi, seigneur de Folleville, monta souvent dans cette chaire et y conçut les grandes œuvres qui immortalisèrent son nom, la création des Missions, la fondation de l'ordre des Prêtres de la Mission et des Sœurs de la Charité. Depuis, le souvenir du grand saint ne s'est pas effacé de Folleville ses œuvres y subsistent dans un orphelinat dirigé par les *Sœurs de Saint-Vincent* et les prêtres de la Mission ont encore récemment acheté l'ancienne ferme du château, attenante à l'église, dans le but d'y installer une maison de retraite et de convalescence pour leurs confrères malades et fatigués. Ils attendent des jours meilleurs pour réaliser leurs projets.

Le chœur est la partie la plus intéressante et la plus remarquable de l'église. Nous avons déjà dit que ce chœur avait été formé de l'ancienne chapelle seigneuriale, chapelle funéraire, destinée à recevoir les restes de Raoul de Launoy,

comme l'indiquent bien les initiales entourées de larmes funèbres, que l'on remarque aux voûtes. Ces voûtes, avec leurs ogives fort simples, mais finement sculptées, sont légères et coquettes.

La travée de gauche est occupée par le monument funéraire de Raoul de Launoy et de Jeanne de Poix sa femme. Il se divise en deux parties : le tombeau proprement dit et la niche qui le contient. Le tombeau est en marbre blanc, il forme une couche funèbre sur laquelle reposent, en grandeur naturelle, et dans l'attitude du sommeil, deux statues représentant Raoul de Launoy et Jeanne de Poix, recouverts de leurs habits de cour. Raoul porte en collier la chaîne historique que le roi Louis XI lui jeta au cou, au siège du Quesnoy pour sa brillante et valeureuse conduite. Sur le soubassement, quatre génies en pleurs, et merveilleusement ciselés, soutiennent les armoiries des Launoy, Poix et Folleville. Au centre, l'épitaphe en caractères gothiques, rappelant les qualités, charges et honneurs du seigneur défunt, la date de sa mort (avril 1513), celle de la mort de Jeanne (juillet 1524). Ce mausolée, en marbre blanc, d'une grande richesse d'ornements et de détails, du travail le plus fin, est dû au ciseau d'artistes Italiens, qui ont d'ailleurs, apposé leurs signatures, aux pieds des statues. Le tout est d'une conservation remarquable, on peut dire extraordinaire, le temps, et la main des hommes elle-même, ont respecté ce remarquable monument.

La niche qui contient le sarcophage, est en pierre, et n'est plus l'œuvre d'artistes italiens. Le travail n'en est pas moins remarquable et d'une grande richesse d'ornements et de sculptures. De la voûte de la niche, descendent deux légers pendentifs du plus merveilleux effet, des fleurs de lys tapissent la voûte, et les arceaux portent les initiales de Raoul et de Jeanne, en lettres gothiques, séparées par des larmes funèbres, comme dans la voûte du chœur. Les parois latérales et celle du fond, sont remplies de sujets religieux, la décollation de saint Jean-Baptiste, la Descente de la Croix, saint Antoine, saint Sébastien, entourés d'une profusion de fleurs de toute espèce, de feuillages les plus variés, d'oiseaux, d'ossements humains.

La niche est surmontée d'un couronnement, où l'on remarque également une profusion de fines sculptures ; au centre un sujet représentant la Vierge avec l'Enfant-Jésus dans ses bras.

Plus loin, et du même côté, se trouve un autre tombeau, celui de François de Launoy, fils de Raoul, et de Marie de Hangest-Genlis, sa femme.

Contrairement à ce que l'on voit dans le monument précédent, les statues sont en pierre et l'encadrement en marbre blanc. Les personnages sont représentés à genoux, l'un derrière l'autre, dans l'attitude de la prière, chacun devant un prie Dieu ; François, comme son père, porte au cou la chaîne des Launoy, et est recouvert d'un cotte d'armes, armoriée ; Marie de Hangest est revêtue d'une longue robe sans ornements.

Le soubassement est divisé en arcades, contenant les statuettes représentant la Force, la Tempérance, la Justice, la Prudence.

Signalons encore, appliquées à la muraille, la pierre tumulaire en marbre noir, de Timoléon de Séricourt seigneur de Folleville, décédé en 1751 et celle de sa fille, femme du comte de Mailly, devenu seigneur de Folleville.

Terminons la description de l'église, en disant que plusieurs verrières, les unes anciennes, rappellent le souvenir des différentes familles qui ont possédé Folleville, les autres récentes, ont trait à saint Vincent de Paul et à la famille de Gondi.

A quelques pas de l'église que nous venons de visiter, se dressent les ruines pittoresques du château, bâti sur le point culminant de la colline.

La date de sa construction ne peut être donnée d'une façon précise, mais les larges fossés qui l'entouraient, les machicoulis qui ceignaient les tours, indiquent que la féodalité existait encore puissante au moment de son érection. On a retrouvé certains documents qui démontrent qu'aucun château n'existait à Folleville, au commencement du XIVe siècle (cartulaire de l'évêché d'Amiens en 1301) ; d'autres font mention de seigneurs de Folleville, vers le milieu de ce siècle.

Les ruines, telles qu'elles existent encore aujourd'hui, donnent bien une idée suffisante de ce que devait être le château. Ses dimensions étaient assez restreintes. Il avait la forme d'un rectangle d'environ 25 mètres sur 11 mètres, flanqué d'une tour à trois des coins, avec une quatrième tour, sur la façade nord, plus élevée que les autres, servant de donjon; le tout entouré de larges fossés très rapprochés des murailles du côté sud et ouest, séparés du côté nord par une esplanade d'environ 30 mètres. C'est par là qu'existait l'accès au château, par un pont à trois arches, aujourd'hui détruit. Le donjon est la partie la mieux conservée. D'une hauteur d'environ 25 mètres, cette tour est d'une forme bizarre, ronde dans sa partie inférieure, elle devient hexagonale vers son milieu, à partir d'une ceinture de machicoulis; elle se termine par une plate-forme d'où l'on domine au loin l'horizon, et à laquelle un escalier intérieur, en forme de vis, donne accès. Quant au reste, il ne se compose que de pans de murailles plus ou moins élevés, sur lesquels on aperçoit les traces des différents étages, l'emplacement des cheminées; des souterrains, dont on voit l'origine au milieu du château, vont, dit-on, déboucher au loin dans la campagne et ont servi de refuge pendant les guerres.

Le château de Folleville, auquel se rattachent de glorieux souvenirs, eut des seigneurs qui jouèrent un certain rôle dans l'histoire de Picardie. Pendant les guerres contre les Anglais, plus tard pendant les guerres de religion, la position de Folleville fut souvent disputée et le château tour à tour pris et repris. Il reçut la visite de plusieurs rois de France: Louis XI, François Ier, et Henri IV en 1592, livra, sous ses murs une bataille importante.

Nous avons vu que, vers la fin du XIVe siècle, la seigneurie de Folleville appartenait à Jean, grand prévôt de Paris, fondateur de l'église. Elle passa ensuite dans la maison de Poix par suite du mariage d'une dame de Folleville avec Antoine de Poix. Jeanne de Poix, leur fille unique, épousa en 1478, Raoul de Launoy, d'une ancienne et illustre maison originaire des Pays-Bas et qui devint un brillant capitaine. Folleville resta dans la famille de Launoy jusqu'à la mort de Louis petit-fils de Raoul, passé au protestantisme

et dont la fille aînée épousa Antoine de Silly. En 1604, Emmanuel de Gondi, par son mariage avec la fille aînée d'Antoine de Silly, devint seigneur de Folleville. Trente ans plus tard, la terre de Folleville fut achetée par Charles de Séricourt; en 1751, le comte de Mailly devenait seigneur de Folleville par son mariage avec la fille de Timoléon de Sericourt.

Ce fut le comte de Mailly qui démolit et démembra le château de Folleville, pour reconstruire le château de Mailly vers 1780.

Avant de quitter Folleville, une collation fut offerte aux membres de la Société, dans le presbytère, par les deux prêtres qui les avaient guidés dans leur visite. Inutile de dire que nous avons remercié vivement ces dignes ecclésiastiques de leur gracieuse réception ; puis, nous sommes remontés en voiture, emportant de Folleville le souvenir d'une intéressante et charmante excursion.

HENRY DE SEROUX, *membre titulaire.*

XXVIII

Saint-Jean-aux-Bois, Morienval, Gilocourt, Orrouy, Champlieu, Saintines.

5 juillet 1888.

Partis à sept heures et demie de Compiègne, les membres de la Société se sont d'abord rendus à Saint-Jean-aux-Bois, où après avoir donné un coup d'œil au four banal, ils ont visité la magnifique église, dont on travaille en ce moment à refaire le dallage. Dans la sacristie, M. le curé de Saint-Jean leur a montré la statuette d'un moine en prière qui a été trouvée récemment au fond d'un puits au milieu de décombres. Elle paraît dater du xvie siècle. Près de l'église est une salle voûtée à colonnes dont on ignore la destination exacte; mais qui semble avoir été la salle capitulaire.

De Saint-Jean-aux-Bois, la Société passant devant l'emplacement de l'ancien palais de Chilpéric, s'est dirigée vers Saint-Nicolas-de-Courson, poste forestier, qui par sa situation au fond d'une gorge profonde, au milieu d'épais massifs de verdure, offre plus d'intérêt au poète et à l'artiste épris de pittoresque qu'à l'archéologue. Les caves ont cependant conservé quelques débris de colonnes et l'on y retrouve

çà et là des traces d'architecture, datant de l'ancien prieuré.

Chemin faisant vers Morienval, on s'arrête au *Four-d'en-Haut*, où s'élevait jadis une verrerie; on discute devant les substructions d'un hypocauste sur lequel M. le général Morin a fait une notice et qui marque l'emplacement d'un relai de postes romain; quelques membres qu'anime le feu sacré vont à pied, malgré l'ondée qui tombe, jusqu'à la *Carrière du roi*, où l'on a fait autrefois des fouilles qui ont amené d'assez nombreuses découvertes.

A Morienval, la Société est reçue par l'aimable curé M. Réaux, qui lui fait visiter d'abord ce qui reste des bâtiments de l'abbaye; puis l'église d'un style roman si pur. Les pieds des fidèles n'ont pas encore complètement effacé les inscriptions et les figures des pierres tombales qui recouvrent les abbesses de Morienval enterrées dans la grande nef. L'une d'elles, la première du côté de l'entrée, est fort bien conservée. Il serait à souhaiter qu'elle fût relevée. Sinon dans quelques années, elle sera aussi fruste que les autres.

Dans la chapelle de *Saint-Julien-l'Hospitalier*, que vient de restaurer M. Georges, l'excellent sculpteur de Pierrefonds, est la statue couchée de Philippe de Hangest, sire de Viri, qui mourut au siège de Saint-Jean d'Acre. Ses pieds sont appuyés sur un chien et sa main gauche repose sur un écu à la croix de gueules chargée de cinq coquilles. Ce Philippe de Hangest est le frère de l'abbesse de Viri, enterrée sous la première marche du chœur. On a beaucoup admiré les élégants chapiteaux des colonnes de l'abside.

Après un déjeûner fort bien servi et très gai à *hôtel Saint-Denis*, chez M. Debray-Mauprivez, la Société est partie pour Gilocourt, dont elle a visité l'église qui a conservé des parties très intéressantes. Dans le tabernacle, sont gardées deux curieuses statuettes d'anges en bois peint du XVII[e] siècle. Les fonts baptismaux sont très anciens; mais ont été restaurés. Il semble que la tourmente des révolutions ne se soit pas fait sentir à Gilocourt, tant il y reste de souvenirs du passé. Les murs sont couverts d'images de bons vieux saints qui doivent dater des temps les plus lointains, à en juger par la naïveté du travail: Saint Martin et son manteau, sainte

Catherine et sa jante de roue, saint Georges à cheval, saint Nicolas avec les trois petits enfants ressuscités :

Saint-Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir.
Le premier dit : — J'ai bien dormi.
Le second dit : — Et moi aussi...
Et le troisième répondit :
— Je croyais être en paradis.

A Orrouy, la Société s'arrête chez M. le comte Doria, dont le château est un riche musée de peinture, tout rempli de tableaux de Corot, de Théodore Rousseau, de Daubigny, de Millet. (Nous avions vu ces derniers déjà à l'exposition de Millet à l'école des Beaux-Arts), etc. La collection de Corot surtout présente un intérêt unique. On y retrouve toutes les manières par lesquelles le maître a passé avant d'arriver à son genre définitif. Toute l'histoire de son talent est là depuis ses campagnes de Rome d'un dessin si net, nous pourrions dire si sec, jusqu'à ces derniers paysages au tracé nuageux, à la touche mousseuse qui expriment si bien la sérénité des ciels de printemps, la poésie du soir, de l'air, des lumières voilées, des brouillards d'argent, des forêts et des étangs.

L'église d'Orrouy, restaurée récemment, possède de magnifiques verrières. Celle du milieu du chœur ne contient aucune partie moderne, et celle de gauche a été restaurée avec tant d'art et d'intelligence, qu'à peine pourrait-on distinguer la partie ancienne de la partie moderne, si on n'y avait fait figurer un saint postérieur à nos vieux maîtres verriers, saint François de Salles.

A Champlieu, la Société a visité le théâtre, les thermes et le temple. Elle s'est assise sur les gradins en hémicycle en face du proscenium pour écouter un de ses membres lui faire l'exposé des diverses conjectures auxquelles on s'est livré sur l'établissement gallo-romain dont les ruines ont révélé l'existence.

De Champlieu, les visiteurs descendent à pied, à cause des mauvais chemins, jusqu'au château de la Mothe. Au-dessus de la porte d'entrée une plaque de marbre rappelle la visite qui y a été faite le 15 octobre 1825 par Mme la du-

chesse de Berri. Sous un pavillon du parc, M. Gérard de Seroux a réuni quelques-uns des fragments les plus intéressants de statues et de bas reliefs qu'il a trouvés à Champlieu.

La Société remonte en voiture et se rend a Saintines où elle fait d'abord une station à la fontaine miraculeuse, qui était jadis un lieu de pèlerinage très fréquenté. Dans l'église à double nef, on admire un joli retable où est sculpté la vie de Saint-Jean-Baptiste et une statuette du Bon Pasteur en or et en argent, qui remonte aux XIIe ou XIIIe siècle. Elle est couverte de minces chaînettes d'or que la piété des fidèles y a suspendues. Au doigt de la statuette est attachée une relique de Saint-Jean-Baptiste.

La Société rentrait ensuite à Compiègne par Béthisy-Saint-Martin, Béthisy-Saint-Pierre, Saint-Sauveur, le Champ-Dolent, La Croix-Saint-Ouen et Royallieu.

Le Secrétaire, MARSY.

XXIX

Saint-Quentin.

23 mai 1889.

La visite à Saint-Quentin désirée depuis longtemps, a eu lieu le 23 mai dernier, et, hâtons nous de le dire, elle a répondu, comme du reste, beaucoup de ses devancières, à l'attente de ceux qui s'étaient inscrits pour y prendre part et ils étaient nombreux.

A 8 heures 55 du matin, nous sommes montés dans l'*express* venant de Paris, faveur que nous avait accordée la Compagnie du chemin de fer du Nord, ce dont nous la remercions encore, et à 10 heures 15, nous descendions à Saint-Quentin où nous attendaient dans la gare MM. Pinchon, Jamart, Desjardin, Monnier et Delmas, membres de la *Société Académique*, qui nous ont souhaité la bienvenue.

Sous leur aimable conduite, nous franchissons la Somme et le canal de Saint-Quentin et suivons la rue d'Isle, non sans nous arrêter, avec une vive émotion, sur la place du 8 octobre, devant le monument érigé, en 1881, en mémoire du général Faidherbe et des vaillants défenseurs de la ville dans les glorieuses journées des 8 octobre 1870 et 19 janvier 1871, suivies malheureusement de douloureux revers.

Arrivés sur la grande place, nous avons d'abord examiné

avec intérêt, un puits très ancien, orné d'une armature forgée[1], et nous sommes entrés, ensuite, dans l'Hôtel de Ville, très beau monument historique des XIV[e] et XV[e] siècles. La façade du style ogival flamboyant, est couronnée par trois frontons triangulaires percés de rosaces. Une inscription placée sur un des piliers, indique, sous forme de *rébus*, que la dite façade a été commencée en 1331 et achevée seulement en 1509.

Le rez de chaussée est précédé d'une galerie ouverte composée de sept arcades ogivales. Au premier étage, on remarque surtout la *salle du Conseil* qui est ornée de nombreuses décorations parmi lesquelles figurent des fleurs de lys et un F couronné; cette pièce de grande dimension est éclairée par plusieurs fenêtres encadrant des verrières du XVI[e] siècle et se termine par une cheminée en pierre que la ville fait restaurer; des toiles peintes donnent le modèle de la restauration projetée.

La *salle des mariages* est également très intéressante, à cause des figures qui s'y trouvent.

Au dessus du monument existe un campanile dans lequel se trouve une cloche datant de 1506.

« La symétrie harmonieuse des lignes, écrivit Henri Martin, la pureté du style ogival employé dans les arcades qui supportent l'édifice, la verve originale des nombreuses figures qui décorent les chapiteaux, les voussures, les voûtes du péristyle, font, de l'Hôtel de Ville de Saint-Quentin, un édifice de premier ordre parmi les monuments de notre ancienne architecture civile. »

En quittant la grande place, nous sommes allés déjeuner à l'*hôtel du Commerce*, après quoi nous avons visité la *Collégiale*, l'un des plus beaux monuments gothiques au nord de la France, malheureusement, trop revêtue de polychromie.

Cette basilique a été commencée au XII[e] siècle et terminée, savoir: le chœur en 1257, la nef en 1456 et le portail vingt ans après.

1. Postérieurement à notre excursion, ce puits a été transporté derrière l'Hôtel de Ville, et sur son emplacement on a édifié un monument en l'honneur de la défense de Saint-Quentin en 1557.

On y remarque deux transepts et plusieurs portes. La nef, dont une partie est du XIIIe siècle, prend jour par de grandes et belles fenêtres percées au-dessous d'un élégant *triforium*.

Plusieurs chapelles, en outre, se distinguent par leurs décorations et par les sculptures qu'elles renferment, notamment celle des *fonts baptismaux* qui possède un superbe *retable* en pierre.

On remarque également au-dessus d'une porte, au fond de la nef, un très bel *arbre de Jessé* sculpté et revêtu de peinture.

Après avoir ainsi visité l'intérieur de la Collégiale, nous sommes descendus dans la crypte à laquelle on accède par deux escaliers placés de chaque côté du chœur. Cette crypte est du XIIIe siècle; elle en a remplacée une autre datant du IXe et dont il reste encore les tombeaux de saint Quentin, de Victoric et de Gentien, tous trois martyrisés; tombeaux qui sont chaque année, le 31 octobre, le but d'un pieux pélerinage.

En sortant par le grand portail, nous avons passé sur la *Petite place* où a été érigée en 1856, la statue de Maurice Quentin de La Tour dont nous allons bientôt admirer les chefs d'œuvre; puis nous nous sommes rendus à l'ancien couvent de Fervacques, jadis habité par des Bernardines, et occupé, depuis la Révolution, par les tribunaux, la *Bibliothèque communale* etc., et qui, a raison de son mauvais état, doit être rasé et refait.

Nous jetons en passant un coup d'œil sur l'ancienne *église Saint-Jacques* (aujourd'hui *Bourse de Commerce*), dont le clocher sert de *beffroi*, puis nous nous rendons à l'*hôtel Lécuyer* transformé en *musée archéologique*. Là, après avoir examiné avec intérêt, une foule d'objets de toute nature, provenant de la collection Serrurier, léguée à la ville; nous avons contemplé encore avec tristesse, le tableaux d'Armand Dumarescq représentant l'attaque de Saint-Quentin par les Prussiens le 8 octobre 1870. L'artiste y a reproduit la physionomie de plusieurs combattants, notamment celle d'Anatole de La Forge, alors préfet de l'Aisne.

Nous avons pu ensuite admirer les merveilleux pastels

de Quentin de La Tour, dont les plus remarquables sont le portrait de l'abbé Hubert *lisant à la lumière*, d'un effet saisissant, et celui de Jean-Jacques Rousseau. Voici ce que l'éminent philosophe, à propos de ce pastel a écrit le 5 novembre 1759, dans ses *Confessions :*

« Quelques temps après mon retour à Mont-Louis, La Tour, peintre, vint m'y voir, et m'apporta un portrait au pastel qu'il avait exposé au Salon, il y avait quelques années. Il avait voulu me donner ce portrait que je n'avais pas accepté ; mais Mme d'Epinay qui m'avait donné le sien et qui voulait avoir celui-là, m'avait engagé à le lui redemander. Il avait pris du temps à le retoucher. M. de Luxembourg l'y vit et le trouva bien ; je le lui offris ; il l'accepta ; je le lui envoyai[1]. »

Outre le célèbre pastelliste, la ville de Saint-Quentin a vu naître l'historien Luc d'Achery (1600-1685) ; le graveur Dorigny (1617-1663) et Henri Martin auquel une statue a été élevée en 1887. C'est par erreur que quelques écrivains y font naître également Fouquier-Tinville. Le farouche accusateur public, avait vu le jour à Hérouel, dans le canton de Vermand (Aisne).

Après une journée aussi bien remplie, nous avons, vers 6 heures, regagné la gare du chemin de fer où, prenant congé des membres de l'Académie de Saint-Quentin qui ne nous avaient pas quittés, et qui, par une gracieuse attention ont tenu à consigner nos noms sur le registre de leurs assemblées, nous les avons remerciés de leur gracieux accueil en leur faisant promettre de venir à leur tour visiter Compiègne et former ainsi de nouveaux liens avec notre Société. A 7 heures 1/2, nous étions rentrés à Compiègne.

A. Sorel.

1. V. la Vie, les Ouvrages et les Fondations du pastelliste de la Tour, par le conseiller Desmaze. (*Bulletin de la Société Académique de Laon*, t. III, p. 277).

XXX

Offémont, Tracy-le-Mont, Tracy-le-Val, Ribécourt, Le Saussoy.

27 juin 1889.

Déjà, il y a dix ans, le 5 août 1869, la Société avait entrepris une excursion dans la vallée de l'Aisne et la visite du château d'Offémont était inscrite au programme; mais ayant trouvé une légion d'ouvriers qui étaient en train d'exécuter d'importants travaux dans les bâtiments, elle n'a pu profiter de l'aimable autorisation que lui avait donnée M. le comte Aguado, devenu propriétaire de ce magnifique domaine.

Cette fois, les circonstances n'étant plus les mêmes, nous avons pris connaissance de l'intérieur du château, auquel se rattachent des souvenirs du plus grand intérêt, ne fût-ce que celui de la marquise de Brinvilliers.

Offémont n'était, à l'origine, qu'un rendez-vous de chasse relevant du fief royal et dont Hugues Capet fit présent, en 1029, à Guy de Beaumanoir, bailli du comte de Senlis. Un descendant de ce dernier y fit élever une forteresse sur la hauteur, puis le tout, après être passé dans les maisons de Nesle et de Montmorency, appartenait, au XVIIe siècle, au marquis de Brinvilliers. C'est là qu'au mois de février 1666,

la marquise, née Marie-Marguerite d'Aubray, empoisonna son père, lieutenant de la ville, prévôté et vicomté de Paris, et que, plus tard, elle fit subir le même sort à ses deux frères. Tout le monde sait qu'à la suite de ces crimes monstrueux, le Parlement condamna la marquise à avoir la tête tranchée en place de Grève, exécution que M[me] de Sévigné a racontée dans tous ses détails.

On prétend qu'il existe encore dans le château d'Offémont une armoire où se trouvaient renfermés les poisons qui avaient servi à la marquise ; mais l'existence de cette armoire est plus que problématique, car, depuis lors, tous les bâtiments ont été reconstruits. La seule chose qui n'a pas disparu, c'est la terrasse d'où la vue plonge sur le parc et jouit ainsi d'une vue des plus pittoresques.

A l'extrémité de ce parc, nous avons pu visiter, une fois encore, les ruines de l'ancien *couvent de Sainte-Croix*, dont la description a été donnée par notre secrétaire à l'époque de notre première visite [1].

Nous en dirons autant de Tracy-le-Val et de Tracy-le-Mont, compris également dans cette excursion. Cependant, qu'il nous soit permis de signaler les défectuosités de l'église de Tracy-le-Val, dues, suivant nous, à l'emploi de la pierre du pays, dont le grain est impuissant à résister à l'action du temps.

Plus tard, nous arrivons à Ribécourt, dont l'histoire a été si bien retracée par M. Léon Mazière et à laquelle nous ne pouvons que renvoyer ceux qui voudront en connaître tous les détails [2].

Bornons-nous aujourd'hui à rappeler que Ribécourt était partagé entre les châtellenies de Thourotte, de Chauny et le comté-pairie de Noyon, et qu'après avoir appartenu à une série de seigneurs dont M. Mazières a reproduit les noms, une partie du territoire dépendait, avant la Révolution, du chapitre de Noyon.

L'ancienne église, placée sous le vocable de saint Remi, avait subi plusieurs remaniements ayant emprunté tour à

1. V. t. I[er], p. 29.
2. *Notice historique sur Ribécourt (Oise)*. Noyon, 1875.

tour différents styles ; elle possédait des pierres tombales dont une partie a été relevée par la commission que la Société a nommée il y a plusieurs années. Mais l'état où se trouvait cet édifice a exigé sa reconstruction, laquelle a été entreprise en 1879 sur les plans et sous la direction de M. Delefortrie, architecte à Amiens. Elle a été consacrée il y a deux ans, le 22 mai 1887.

D'un style gothique, ses proportions sont très bien accusées et son clocher, qui se voit de très loin, produit un très bon effet.

Il y a, en outre, à Ribécourt un château appartenant au duc de Narbonne, mais l'architecture en est des plus simples.

Notre excursion s'est terminée par une station à la ferme du Saussoy.

C'était jadis une ancienne seigneurie dont la possession a appartenu notamment à Guillaume de Flavy, gouverneur de Compiègne, qui a joué un si grand rôle dans le siège de cette ville à l'époque de la prise de Jeanne d'Arc, en 1430.

Nous avons recherché quelle a pu être la destination des bâtiments, dont il ne reste que des parties sans caractère bien déterminé ; aussi, comprenons-nous très bien qu'à la suite du concours proposé par le duc de Narbonne pour la restauration de l'ancien édifice, il n'ait été produit tout d'abord qu'un dessin incomplet [1].

Après cette dernière visite, nous sommes rentrés à Compiègne.

J. du Lac.

1. V. le programme de ce concours à la suite de la séance du 16 février 1888. (Proc. verb , 12.)

XXXI

Noyon, Salency, Béhéricourt, Babœuf, Grandrû, Mondescourt, Appilly, Varesnes et Morlincourt.

8 août 1889.

Représentée par une quinzaine de ses Membres, la Société partit par le train de 9 h. 1/4, descendit à Noyon, où une délégation du *Comité archéologique* vint nous souhaiter la bienvenue, et se mettre à notre disposition pour nous accompagner dans la vieille cité, si notre programme le permettait.

Après avoir chaleureusement remercié MM. Bécu et l'abbé Roche de leur gracieuseté, nos voitures se dirigèrent vers les communes Est du canton de Noyon, but indiqué de notre excursion.

Nous gravissons à mi-côte, et par des chemins pittoresques, les contreforts du mont *Saint-Siméon* et nous arrivons au château de SALENCY, où M. Albert de Devise nous reçoit avec la plus grande courtoisie, et nous fait visiter toutes les parties intéressantes de sa magnifique propriété.

Le château actuel fut construit en 1570, à la place de l'ancien château féodal, dont les parties subsistantes furent incendiées pendant la Ligue. Il est facile de se rendre compte du périmètre de l'ancien manoir fortifié en quadri-

latère, dont une tour d'angle à trois étrages est encore debout, quoique démantelée.

Une vieille cave en ogive, un grand bâtiment à pilastres et sans baies à l'extérieur, une cheminée du 1er étage, style renaissance, qui est comme suspendue ; le colombier au centre de la grande cour, un escalier moyen âge, la monumentale porte d'entrée avec les armoiries seigneuriales fixèrent tout d'abord notre attention.

Nous voudrions pouvoir énumérer les richesses archéologiques, ou même les souvenirs de l'histoire contemporaine que les salons et les cabinets du château de Salency renferment; mais le temps nous a manqué pour prendre des notes suffisantes à cet égard.

Ceux qui voudraient complèter le souvenir de cette intéressante visite pourront consulter *Quelques notes sur Salency*, par M. A. de Devise (*Bulletin du Comité archéologique de Noyon 1869.*)

L'église brûlée en même temps que le château, a été rebâtie avec un chœur polygonal, fenêtre ogivale et division en plein cintre ; la façade, style renaissance et le clocher du commencement du XVIIe siècle ; les fonts baptismaux paraissent du XIIe.

Tout, dans ce village historique, rappelle saint Médard, et l'antique cérémonie de la *Rosière*, que tout le monde connaît.

Nous quittons Salency, et nos voitures sont constamment escortées par M. de Devise qui, se tenant à cheval, à la portière du *carrosse* de nos honorables président et vice-président, — en sa qualité de premier baron-fieffé de l'ancien évêché de Noyon,— nous rappelle les fonctions que remplissaient ses prédécesseurs à la première entrée des évêques de Noyon dans leur ville épiscopale...

Béhéricourt possède une église du XVIIe siècle avec des parties conservées du premier édifice roman. Les fenêtres en plein cintre paraissent appartenir à la même époque. Le clocher est moderne ainsi que les latéraux.

A mi-côte, sont les restes remarquables du vieux manoir de Hautfort. L'entrée est ogivale avec étage assez bien conservé, le tout resserré par des contreforts carrés, massifs,

avec soubassement en grès de trois mètres de hauteur. Le mur de soutènement indique le périmètre de l'ancien château du XIVe siècle. On jouit de cette plate-forme d'une vue admirable sur ce que César a appelé la *vallée d'or*, arrosée par la Petite-Oise, le tout dominé par les côteaux forestiers de Folembray et de Coucy-le-Château. Mentionnons ici, l'accueil gracieux que nous avons reçu de la noble châtelaine qui nous a rappelé ce type distingué de la Restauration, si rare aujourd'hui, et que nous regrettons sincèrement.

Babœuf. Lieu du déjeuner, dont des gastronomes peuvent se rappeler avec satisfaction, mais que des archéologues convaincus ont su mettre à profit pour l'honneur de leur Société.

Ainsi, M. de Devise qui avait bien voulu partager ce déjeuner, a dans un récit imagé, raconté le centenaire d'un procès pendant entre le seigneur de Salency et les héritiers de Monseigneur de Broglie, avant-dernier évêque de Noyon.

Le seigneur de Salency, premier baron fieffé et écuyer de l'évêque de Noyon, avait la prérogative, d'accompagner l'évêque à sa première entrée dans sa ville épiscopale, de tenir la bride de la haquenée montée par le prélat, de lui présenter l'étrier, etc...

L'évêque ayant mis pied à terre, le seigneur-écuyer emmenait la monture, qui devenait sa propriété personnelle.

L'évêque de Broglie, ayant jugé à propos d'entrer dans sa ville épiscopale dans un carrosse à quatre chevaux, le seigneur de Salency intenta un procès audit prélat à l'effet d'être mis en possession du riche attelage. La Révolution de 89 suspendit l'instance.... M. Sorel, président de la Société historique et du Tribunal de Compiègne, espère que la cause reviendra prochainement devant lui !...

Plusieurs convives historiens portèrent des toasts, dont l'esprit, l'archéologie et l'histoire locale firent les meilleurs frais...

Le clocher de l'église, surmonté d'une haute et belle flèche, se voit de très loin ; l'église n'est pas moins remarquable avec son chœur élevé, son abside polygone, ses fenêtres ogivales géminées et sa balustrade à gargouiller.

A l'intérieur, un chœur polychrôme ; une copie de Lesueur, une verrière de Notre-Dame des Trois-Monts ont principalement fixé notre attention. M. le Curé de Babœuf nous a montré une collection de monnaies recueillies dans les environs, et il a fait hommage de quelques spécimens à plusieurs sociétaires. Tous ont regretté de ne pouvoir faire l'ascension du camp de César sur la colline voisine, d'où on jouit d'un admirable panorama.

Grandru. Nous descendons à Grandrû par des chemins accidentés et arrivons à l'église, dont le premier aspect est assez triste. Construction cruciforme appartenant à plusieurs époques ; portail de l'ogive à lancettes, avec soubassement en grès de grand appareil. Tableaux curieux de Saint-Pierre et de Saint-Paul en tapisserie.

Mondescourt possède une église sans caractère architectonique, sauf le transept sud éclairé par une baie à quatre ogivettes tréflées. En face de l'église, sont les restes remarquables d'une commanderie de Templiers, où l'incendie a laissé des traces très apparentes. Le premier étage des bâtiments présente des baies à plein cintre des xie et xiie siècles. En retour, on voit d'autres fenêtres à meneaux du xvie siècle. Le tout formait un quadrilatère avec tours d'angles et fossés, et caves comblées. M. le Maire se met à notre disposition, et nous apporte une notice et un cartulaire sur Héronval, dépendance de Mondescourt.

Une grande maison-ferme, où nous demandons la permission de visiter des boiseries du xviie siècle, nous donne occasion de voir de braves gens, qui nous prennent pour des agents d'affaires véreuses ou des commis des contributions chargés d'augmenter leurs impôts. Nos politesses empressées ne rassurent qu'à demi ces bons villageois qui paraissent remonter, à tous égards, aux paysans que Labruyère, Fénelon et Vauban ont dépeints avec tant d'éloquence.

Appilly a une église du xvie siècle sans caractères définis.

Deux blocs de grès, la pierre Saint-Urbain et la pierre de Saint-Hubert sont sans doute d'anciens menhirs qui ont été vénérés au moyen âge par les trop fervents pèlerins de

cette époque, lesquels ont souvent confondu les dogmes chétiens avec les restes des rites païens.

Brétigny, où nous arrivons vers les plaines marécageuses qui bordent l'Oise, était une dépendance de Quierzy, dont l'importante abbaye a été détruite par les Normands.

L'église actuelle a emprunté, dans sa meilleure partie, l'abside de celle de l'ancien prieuré, dont les restes imposants donnent une haute idée de l'importance de l'ancien Brétigny du Vermandois.

Le bloc de grès du cimetière, en forme de table, où saint Hubert, selon la tradition, a laissé l'empreinte de son pied, est remarquable par ses dimensions qui atteignent 12 à 15 mètres cubes, dont la moitié est hors de terre. Les reliques du neveu du grand saint Hubert des Ardennes sont conservées dans l'église, au pied de laquelle se trouve la fontaine qui alimente un petit étang où se plongeaient les pèlerins du moyen âge.

Nous n'avons pu visiter les restes du château-fort, qui, a-t-on dit, sont encore assez importants.

Varesnes. Ce beau village est bâti sur l'Oise, dont l'église n'est séparée que par la berge. Des inscriptions intéressantes sont grossièrement tracées sur les murs extérieurs de ce monument moderne ; entre autres celle du séjour d'un mois que Louis XIII fit en cette commune en 1640 ; des dates du débordement de la rivière à diverses époques, etc... Quelques pierres tombales se voient à l'intérieur.

Les Flamenc du xiie siècle, possesseurs de la terre de Varennes, étaient aussi seigneurs de Canny-sur-Matz, Champien, etc... Le chancelier Duprat hérita de ces biens, et après lui, Louis de Barbançon, sire de Canny, qui fit ériger la terre en marquisat.

Les communes que nous venons de nommer ont conservé des biens usagers provenant de ces illustres familles, et dont moi-même j'ai profité pendant quelques années.

Morlincourt. MM. de Roucy père et fils qui étaient des nôtres, nous firent les honneurs du château, du parc et même de la cave de Morlincourt, malgré l'absence du propriétaire, car ils savent « que les amis de nos amis.... etc. » et que leur famille est non seulement l'amie, mais la pro-

[illegible] comme la nôtre, travaillent pour [illegible]

[illegible] propre, parfaitement entre- [illegible] un lutrin en marbre massif, [illegible] chapelle du baptistère, avec ses [illegible] véritable richesse archéologi- [illegible]

[illegible] un temps magnifique, en pleine [illegible] et parfaitement cultivées, [illegible] agricole, pittoresque, j'allais [illegible] pas risquer un mot qui ne [illegible] archéologique : cette dernière [illegible] fond de la pensée qu'il m'est [illegible] collègues aussi savants.

L.-A. BENAUT, *archiviste.*

— —

XXXII

Braine, Fère-en-Tardenois.

5 mai 1890.

L'excursion dont il va être rendu compte, a présenté un intérêt tout particulier à raison des endroits qu'il nous a été donné de visiter. Aussi avait-elle réuni un grand nombre d'adhérents.

Partis à 9 h. 1/2 du matin pour Soissons, nous avons attendu dans la gare de cette ville le train se dirigeant sur Reims. En passant rapidement, nous jetons un regard sur Bazoches, dont nous apercevons ce qui reste des fortifications d'un château féodal du XIII[e] siècle, sur l'emplacement duquel se trouve actuellement une ferme, et bientôt après nous arrivons à Braine, ancienne résidence royale où Pépin le Bref tint une diète en 754.

Pendant qu'on nous prépare notre déjeuner à l'*Hôtel de la Croix d'Or,* nous nous empressons d'aller visiter l'*Eglise Saint-Yved*, qui, d'après Viollet-le-Duc, est un des monuments ruraux les plus remarquables de nord de la France.

Cette église qui a inspiré à M. Stanislas Prioux un travail remarquable[1], dépendait originairement d'une ab-

1. *Monographie de l'ancienne abbaye royale de Saint-Yved de Braine*, avec la description des tombes royales et seigneuriales renfermées dans cette église par Stanislas Prioux, membre de la Société archéologique de Soissons. In-folio avec planche sur acier, en chromolithographie et en lithographie tirées en bistre. Paris, 1859, V. Didron.

baye de Prémontrés, a été construite, de 1180 à 1216, sur l'emplacement de l'oratoire du *Palatium Brennnacum*. Elle fut dédiée d'abord à Notre-Dame, puis à Saint-Yved. Sa forme est celle d'une croix latine, avec abside à deux travées et à cinq pans. En 1832, quatre travées de la nef furent détruites ainsi que le portail dont le tympan représentant l'Enfer où une scène du Jugement dernier, a été transporté dans le musée de Soissons.

La nef est accompagnée de bas-côtés, surmontés d'un triforium. Le transept se termine à chaque extrémité par deux chapelles d'un aspect gracieux, avec tourelles percées de rosaces. De plus, il est dominé par une tour en forme de lanterne ayant également à l'intérieur un triforium. Outre plusieurs chapitaux romans et des sculptures de la même époque, on remarque dans le chœur, autour duquel on ne peut circuler, deux statues de Jésus-Christ et de Marie. Une troisième représentant la Vierge assise dans un fauteuil, est placée dans l'embrasure d'une fenêtre. Son travail présente un des plus beaux types de l'art au moyen âge.

Au sortir de l'église, les voitures nous ont conduits à Fère-en-Tardenois où nous appelait surtout la visite de l'ancien château. Nous avons d'abord suivi la route que domine le pont gigantesque, qui, au dire de Léon Palustre « mériterait de passer à bon droit pour une des œuvres les plus remarquables du XVIe siècle : formant à vingt mètres de hauteur une longue et magnifique galerie dont les débris nous étonnent par leur simplicité grandiose[1] ».

Ce pont dont nous retrouvons la partie supérieure après avoir gravi la côte, a été construit par Jean Bullant. Une porte monumentale décorée par Jean Goujon, en 1567, formait pour le château, ajoute M. Palustre, « la plus merveilleuse entrée que l'imagination des poètes ait pu rêver jamais ».

Inutile de dire que chacun de nous a examiné avec un intérêt, toujours soutenu, les sculptures que l'action du temps a respectées en partie.

1. La *Renaissance en France*, 3e livraison, p. 117. Deux magnifiques eaux-fortes y représentent le pont, ainsi que la porte d'entrée.

Le château dont Madame de la Planche, la propriétaire actuelle, nous a retracé toute l'histoire avec une grâce parfaite, a été également de notre part l'objet d'une inspection en détail aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

L'un de nous, M. Méresse, a fait remarquer que la base des sept tours qui l'environnaient était dérivée d'une saillie à redans pressés, imitant les plis d'un ruban placé au bas d'un vêtement. D'après lui, cette sorte de ceinture symbolisait la couronne d'épines du Sauveur, en souvenir de la croisade à laquelle a pris part Robert II, comte de Dreux, fondateur du château.

Cette hypothèse quelque peu hasardée, a été combattue par plusieurs de nos collègues, et il a été décidé qu'elle ferait l'objet d'une communication ultérieure[1].

Après avoir adressé à Madame de la Planche tous nos remerciements pour son aimable accueil dans son habitation actuelle, nous avons gravi la côte qui mène à l'église du Mont-Notre-Dame et visité cette dernière :

« Ce n'est plus aujourd'hui, écrivait en 1862 M. Prioux, qu'un monument mutilé, dont les fenêtres et les roses sont défoncées, les tours rasées jusqu'au premier étage et noircies par les flammes, la nef disloquée et les voûtes déprimées. Le sanctuaire et le transept, qui étaient carrés aux extrémités, sont maintenant en culture. Il n'en reste que les deux pans de mur tenant aux collatéraux et offrant encore, dans leur partie supérieure, les ruines d'une magnifique galerie qui faisait extérieurement le tour de l'église. On y trouve une épitaphe latine, en vers, sur une dalle placée au travers de la galerie et dont les extrémités sont engagées dans les murs.....

« La nef et les collatéraux, gravement endommagés, se rattachant au portail par une construction moderne, sont éclairées par des fenêtres géminées, encadrées de tores et surmontées d'une rosace à six lobes. La partie voûtée, qui forme actuellement le chœur et le sanctuaire, est soutenue par quatre grosses colonnes cylindriques cantonnées de colonnettes et supportant les formerets, les doubleaux et

1. Voir le *Procès-verbal* de la séance du 19 juin 1890.

… elle est séparée de ce qui sert … mur de soutènement élevé … au milieu, par une baie … une voûte ogivale….

… dégradation, ce monument … église paroissiale, a été classé, … nombre des monuments historiques.

… nous sommes descendus … nous ont ramenés à Braine, puis … chemin de fer, à 7 heures du soir. … dîné à la gare, et à 9 h. 40, … nous séparions, et chacun rentrait …

A. Sorel.

… archéologique de l'arrondissement … *gique*), t. xvie, p. 49.

XXXIII

Crépy-en-Valois, Huleux et Raray.

24 juillet 1890.

Douze membres de la Société ont pris part à l'excursion. Partis de Compiègne par le chemin de fer, ils ont trouvé à la gare de CRÉPY plusieurs de nos confrères du Comité archéologique de Senlis, MM. Loustau et Guizot, de Crépy, et Vatin, de Senlis; M[me] Vatin avait bien voulu se joindre aux excursionnistes, et qu'il nous soit permis à ce propos d'ouvrir une parenthèse pour soumettre au bureau une proposition qui, croyons-nous sera accueillie favorablement. Moins gracieuse que les Sociétés voisines de Senlis et de Pontoise et que les Congrès archéologiques de France, jusqu'à ce jour la Société historique n'a pas admis les dames à assister aux excursions qu'elle organise chaque été. Nous comprenons qu'il serait difficile de proposer à des dames de prendre part à des excursions d'exploration dans des communes de nos environs, où nous allons à la découverte, montant par des escaliers vermoulus dans des clochers poussiéreux, ou courant dans des terres labourées, et des champs de betteraves, à la recherche de mégalithes ou d'enceintes fortifiées, de les exposer à de longues courses en voiture par le grand soleil ou la pluie, et surtout de leur offrir la chance

d'un déjeuner frugal dans quelque auberge. Mais ne serait-il pas possible d'organiser chaque année une excursion intéressante et facile, pour explorer quelque ville de nos environs ou bien quelque monument important de la région et de prier les dames d'y assister. Nous sommes sûrs qu'elles répondraient volontiers à notre invitation, et ne refuseraient pas de nous accompagner lorsqu'il s'agirait de visiter des châteaux comme Coucy, Fère-en-Tardenois, la Ferté-Milon, ou des villes comme Noyon, Crépy, Creil, et Clermont, des abbayes comme Saint-Martin, Ourscamp ou Chaalis.

Telle est la proposition que, pour l'an prochain, nous soumettons à l'attention du bureau et de la commission des excursions.

L'ancienne capitale du Valois a été à deux reprises, croyons-nous, le but des excursions de la Société, mais c'est toujours avec intérêt que nous en revoyons les vieux monuments, et les hôtels aux façades décorées qui rappellent l'ancienne importance de cette cité. De plus, grâce à nos guides obligeants et érudits, rien ne pouvait, cette fois, nous échapper.

A notre arrivée, nous trouvons partout des arcs-de-triomphe, des mâts, des drapeaux, mais nous serions téméraires si nous pensions que c'est en notre honneur qu'ils ont été élevés. Crépy a été, le dimanche précédent, le lieu du Concours agricole de l'arrondissement de Senlis, concours des mieux réussis, nous dit-on, et dont les journaux ont donné un compte rendu détaillé.

Nous rappellerons seulement, dans notre visite à Crépy, la flèche et les restes du chœur de l'église collégiale de Saint-Thomas, la collégiale de Saint-Aubin, élevée à côté du donjon, transformée aujourd'hui en salle de spectacle, et dont on remarque le curieux escalier, construit dans l'épaisseur du mur. Après l'église Saint-Denis, nous visitons aussi l'ancien prieuré de Saint-Arnoult et M. Guizot nous fait remarquer les restes récemment mis au jour par lui, de la première église de ce monastère.

Bien des maisons et des hôtels de Crépy méritent aussi d'attirer l'attention ; nous signalerons seulement la maison de *la Rose*, avec sa tourelle et sa porte sculptée et datée de

1537, la maison dite des *Gardes*, et une curieuse habitation, aujourd'hui établissement d'instruction religieuse dont la cour est décorée de niches renfermant des bustes et des médaillons d'empereurs romains, remontant au commencement du XVIIe siècle.

Le déjeuner est servi à l'hôtel de la Bannière, et dès que nous y avons fait honneur, nous montons en voiture pour continuer notre excursion.

Le manoir de HULEUX, sur la commune de NÉRY, est une élégante construction des premières années du règne de Henri II, et M. Léon Palustre est porté à l'attribuer aux frères Le Breton, architectes d'une partie du château de Villers-Cotterêts. A l'intérieur, on remarque deux cheminées curieuses, dont l'une porte la date de 1551.

De Huleux, nous gagnons rapidement RARAY.

Les historiens du Valois sont malheureusement fort peu prodigues de renseignements sur le château de Raray. Carlier nous donne une généalogie des seigneurs de Néry et rappelle qu'en 1612, Henry de Lency, ayant réuni presque tout le domaine de Néry et différents autres fiefs, obtint du roi l'autorisation d'en constituer une seule terre sur laquelle, en 1654, Louis XIV lui concéda le titre de Néry-Raray. Au milieu du XVIIIe siècle, en 1744, l'un des héritiers de sa fille vendit les terres de Néry et de Raray au comte des Barres et c'est par lui que le domaine de Raray est arrivé à la famille de la Bédoyère. Mais, si nous pouvons établir assez exactement la succession des seigneurs de Néry-Raray, nous n'avons aucun renseignement précis sur la construction du château. Carlier, et après lui Graves, rappellent que vers 1740 le château de Néry fut démoli et que les seigneurs firent dès lors leur résidence à Raray. Graves ajoute même que c'est à cette époque que fut construit le château de Raray; ce qui nous semble en complet désaccord avec l'examen de cet édifice, mais il dut subir, à cette époque, de sérieuses réparations.

Le château de Raray est une importante construction, d'un beau caractère, composée d'un corps de logis principal à deux étages, avec deux pavillons aux angles faisant une légère saillie sur une terrasse qui s'étend sur toute la

longueur du bâtiment. D'un côté, le château donne sur le parc, de l'autre sur une vaste cour, dont la décoration spéciale fait le principal intérêt artistique du château. Cette cour est, en effet, fermée par deux longs murs, dans lesquels des arcades à jour alternent avec des niches renfermant des bustes sculptés. Au-dessus de ces galeries, au milieu de chacune desquelles se trouve une large ouverture, sont disposés des chiens sculptés en pierre, de grandeur plus que nature, dans les attitudes les plus variées se dirigeant vers deux animaux, un cerf et un sanglier, placés au-dessus des arcades principales et semblant faire tête aux chiens. Les frontons des deux pavillons latéraux sont, de ce côté, décorés l'un d'une laie, l'autre d'une biche et complètent ainsi cette décoration de chasse.

Le fronton principal ayant été refait à une époque plus récente et remplacé de ce côté par trois fenêtres surmontées d'une galerie de balustres, nous ne pouvons dire s'il faisait aussi partie de cet ensemble décoratif, mais nous sommes tenté de croire qu'il portait les armes de la famille qui l'avait fait construire.

Sur le parc, le fronton monumental, qui paraît dater de la seconde moitié du XVIII[e] siècle et est d'un travail médiocre, représente un vase de fleurs entouré d'amours. Cette décoration est bien inférieure à celle des frontons des pavillons latéraux.

Ceux-ci portent, au milieu de trophées d'armes, d'un côté un buste vêtu à l'antique, en costume militaire et coiffé d'un casque, au milieu d'enseignes et d'armes romaines ; de l'autre, le buste d'un guerrier en costume du temps de Louis XIV, avec la cuirasse, l'écharpe et le rabat, la tête nue sous une longue perruque frisée, entouré de canons et de drapeaux.

Quelle est maintenant la date qu'il convient d'attribuer au château de Raray? Graves, qui en donne une description incomplète, mais cependant faite *de visu*, lui assigne la date de 1750, mais nous croyons qu'il s'est seulement inspiré pour la donner de ce fait que c'est à cette date que fut abandonné et démoli le château de Néry et que les seigneurs de Néry fixèrent leur résidence à Raray. Nous pensons que

la construction du château date du commencement du XVIIIe siècle, à en juger par la forme des fenêtres et les moulures de leurs encadrements, au moins pour le bâtiment principal. Les deux pavillons des extrémités durent être construits dans les dernières années du XVIIe siècle, peu après l'érection de Raray en marquisat, et si, comme le rapportent les historiens, cette faveur fut accordée à Henri de Lancy par la protection de Gaston, duc d'Orléans, dont il était le trésorier, nous verrions volontiers le portrait de ce prince dans le buste d'homme en costume Louis XIV figuré sur un des frontons.

Après la vente faite en 1744, au comte des Barres, de nouveaux travaux durent être exécutés à Raray, et nous attribuerions volontiers aux vingt ou trente années qui suivirent la réfection des deux parties centrales de la façade, comprenant le vestibule, et au premier étage, la chapelle. Le fronton décoré d'un vase que nous avons cité rappelle les dernières années de Louis XV et même presque le début du règne de Louis XVI.

C'est à cette époque aussi qu'il faut probablement attribuer, non pas la décoration de la cour avec la grande chasse, mais une partie de sa réfection et peut-être du complément de son ornementation. Toutefois, cette ornementation avec des sujets de chasse est beaucoup plus ancienne et doit remonter, au moins comme intention, à la première construction, car on trouve dans le parc une porte, servant de clôture, dans le style du milieu du XVIIe siècle, dont le fronton est décoré d'une femme, Diane sans doute, assise, entourée de ses chiens. Les animaux sculptés sur cette porte paraissent d'un style plus ancien que ceux qui décorent la grande cour.

Nous avons aussi remarqué non loin de là, dans le parc, un lion sculpté, supportant un écusson, dont nous n'avons pu encore distinguer tous les éléments. On voit également, près du château, une statue mutilée représentant un fleuve assis, appuyé sur un vase rempli d'eau, qui a probablement fait partie de la décoration d'une fontaine.

A l'intérieur, les appartements, à l'exception d'un petit boudoir, dont le plafond et les lambris sont peints, et qui

sert aujourd'hui d'oratoire, n'ont pas conservé de traces de leur ancienne décoration. Mais ils renferment d'intéressantes collections. Il faudrait plus de place que nous n'en avons pour citer les nombreux portraits historiques qui ornent les salons et les galeries d'importantes compositions d'Hubert Robert, de nombreux et délicieux portraits au crayon de Cochin, un lit ayant, suivant la tradition, servi à Henri IV, et dont la garniture et les broderies sont remarquables, de belles tapisseries de Flandre, des collections ethnographiques, etc., etc.

Mme la comtesse de la Bédoyère qui avait bien voulu, à la demande de son parent notre confrère M. le marquis de Thuisy, nous accorder l'autorisation de visiter Raray, secondée par ses enfants, nous en fait les honneurs avec la plus grande affabilité, et a tenu, avant notre départ, à nous offrir un lunch, fort bien accueilli par cette journée superbe, mais aussi l'une des plus chaudes de cet été.

En quittant le château, nous avons visité l'intéressante église du village, située presque à l'entrée du parc, et nous avons jeté un coup d'œil sur une ferme, fort importante, construction en brique et pierre du temps de Henri IV.

Nous avions encore inscrit à notre programme Noë-Saint-Martin et Villeneuve-sous-Verberie, mais la visite à Raray, but principal du reste de notre excursion, avait pris des proportions telles que, après avoir renouvelé à Mme la comtesse de la Bédoyère l'expression de notre gratitude pour son aimable réception, nous n'eûmes que le temps de regagner, les uns Crépy, les autres, la gare de Verberie pour rentrer à Compiègne.

Le Secrétaire, Marsy.

XXXIV

Nogent-les-Vierges, Villers-Saint-Paul, Mogneville, Liancourt, Neuilly-sous-Clermont, Cambronne-lez-Clermont, Rantigny.

13 août 1890.

Partis de Compiègne à 7 h. 45, les membres de la Société qui s'étaient faits inscrire avec nous, pour l'excursion, sont arrivés à Creil à 8 h. 35.

Immédiatement nous sommes montés en voiture pour nous rendre aux localités comprises dans l'itinéraire.

La première était NOGENT-LES-VIERGES, site charmant qui doit son nom à deux vierges écossaises, sainte Maure et sainte Brigide, martyrisées, suivant Graves, à Balagny-sur-Thérain, où de nombreux miracles se faisaient sur leurs sépultures.

« La reine Batilde, veuve de Clovis II, qui construisit, vers l'an 645, l'abbaye de Chelles, ajoute le même auteur, ayant entendu parler de ces miracles, voulut avoir les reliques afin d'en enrichir la retraite qu'elle se préparait. Elles furent donc placées sur un char ; mais parvenues au carrefour de Nogent, le char s'arrêta et il ne fut plus possible, par aucun moyen, de le mouvoir de là. Cependant les chevaux et les bœufs. abandonnés à eux-mêmes, quittèrent la

. . . . église de *Nogent*.
. . . elles furent placées
. . . ensuite oubliées pen-

. . . classée parmi les
. . . transept romans;
. . . chœur, construit
. . . est éclairé par de

. . . trouve le tombeau de
. . . sa statue en marbre
. . . du XVIIe siècle, Mi-

. . . en bâtière qu'on
. . . carrée à trois étages,
. . . roman.
. . . Société tenait à visiter

. . . propriété, appar-
. . . de change, que le
. . . les admirables sculp-
. . . au élevé au commen-
. . . et qui fut démoli
. . . canton de Grandvil-
. . . considéré comme un chef-
. . . a été construit, et l'on
. . . quand on voit les
. . . emporté cette magnifique
. . . vieux château féodal et
. . . lui-même, cons-
. . . d'un capricieux ». Aussi
. . . descente à Nogent-les-

. . . nous rendons ensuite,
. . . église, dont la nef est

. . . 1825, p. 279. V. aussi *Vie*
. . . 82 .

« Elle est, dit le docteur Eug. Voillez, visible extérieurement des deux côtés par sa muraille supérieure. Au nord, comme au sud, ce mur est divisé en deux parties par un contre-fort peu saillant, qui se répète vers la façade. Six fenêtres à plein cintre, assez régulièrement espacées, se remarquent à droite comme à gauche du contre-fort central; elles sont envahies en partie par le toit du collatéral, et leur évasement avec ses moulures leur forme une espèce d'encadrement d'un bon effet. Un cordon saillant de pointes de diamant les relie entre elles au niveau de l'imposte et inscrit leur archivolte. Mais la partie la plus remarquable de ces murs, qui fait de la nef de l'église un monument que l'on peut dire unique dans le Beauvoisis, c'est le couronnement sculpté qui le surmonte. De chaque côté, une série de vingt-neuf modillons, régulièrement espacés et dont la saillie est ornée de sculptures les plus variées, sont surmontés d'une assise aussi saillante qu'eux; taillée inférieurement en biseau au niveau de chaque intervalle qui sépare les modillons. Cette face oblique, partout sculptée et ouvragée, produit l'effet le plus inattendu tant par la variété que par le choix des sujets[1]. »

Le chœur, les collatéraux de la nef, ainsi que la façade et le portail roman sont également dignes d'être étudiés.

Quant au clocher, c'est une haute tour carrée que Viollet-le-Duc considère comme un des plus remarquables du pays. Il est classé parmi les monuments historiques.

MOGNEVILLE, à son tour, ne nous a offert à visiter que son église qui, d'après M. Emmanuel Woillez, est un monument en pierre qui se distingue par son ensemble et ses détails.

« Le clocher, la nef et les transepts sont du XIIe siècle; la façade et le chœur en 1381. La partie la plus intéressante à étudier est, sans contredit, le clocher, d'une riche ornementation et terminé par une pyramide octogone élancée, dont les faces sont couvertes d'imbrications (fin du XIIe siècle). Deux étages servent de base à cette pyramide : le premier paraît de l'époque romane pure; le second présente le carac-

1. *Archéologie des Monuments religieux du Beauvoisis*, où se trouvent plusieurs planches relatives à l'église.

tère de celle du roman fleuri, et on y voit les ornements appelés dents de scie, clous, etc., etc., les colonnettes groupées et le luxe des détails qui caractérisent le temps qui a précédé le style ogival primaire. La façade et le chœur sont de la fin du XIVᵉ siècle.

Dans la chapelle de la Vierge, niche du XIIIᵉ siècle.

Fonts baptismaux remarquables du XIᵉ siècle[1]. »

A LIANCOURT, où nous avons déjeuné et où M. l'abbé Delasalle, ancien vicaire à Saint-Jacques et aujourd'hui curé de la paroisse Saint-Martin, a bien voulu se joindre à nous, nous avons surtout visité avec intérêt l'église, qui date de 1578.

Le clocher consiste en une tour massive éclairée par des croisées de l'époque romane et terminée par une flèche quadrangulaire, recouverte d'ardoise. Le tout d'une hauteur de plus de 30 mètres.

Le chœur est revêtu de marbre blanc qui fait très bon effet. La chaire est munie d'une rampe en fer forgé et d'ornements en cuivre qui sont remarquables.

Dans la chapelle *Saint-Martin*, on voit le tombeau de Charles Du Plessis et d'Antoinette de Pons, sa femme, dont les statues en marbre blanc, chefs-d'œuvre de Nicolas Coustou, ont été classées en 1886 parmi les monuments historiques.

Elles sont, en effet, très belles. Les deux époux, de grandeur naturelle et revêtus de costumes superbes, sont à genoux devant un prie-Dieu.

Sur la place de Larochefoucauld, où se tient le marché, nous avons remarqué une fontaine datant de 1861 et surmontée de la statue en pied de François de La Rochefoucault-Liancourt, par Maindron, l'auteur de la Velléda, qui figure dans le jardin du Luxembourg à Paris.

A NEUILLY-SOUS-CLERMONT, on voit encore la chapelle qui dépendait, au XVIIᵉ siècle, de l'établissement des Chevaliers de Malte : elle est du style ogival rayonnant.

Quant à l'église, placée sous l'invocation de Notre-Dame ; elle révèle plusieurs époques. Sa façade est du XIᵉ siècle ; le chœur et le clocher sont du XIIIᵉ siècle. Quant à la nef,

1. *Répertoire archéologique du département de l'Oise*, p. 95.

soutenue par de larges contre-forts à arcs boutants, elle est du style ogival tertiaire.

L'église de CAMBRONNE-LEZ-CLERMONT, dédiée à Saint-Étienne, que nous visitons ensuite, est principalement remarquable par son architecture. Sa nef, plus basse que le chœur, a quatre travées, qui se rapportent à l'âge de la transition. Le chœur est du XIIIe siècle. On y distingue des peintures de la même époque, qui sont curieuses : elles représentent le *Jugement dernier* et les *Saintes Femmes au Tombeau.*

Le clocher, en pierre de taille, de forme octogone, à deux étages et à huit faces, est du style roman ; il est surmonté d'une flèche élancée.

Une inscription sur pierre révèle le jour de la dédicace de l'église : au mois de décembre 1209, jour de la fête de saint Benoît.

RANTIGNY, qui était notre dernière halte, ne nous a demandé que peu de temps.

L'église faisait partie autrefois du prieuré de Saint-Césaire, appartenant à l'Ordre de Saint-Benoît. Elle est de petite dimension et en contre-bas des terrains qui l'avoisinent. Le chœur polygone est du XIIIe siècle : la nef beaucoup plus récente. Le clocher, terminé en forme de calotte, a été construit au commencement du XVIIe siècle.

Après cette visite, les voitures nous ont ramenés à Creil, où nous avons repris le train pour Compiègne.

A. SOREL.

XXXV

Roye (Somme), Nesle et Carrépuits.

14 mai 1891.

Nous devons nous hâter de parler de la première excursion faite en 1891, par la Société historique de Compiègne, car, à l'heure où paraîtront ces lignes, une nouvelle caravane sera prête à se mettre en route pour une seconde course, plus longue cette fois, car elle doit nous conduire non seulement à Beauvais et à Saint-Germer, mais dans le Vexin normand, à Gisors, à Trie-Château et à Chaumont.

Le 14 mai, nous montions dans le chemin de fer pour aller à Roye (Somme), par le train de dix heures du matin. Nous n'étions pas très nombreux, car le mauvais temps des jours précédents avait effrayé quelques-uns de nos confrères, et la révision, qui se tenait à Ressons, nous en avait, par surcroît, enlevé deux autres, MM. Lagache et de Thuisy, auxquels nous n'eûmes que le temps de serrer la main pendant que la musique saluait d'une aubade le cortège préfectoral.

Dès notre entrée dans le Santerre, nous constatons un grand changement, non seulement dans l'aspect général du pays, devenu subitement plat et dont les champs ne sont coupés que par de rares bouquets de bois, mais dans la

nature des constructions où domine le pan de bois, rempli de torchis et élevé sur une base de brique. Il n'est pas jusqu'à la physionomie des habitants et à leur costume qui n'offrent de notables différences avec ce que l'on est à même de remarquer dans les environs de Compiègne.

A la gare de Roye (Somme), deux voitures nous conduisent directement sur la route de Nesle, où nous arrivons assez rapidement, après une courte station à l'église, du reste peu intéressante, de Rethonvillers. Au loin, nous apercevons quelques clochers disséminés dans la plaine, ainsi que les constructions aujourd'hui bien dégradées du château du Champien et quelques-uns de nos confrères nous rappellent les souvenirs encore récents de la bizarre existence de son dernier propriétaire, le comte d'Hautefort, ou les derniers procès criminels auxquels donna lieu, il y a moins d'un demi-siècle encore, l'exercice du célèbre *droit de marché*.

Voici Nesle, dont l'église se détache sur l'ensemble des constructions en amphitéâtre qui forment la ville, et parmi lesquelles on distingue à gauche un pavillon, seul reste du château des marquis de Nesle.

Que ceux qui ne connaissent pas
La picarde ville de Nesle
Aillent y prendre leurs ébats
S'ils aiment la pluie et la grêle,

a écrit l'auteur des *Contes Picards*. Malgré de fâcheux pronostics, il n'en est pas ainsi pour nous ; nous n'avons pas besoin de recourir aux imperméables ni aux parapluies, et pendant qu'un photographe braque sa mitrailleuse et que notre président frappe à la porte du presbytère, surmontée d'un bas relief sculpté dont le motif principal figure l'ancien écusson de la collégiale, nous voyons arriver à nous le sympathique président de la Société des Antiquaires de Picardie, M. Auguste Janvier, venu d'Amiens pour passer quelques moments avec nous, dans une ville qu'il considère, à bon droit, comme de « son gouvernement », et, avec lui M. Duhamel-Decejean, l'historien de Nesle, qui veut bien se constituer notre guide.

Nous ne décrirons pas la collégiale de Nesle, une des plus curieuses églises de la Picardie, bâtie dans le style roman et dont l'autel, aujourd'hui surélevé de dix-huit marches est placé au-dessus d'une crypte de vastes dimensions. Nous n'osons faire remonter celle-ci à la fin du XIe siècle, malgré l'opinion de plusieurs archéologues, mais elle offre un intérêt considérable par ses proportions et par la décoration de ses chapiteaux. Des tombeaux, des débris de sculptures, et notamment un *sépulcre* presque entier y sont réunis et proviennent non seulement de Notre-Dame, mais encore des autres églises paroissiales aujourd'hui détruites, Saint-Pierre, Saint-Jacques, Saint-Nicolas, et Saint-Léonard, ainsi que diverses communautés.

Derrière la crypte, nous devons signaler la chapelle capitulaire, morceau gothique remarquable, daté de 1545, dont Madame de Becquincourt a entrepris la restauration et qui sert aujourd'hui de salle des cathéchismes. Un pilier central décoré de blasons soutenus par des enroulements de feuillages, y supporte la retombée des voûtes.

Un détail à noter, avant de quitter l'église, c'est de rappeler que plusieurs des dalles funéraires qui forment le pavage de la nef, dont quelques-unes mériteraient d'être relevées le long des murs, sortent des ateliers des marbriers de Senlis aux deux derniers siècles, et notamment de celui de Rieul-Billion, en 1690.

M. Duhamel-Decejean nous conduit ensuite dans le seul pavillon, aujourd'hui conservé, du château reconstruit à la fin du XVIIe siècle par le marquis de Mailly-Nesle. Deux belles pièces d'une grande élévation, dont une décorée de panneaux sculptés d'un bon style, attestent encore aujourd'hui l'importance de cette construction, en même temps que des statues et des bustes répandus dans le jardin, nous montrent les goûts artistiques des derniers seigneurs de Nesle. Signalons, avant d'arriver à la grande place, une curieuse maison en bois du XVIe siècle, de laquelle on a malheureusement, à une époque récente, enlevé les statues et les médaillons, dont une scie malhabile a laissé subsister le profil, comme pour rappeler cet acte de vandalisme.

Tous ceux qui montent dans les clochers de nos églises

ou dans les beffrois de nos hôtels de ville pour en étudier les clochers, ont vu sur un grand nombre d'entre elles, non seulement dans ce pays, mais en Normandie, dans le Nord, en Champagne, le nom de Cavillier à Carrépuits.

Carrépuits est une petite commune située sur notre itinéraire, et ce n'était pas pour nous un mince attrait que celui de visiter ces ateliers dans lesquels, depuis 1548, neuf générations d'habiles artistes ont su donner la voix à des géants de bronze dont plusieurs ont dépassé 10.000 kilogrammes.

M. Xavier Cavillier a bien voulu nous accueillir dans son habitation, et nous montrer au fond de son jardin le hangar qui lui sert d'atelier, et d'où sortent aujourd'hui encore ces cloches renommées pour la justesse de leur son, l'élégance de leurs formes et la correction de leurs emblèmes et de leurs légendes. Décrirons-nous les procédés mis en pratique à Carrépuits, nous n'en avons pas le temps et nous renverrons à un charmant article rédigé, il y a quelques mois, par un de nos *campanographes* (sic) les plus distingués, M. Joseph Berthelé, et dans lequel il décrit *con amore* les travaux des *Saintiers* du moyen âge et de nos jours. M. X. Cavillier conserve pieusement tous les registres et papiers de ses ancêtres, depuis leur établissement à Carrépuits, au milieu du XVIe siècle. Il y a là une précieuse mine, car, à côté de cette généalogie d'artistes aussi consciencieux que modestes, on retrouve tous les contrats passés par les Cavillier avec les abbayes et les chapitres, les seigneurs et les municipalités, pour la confection de leurs cloches, et en parcourant quelques-unes de ces pages qui doivent prochainement fournir à M. Berthelé le sujet d'un livre de haut intérêt, nous avons vu mentionnés les noms de Saint-Corneille de Compiègne, et de Saint-Jacques qui doit encore aujourd'hui à Carrépuits toute sa sonnerie.

Mais, de même que nous l'avons fait en regardant ces élégants modèles, ces règles chargées d'alphabets et la vieille horloge dont un des Cavillier fondit un jour et cisela le cadran ornementé, je me laisse entraîner et il me faut rentrer à Roye avec mes compagnons, sans aller vérifier si le *puits carré* (quadratus puteus), dans lequel on aurait

caché les reliques de saint Florent et dont le village tirerait son nom, existe encore.

L'église de Saint-Pierre, la plus importante de Roye, est tout d'abord le but de notre examen. Son portail roman a été entièrement refait, ainsi qu'une partie de sa façade; mais on sent que l'artiste a su habilement reproduire son modèle, et quand le temps aura donné sa patine à la pierre, cette restauration ne pourra être qu'approuvée ; signalons, à côté du grand portail, un petit portail de style flamboyant dont les sculptures attirent l'attention. Dans l'intérieur de l'église, il y aurait un long temps à passer, si on voulait, après avoir examiné les tableaux dont quelques-uns, sortis de l'atelier de Jouvenet, ne sont pas sans valeur, étudier avec le soin qu'elles méritent, les nombreuses verrières de la moitié du XVI[e] siècle qui ornent encore la plupart des fenêtres des bas-côtés de la nef. A coup sûr, il existe dans beaucoup, un certain désordre ; des panneaux ont été détruits et remplacés par d'autres qui n'ont aucun rapport avec les sujets qu'ils avoisinent, mais il y a là une mine considérable de renseignements au point de vue iconographique, que l'on considère, soit les scènes de l'ancien Testament et celles de la vie de Notre-Seigneur, soit les actes des saints et notamment le beau panneau de la vie et des miracles de saint Jacques de Compostelle, ou celui qui réunit les épisodes de la vie de saint Louis, de Charlemagne et de Clovis.

Si nous ne savons quels sont les auteurs de ces œuvres remarquables, nous connaissons au moins les noms de ceux qui les ont données, ce sont des bourgeois et des marchands, comme les Cardons et les Beliard, des magistrats et des ecclésiastiques, comme les Boucquel et les Carton, des confréries de la ville, celle des merciers, par exemple.

Après avoir examiné la maison de bois qui se trouve au milieu de la place principale, nous allons à l'Hôtel de Ville voir la bibliothèque et le musée en formation. Lors d'une première visite faite à Roye par la Société historique, il y a une dizaine d'années, nous avions trouvé quelques manuscrits historiques, d'anciennes mesures et un petit nombre de volumes réunis dans des armoires dans un des bureaux

de la mairie ; il n'en est plus de même aujourd'hui, une belle salle située au second étage, entourée de rayons, réunit une collection qui comprend plus de quinze mille volumes et dont le catalogue est dressé avec soin ; au milieu de la salle vont être disposées des vitrines destinées à recevoir une collection numismatique, due, ainsi que beaucoup de ces volumes, à la libéralité de M. Mérice père, que bon nombre d'entre nous ont connu à Compiègne, sa ville natale, dans laquelle il revenait chaque semaine avec grand plaisir.

De la bibliothèque, où le conservateur nous a accueillis très aimablement, nous allons à l'Hôpital qui possède des meubles de valeur. Madame la Supérieure veut bien nous introduire dans la salle de la commission, décorée dans le style Louis XV, et où nous remarquons une très belle table dite *financière*, ornée de cuivres d'une grande pureté, des armoires et des consoles, une pendule aux fines ciselures et des fauteuils ; puis, dans la pharmacie où nous trouvons d'anciens vases de faïence de Nevers, des bahuts sculptés par les religieux de la Charité qui desservaient autrefois l'hospice, et la belle pièce de faïence de Strasbourg.

En voyant comment, chaque jour, églises et communautés se laissent dépouiller de leurs objets précieux, les vendent ou les échangent contre des bibelots sans valeur, nous avons beaucoup insisté auprès de Madame la Supérieur pour l'engager à obtenir de la Commission des hospices de faire réunir ces objets dans des vitrines, et nous lui rappelions comment, dans certaines villes de France et de Belgique, on contribuait à l'amélioration du sort des malades ou des infirmes, moyennant une faible rétribution. C'est ainsi que nous serions heureux de voir se constituer le musée à l'Hôpital de Roye.

Pour achever la visite de Roye, nous aurions encore dû, après avoir fait le tour des remparts, aller dans le faubourg de Paris, visiter l'église Saint-Gilles, mais cet édifice, construit en briques, n'offre qu'un faible intérêt, et, à l'exception de quelques sculptures dont la naïveté égale la déplorable facture, de quatre verrières au-dessus de l'autel, anciennes, mais sans grand mérite, nous n'y avions trouvé, dans une

[redacted] édicule assez joli, dans le [redacted] de deux donateurs age- [redacted] l'*Hôtel du Commerce* où [redacted] l'un de nos doyens évo- [redacted]ignait ainsi la vieille cité [redacted]

[redacted] de Roye
[redacted], le jour,
[redacted] jeu d'oie ;
[redacted] séjour,
[redacted]suétude,
[redacted]er
[redacted]tude
[redacted] déranger.

[redacted] *cloque de Compiègne* fon- [redacted] et Guillaume de Croisilles, [redacted] causant encore des *saintiers* [redacted] Nesle et de ces seigneurs [redacted]pelle en ces termes :

[redacted],
[redacted], tel cry.

[redacted]

[redacted] Roye,
[redacted]roie,
[redacted] Roy.

Le Secrétaire, Marsy.

XXXVI

La Société historique de Compiègne dans le Beauvaisis, le pays de Bray et le Vexin.

Première Journée. — 4 juin 1891.

Beauvais. — La voilà donc terminée, cette grande excursion déjà projetée l'année dernière, qui occupait depuis longtemps les membres de la Société historique, et heureusement terminée, car, si nous n'avons pu absolument éviter la pluie dans nos deux jours de voyage, nous avons eu, du moins, la bonne fortune de ne l'avoir que pendant notre visite à la cathédrale de Beauvais et pendant notre dîner à Gournay-en-Bray.

Nous étions quinze au départ de Compiègne, mais notre nombre ne tarda pas à s'accroître. M. Janvier, président de la Société des Antiquaires de Picardie, retenu à Amiens, manqua seul au rendez-vous.

Les dames qui avaient bien voulu répondre à l'appel du bureau, si elles n'ont pas été très nombreuses, ont du moins donné l'exemple de l'exactitude et nous ont montré qu'elles n'étaient pas les dernières, quand il s'est agi de monter dans les donjons et les galeries hautes des églises, de descendre dans les souterrains et les cachots ou de gravir enfin, en plein soleil, la route du dolmen de Trie et les escaliers de Chaumont.

Nous espérons que leur exemple sera suivi par un plus grand nombre, lorsques nous aurons encore à leur présenter un programme assez attrayant pour pouvoir leur offrir de nouveau de prendre part à nos courses.

Notre premiène étape est Beauvais, que nous gagnons en passant par Creil. Là, vient nous rejoindre le très aimable président de la Société Historique de Pontoise, M. Séré-Depoin, qui tient à nous introduire dans ce pays du Vexin qui est le domaine de la Société dont il est le fondateur et qu'il dirige si bien. M. Séré-Depoin, nos confrères ont déjà été à même d'en juger quelquefois, est un historien et un économiste doublés d'un poète; avec lui le temps nous semble court, et ses récits nous font parfois oublier de regarder les beaux châteaux de Montataire, de Mello, de Mouchy et bien d'autres, élevés sur les hauteurs qui bordent la vallée du Thérain. Tout à coup, nous apercevons un monument gigantesque qui domine une ville tout entière et auprès duquel les autres édifices, malgré leur élévation, semblent absolument écrasés. C'est la cathédrale de Beauvais!

Nous n'avons que quelques heures à donner à Beauvais, aussi ne pouvons-nous songer qu'à y jeter un coup d'œil, mais, grâce à M. le comte de Salis, président de la Société académique de l'Oise et à M. le chanoine Pihan, secrétaire de l'Evêché, nous ne perdrons pas une minute et si nous devons faire des sacrifices et négliger la manufacture de Tapisseries, l'Hôtel de Ville et sa bannière, en revanche, nous verrons quelques-unes de ces vieilles constructions qui font le bonheur des archéologues et des artistes, et qui se cachent soigneusement dans les rues qui entourent la grande place, rues dans lesquelles, il y a peu d'années, un canal remplaçait encore la chaussée.

Après un rapide coup d'œil donné aux promenades, et une courte visite à la chapelle des frères, siège de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph, et que décorent de nombreuses peintures murales, nous arrivons sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Avant même de saluer la statue de Jeanne Hachette, de Vital Dubray, nos regards sont attirés par la *Maison des*

Trois-Piliers, restaurée avec beaucoup de soin par son propriétaire, et décrite, l'an dernier, par M. Couard, dans un mémoire qu'il a tenu à laisser en souvenir aux habitants de Beauvais, avant d'aller à Versailles occuper son nouveau poste.

Malheureusement, la maison des Trois-Piliers est à peu près seule de son espèce et toutes les autres ont perdu non-seulement leurs piliers, mais leurs pignons; elles n'ont plus ni ces enseignes aux sujets grotesques dont quelques spécimens sont heureusement conservés au musée, ni leurs montants chargés de figurines, ni leurs poutres décorées de bas-reliefs, tout s'est modernisé et il faudrait la sagacité d'un Cuvier pour reconstituer les vieilles façades qui, lorsqu'elles n'ont pas été mutilées par la hache du charpentier ont, tout au moins, dû laisser recouvrir leurs fines sculptures par la truelle du plâtrier, en même temps que le pinceau d'un badigeonneur étendait une couche criarde sur les carrelages vernissés aux sujets fantastiques qu'encadraient les pans de bois, tels qu'on en voit encore à l'ancien *Hôtel du Cheval-d'Or*.

Il est vrai que quelques novateurs ont cru devoir compléter ces transformations, en ornant les pignons de découpures et de balcons qui les font ressembler à ces châlets de la Forêt-Noire que l'on donne comme jouets aux enfants.

Si le vieux pilori, qui a été conservé jusqu'à la veille de la Révolution, occupait encore le milieu de la Grande place, nous serions tenté de demander à y voir tourner un jour de marché quelques-uns de ces vandales.

Aujourd'hui aussi, on chercherait vainement au-dessus des maisons de la grande place quelques-uns de ces vieux casques ramassés à la suite de la défaite des Bourguignons, que les bourgeois se faisaient gloire de planter comme des trophées sur les toits de leurs demeures, et on en voyait encore deux ou trois il y a une quinzaine d'années.

Mais cessons ces récriminations que l'on pourrait faire trop souvent dans nos villes modernisées, et allons rue Saint-Jean, voir une maison de la Renaissance des plus remarquables, qui porte le nom de l'*Image Saint-Jean*. Les exploits d'Hercule et de Samson en décorent la façade; la

cour n'en est pas moins curieuse, ainsi que l'escalier à noyau en pierre que, très gracieusement, le propriétaire, qui apprécie tout l'intérêt de ce vieux logis, nous engage à visiter.

Arrivons rapidement au *palais de justice* après avoir donné un coup d'œil sur l'ancienne église Saint-Pantaléon et sur une délicieuse façade romane qui, nous dit-on, serait l'ancien évêché. Malheureusement, à une époque encore peu éloignée de nous, on a martelé les sculptures de ces arcades.

Le palais de justice, construit pour servir d'évêché et affecté à cette destination jusqu'à la Révolution, fut commencé par l'évêque Simon, de Clermont, qui fit bâtir les tours d'entrée en 1306 ; mais le bâtiment d'habitation, situé au fond, et qui sert de palais de justice ne date que du commencement du XVIe siècle et fut élevé par les ordres de l'évêque Louis de Villiers, de l'Isle-Adam. Il a été, depuis près d'un demi-siècle, l'objet de restaurations dans lesquelles ont sent encore trop l'influence du gothique Louis-Philippe.

En face de l'évêché et en avant de la cathédrale, se trouvent le *musée* et la *Basse-Œuvre*. Cette dernière, dans laquelle on retrouve encore des traces de construction romaine et dont la date peut être fixée vers la fin du Xe siècle, est reliée à la cathédrale à laquelle elle sert de salle de catéchisme.

Le musée, installé dans les archives du chapitre, est la propriété de la *Société académique de l'Oise*. Son aspect, à première vue, est loin d'être monumental, mais les collections qu'il renferme et qui y sont beaucoup trop à l'étroit, ne sont pas sans importance.

Le jeune et actif conservateur de ces galeries, M. Boivin, nous en fait les honneurs avec une grande complaisance. Ce qui, pour nous, fait surtout le mérite du musée de Beauvais, c'est son caractère presque exclusivement local. Objets préhistoriques recueillis aux environs, autels et vases gallo-romains, tombes gauloises et franques, bijoux et armes de l'époque mérovingienne, tout y forme une suite d'un véritable intérêt. Le moyen âge y est représenté par

des objets importants tels que la mitre de l'évêque Philippe de Dreux, de nombreux morceaux de sculpture, des faïences de Voisinlieu et des fabriques des environs; au milieu d'une des salles, une jolie pièce d'artillerie du siècle dernier, aux armes de la ville, à laquelle les dames mettent le feu chaque année le jour de la fête de l'assaut, etc. Dans le jardin, se trouve un côté de l'ancien cloître, dans lequel on a réuni une partie de sculptures et monuments épigraphiques, tandis que de nombreux sarcophages attendent dans une cave le moment où ils pourront être convenablement exposés.

Le temps nous fait défaut pour visiter le nouveau palais épiscopal; nous allons cependant voir dans la chapelle les verrières incolores à sujets, d'un heureux effet, exécutées par M. Roussel d'après les cartons de M. Maillot, et que l'on achève de poser.

La cathédrale nous réclame. Mais ici, je dois m'excuser. Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut décrire un monument de cette importance. On sait que le chœur et les transepts seuls ont été bâtis au XIVe et au XVIe siècles; plus hardi qu'Eiffel, un architecte, Jean Vast, avait, sur ces voûtes de 45 mètres de hauteur, construit une flèche qui s'élevait à plus de 150 mètres au-dessus du sol. Mais comme la nef n'existait pas, les piliers ne purent buter sur elle, ils cédèrent et, en 1573, au bout de cinq ans, l'œuvre de Jean Vast s'effondrait. A l'intérieur, il nous faudrait citer les vitraux des fenêtres hautes du chœur, ceux de quelques chapelles de l'abside et surtout les nombreuses tapisseries beauvaisines pour la plupart datant du XVe au XVIIe siècle. Les plus anciennes, don de l'évêque Guillaume de Hollande et de plusieurs chanoines, nous racontent les origines fabuleuses de la nation française, attribuées à Francus, fils d'Hector, et offrent un grand intérêt au point de vue des costumes et des vues de villes et de monuments qu'elles représentent; une autre série considérable, exécutée également à Beauvais, nous donne la reproduction des cartons de Raphaël, conservés à Hamptoncourt et consacrés aux vies de saint Pierre et de saint Paul. Si nous ne parlions pas des sculptures sur bois des deux portails, nous négligerions de

-- --

...es de la cathédrale
... panneaux les plus
... saint Pierre) ont
... ...ation et il faut un
... ...uer l'œuvre de Jean

... *d'Angleterre* auquel
... ...dre part et où nous
... ...ndre à nos confrères
... visite qu'en leur nom
... nous achevons notre
... dans la nef, le roman
... la renaissance s'unit
... ...vres d'art sont nom-
... ...vaisiens Le Prince, et
... groupes sculptés sur
... ...ressante n'est pas l'ef-
... ...arbue.

...ajet en chemin de fer,
... nous trouvons de nou-
... d'Evreux, et M. l'abbé
... et nous ne tardons pas
... de l'église abbatiale.
... MM. E. Lefèvre-Pon-
... ...té, est dans son ensem-
... ...gion, mais il est bien
... la Sainte-Chapelle qui
... les plus purs de l'art

... ...nt seuls de l'ancienne
... visibles de peinture mu-
... ...tre maintenu en place,
... ...us une reproduction en
... Si nos souvenirs sont
... ...table étaient couvertes
... que M. Boeswilwald,
... chargé par la Commis-
... ...a restauration de Saint-
... ...tions.

Quelques pierres tombales d'abbés et de religieux de Saint-Germer sont conservées dans le dallage de l'église et de la chapelle. Celles de la chapelle, peu fréquentée du reste, sont recouvertes de nattes et ne sont pas exposées, mais nous n'en dirons pas autant de celle de l'abbé Eustache mort en odeur de sainteté, dans les premières années du XIII[e] siècle, qui mériterait d'être relevée, pendant qu'un fac-simile de son dessin, d'ailleurs fort simple, pourrait prendre sa place dans la grande allée de la nef, où elle est menacée de disparaître.

Après avoir parcouru les galeries du triforium, dont les colonnes accouplées et séparées par un lacis offrent une disposition peu fréquente, nous quittons M. le curé de Saint-Germer et partons pour GOURNAY-EN-BRAY, dont nous visitons l'église.

Cet édifice de style roman n'est pas sans intérêt. Il a subi de nombreuses transformations ; son portail, une partie des chapitaux de la nef ont été refaits, ainsi qu'à l'extérieur, la corniche d'un des côtés, mais il reste de nombreux et intéressants sujets d'étude dans les parties anciennes de ce monument. A la voûte du sanctuaire est accroché dans une sorte de cage le chef de saint Hildevert.

La pluie ne nous permet guère de nous promener dans les rues de Gournay ; du reste, la ville n'a pas son caractère, car c'est le jour du marché qu'il faut la voir, lorsque toutes les femmes des environs apportent et exposent sur une longue promenade leurs paniers remplis de beurre, tandis qu'à la halle, les gros producteurs vendent aux courtiers les miliers de mottes qu'ils fabriquent chaque semaine.

Rappelons aussi que Gournay est le centre de la fabrication et de la vente des petits fromages frais ou raffinés, fabriqués principalement par les maisons Gervais et Pomel et qui, connus d'abord sous le nom de bondons ou de fromages de Neufchâtel, premier centre de cette industrie, ont fini par s'appeler fromages *suisses*, sans doute parce qu'ils ne viennent pas de Neuchâtel en Suisse... mais bien du pays de Bray.

Nous pardonnera-t-on ici une courte digression sur les *bondons*, sans sortir du rôle historique de la question, et en

renvoyant pour les détails de la fabrication aux notes mises par l'abbé Tougard, à la *Géographie de la Seine-Inférieure*, de Bunel ; mais nous tenons à rappeler que le fromage de Neufchâtel, qui se fabrique surtout dans les vallées de la Bethune et de l'Epte, est le produit d'une industrie des plus anciennes dans cette partie de la Normandie.

Sans remonter jusqu'aux Romains, comme nous serions certainement en droit de le faire, nous savons qu'au XIe siècle, la fabrication des fromages était fort active à Gournay, et qu'en 1050, le sire de Gournay, accordait la dîme de cette industrie aux moines de Sigy. En 1415, les gens de Mauquenchy allaient jusqu'à Amiens vendre leurs fromages. Vers 1550, les cœurs de Neufchâtel, qu'on appelait des *angelots*, avaient un grand succès ; à la fin du siècle dernier, on en exportait une quantité considérable en Angleterre. Aujourd'hui, nous ne pouvons apprécier l'immense succès de cette industrie, mais, pour ne citer qu'un détail, nous dirons que dans la seule commune de Ferrières, il y a quelques années, on en fabriquait jusqu'à dix mille par jour.

Nous dînons à l'*hôtel du Nord* ; on est en Normandie, aussi, boit-on du cidre, ce qui n'empêche pas le vin d'y être très bon, et il remplace pour nous le *trou normand*. Puis, nous remontons en chemin de fer et au bout d'une heure de route, nous arrivons à Gisors, où nous avons été précédés par l'un de nous, qui, ayant manqué le train, a fait en vélocipède plus de quatre-vingts kilomètres pour nous rejoindre.

Nous gagnons la ville, à peu près dans l'obscurité, car la nuit est noire et à Gisors, nous dit obligeamment un habitant, on n'allume les réverbères que de novembre à avril. Cela ne nous empêche pas de passer les trois ponts et de nous installer, les uns *à l'Ecu de France*, les autres *aux Trois Poissons*, où bientôt toute la caravane dort jusqu'au lendemain.

Seconde Journée. — 5 juin 1891.

Gisors. — A huit heures du matin, chacun est exact au rendez-vous, — je dois constater, du reste, que nous avons, tout le temps exécuté, notre programme à la lettre, — et nous nous dirigeons vers le château, en suivant une route ombragée, et après avoir traversé l'Epte.

Il y a quelques années, à la suite d'une excursion faite avec la Société historique du Vexin, M. Méresse a essayé de nous retracer l'aspect et les dispositions militaires du château de Gisors, et nous avons tous regretté de ne pas le voir au milieu de nous, car il se serait acquitté beaucoup mieux que moi de la tâche de faire saisir l'ensemble et la disposition de ces constructions successives, depuis la première ceinture de murailles, à peine visible au delà des fossés, jusqu'au donjon. Celui-ci s'élève au centre d'une cour intérieure, qui a son enceinte composée de bâtiments en ruines, dont on ne distingue plus que la chapelle et au milieu de laquelle se trouve un puits de plus de soixante mètres de profondeur.

Nous n'avions pas non plus le comte Ad. de Dion, l'archéologue qui a le mieux étudié les donjons de l'île de France et de Normandie : mais il était représenté par deux de ses publications qu'a bien voulu nous résumer M. Régnier, en y ajoutant ses remarques personnelles et après nous avoir rappelé l'importance qu'offrait Gisors, au point de vue militaire à l'époque où la Normandie n'appartenait pas à la France et où l'Epte formait la limite des possessions du roi d'Angleterre.

On distingue à Gisors quatre périodes diverses :

1° La construction de Robert de Bellème, commencée sous Guillaume le Roux, en 1097, et terminée sous Henri Ier, vers 1106.

Cette construction avait, comme première enceinte, un fossé profond et un mur sans flanquements ; et, comme don-

jon, une tour polygonale au sommet d'une énorme motte couronnée d'une palissade.

2° Les additions faites par Henri II d'Angleterre, en 1161 et 1184.

A cette époque, des sommes considérables, mentionnées dans les comptes royaux, furent employées à la couverture de la tour, au mur destiné à retenir la motte, à la chapelle de Saint-Thomas et à la réparation de la base des remparts.

3° Après 1193, Philippe-Auguste, maître de Gisors, s'empressa de fortifier la place du côté de la Normandie. Il fit renforcer les murs du côté de l'Ouest, y fit construire trois tours arrondies à l'intérieur et afin d'assurer à la garnison un moyen de communication du côté de la France qui lui faisait défaut et de suppléer à l'insuffisance du donjon, ce prince fit élever sur un point bas, à la rencontre des remparts du château et des murs de la ville, une tour cylindrique, admirablement conservée, de vingt-huit mètres de hauteur au-dessus du fossé. C'est celle à laquelle on donne aujourd'hui le nom de *Tour du Prisonnier*.

Pour compléter l'histoire descriptive du château de Gisors, il faut encore rappeler que, bien qu'après la conquête de la Normandie, ce point n'eut plus la même importance, il devint cependant nécessaire de mettre les remparts en rapport avec les exigences que nécessitait l'introduction de l'artillerie. Une partie de ces changements durent être faits au XIVe siècle, mais c'est Henri II qui, en 1555, fit mettre le château dans son dernier état de défense.

Gisors ne souffrit pas beaucoup des guerres de la Ligue et il n'eut pas à subir de démantèlement au temps de Richelieu ; mais on cessa d'entretenir ses murailles, des lézardes se produisirent, les gens du pays y vinrent puiser des matériaux comme à une carrière de pierre, et c'est ainsi qu'il devint en ruines.

Cependant, tel qu'il est aujourd'hui, le château de Gisors, devenu propriété de la ville, entouré de boulevards dont les arbres élevés lui forment une magnifique ceinture, restauré et entretenu avec soin, reste, avec le Château-Gaillard, Coucy et la Roche-Guyon, un des monuments les plus complets de l'architecture militaire du XIe au XIIe siècle.

Une des curiosités du château, ce sont les sculptures qui couvrent, dans la tour *dite du Prisonnier*, toute la partie des murs de la salle basse sur laquelle le jour vient, à différentes heures, frapper à travers les meurtrières qui lui servent d'ouvertures.

Ce sont tantôt des sujets pieux : la Passion, saint Michel, sainte Barbe, saint Nicolas; tantôt des châteaux, des tournois, des combats, des danseurs, un canon cerclé sur chariot, un pendu, des blasons et enfin la représentation d'un personnage agenouillé entre quatre fleurs de lys, et accompagnée de la légende : O MATER DEI, MEMENTO MEI, POVLAIN.

Depuis un demi-siècle, l'imagination des historiens s'est donnée libre carrière pour l'interprétation de ces scènes et la recherche de leur auteur, et pourtant le recueil de ces figures, s'il a été relevé, n'a pas encore été publié, ainsi qu'on l'a fait, il y a quelques années, pour le château de Loches. Charles Nodier, dans le *Voyage pittoresque en Normandie*, fut un des premiers à recueillir, sinon à créer la légende : Quel était ce prisonnier? « Aux yeux de la génération de 1830, disait dans une causerie M. Louis Passy, ce ne pouvait être que l'amour qui l'avait rendu prisonnier, — toutefois, quand on est amoureux, on est beau, — par conséquent, il était amoureux ; il avait été enfermé pour des causes que nous ne connaissons pas, mais que nous pouvons deviner..... »

Puis, la légende ajoutait que le prisonnier avait creusé, avec un clou, des échelons permettant d'arriver à l'une des ouvertures ; qu'il s'était évadé ainsi, était tombé dans le fossé, avait été repris, qu'il était mort, enfin !

Mais à quelle époque ? Dans quelles circonstances ? Autant de points inconnus qui n'ont pas empêché certains écrivains de bâtir des récits qu'ils placent au XIIIe, au XIV, au XVe siècle, et dans lesquels ils mêlent les noms de reines et de princesses, peu importe.

Le prisonnier a gravé, au-dessous d'une invocation à la Vierge, le nom POVLAIN. Vite, on a cherché quel pouvait être ce personnage ; pour Blangis et La Fresnays, ce serait un Polham, homme de confiance de Marie de Bourgogne,

jon, une tour [illegible] prisonnier après la bataille de
couronnée d'une [illegible] par ordre de Louis XI. Pour

2° Les additi[illegible] Poulain, trésorier du duc d'Or-
et 1184. [illegible] après l'assassinat de son

A cette époq[illegible] serait tombé en disgrâce. Et
dans les compte[illegible] beaucoup à son roman,
de la tour, au [illegible] les sujets gravés par Pou-
de Saint-Thoma[illegible] Ardents sous Charles VI ;

3° Après 119[illegible] ment saint Martin par-
pressa de forti[illegible] arrêté par un homme sau-
renforcer les mur[illegible]....
tours arrondie[illegible] joute le savant député de
un moyen de [illegible] ans, prépare une histoire
faisait défaut et [illegible] our de Gisors renferma beau-
prince fit élever [illegible] ment des seigneurs, mais
parts du château [illegible] qu'on devait punir. Je suis
drique, admirab[illegible] *Prisonnier* fut la *Tour des*
hauteur au-dess[illegible]
aujourd'hui le [illegible] à cette dernière conclu-

Pour com[illegible] qu'il puisse paraître témé-
sors, il faut [illegible] suite seulement de deux
de la Norman[illegible] avoir partager l'opinion de
il devint [illegible] prisonnier contemporain
rapport av[illegible] y a plusieurs mains très
l'artillerie. [illegible] de la salle de Gisors,
au XIVe siè[illegible] trop vieillies et qu'aucune
château dan[illegible] du XVe siècle. Un examen

Gisors [illegible] figurés et des caractères
il n'eut pa[illegible] nous amènerait, je le
lieu ; mai[illegible] ne remontent guère
se produisi[illegible] l'imprimerie et que plu-
riaux com[illegible] gravures de missels ou d'autres
devint en [illegible] tournoi notamment, pa-

Cepend[illegible] de Louis XII ou de
devenu pr[illegible] primer plus complètement
arbres élev[illegible] la salle basse de la *Tour*
et entret[illegible] un cachot destiné à
Coucy et l[illegible] hommes d'armes coupa-
plets de l'a[illegible] et qui, du moment que

l'un d'entre eux leur en a donné l'exemple, ont passé les heures de leur captivité à tailler les sujets les plus variés, non avec un clou, comme le voudrait la légende, mais avec leur dague ou la lame de leur couteau. Il est toujours dur, je le sais, de chercher à substituer la réalité à la légende, aussi beaucoup de personnes se refuseront-elles certainement à partager mon opinion, et je leur accorderai volontiers que des prisonniers d'État aient pu passer de longues années dans cette salle, assez spacieuse du reste pour une prison. Jusqu'au règne de Louis XIV, le donjon de Gisors a servi de lieu de détention et l'auteur des recherches les plus récentes sur le Masque de Fer nous parlait encore, il y a peu de jours, d'un prisonnier mystérieux envoyé à Gisors et... dont on a naturellement perdu la trace.

Nous rentrons en ville par les promenades et voyons la statue du général de Blanmont, au haut de la Grande-Rue, que nous descendons en partie pour arriver à l'église collégiale consacrée à saint Gervais et saint Protais et qui, par l'importance de sa construction et la variété de sa décoration, mérite à aussi juste titre que le château d'attirer l'attention des archéologues.

Appuyés sur une terrasse, au bas de laquelle va nous conduire une rampe ou un escalier, nous avons devant nous la façade de l'église de Gisors, l'une des constructions les intéressantes de l'architecture de la Renaissance, parce qu'elle nous offre des spécimens de l'art français dans tout le cours du XVIe siècle, et cependant la tour est restée inachevée.

L'église de Gisors a été, depuis quelques années, étudiée à deux reprises, par M. L. Palustre, qui en a parlé avec détails dans son grand ouvrage *La Renaissance en France*, et plus récemment par M. L. Régnier, dans une étude publiée à propos de ce travail et intitulée *La Renaissance dans le Vexin et dans une partie du Parisis* (1886). Toutefois, la description archéologique de l'église de Gisors reste à faire et nous espérons que notre cicérone nous la donnera prochainement.

Après avoir examiné avec attention les portails surchargés de sujets, d'ornements et de légendes qui décorent la

—

nts ordres
ée et avant
de l'église,
gothiques, et
soutiennent
pelle ceux de
s iconoclastes
enlevé les sta-
efs, gratté les
n et martelé les

partie de l'église
vers 1525, où se
traces de la Re-

itectes qui y ont
Jumel, son beau-
Nord que nous
et, détail cu-
Robert Grappin,
maçon de l'œu-

nt fort heureuse-
les comptes for-
ves aux archives de

le, nous nous diri-
ar et qui renferme
On trouve là un
Palustre a fait res-
occupée par Jean
successeur. Nous ne
pteur a traduit le
antipendium entiè-
décore l'autel et qui
du commencement
sommes devant le
plusieurs scènes
at offert. Un certain

nombre de piliers furent ainsi donnés par des corporations et on remarque un peu plus loin, ceint de coquilles, celui des pèlerins de Saint-Jacques. Dans une des premières chapelles, nous voyons le cadavre sculpté, attribué à tort à Jean Goujon, attribution inconciliable avec sa date, mais que les sculpteurs de l'école de Gisors sont parfaitement en droit de revendiquer. Nous disons l'*école* de Gisors, et, en effet, on peut remarquer qu'il y eut au XVI[e] siècle, à Gisors, une école qui, rivalisant avec celle de Beauvais, éleva ou décora de nombreux édifices dans un rayon de quelques lieues. L'église de Chaumont que nous verrons dans l'après-midi en est incontestablement un des produits directs.

Quelques peintures sont aussi à mentionner, des retables, des peintures sur bois, représentant les scènes de la vie des saints patrons : Gervais et Protais, la légende du Juif de la rue des Billettes et du Miracle de l'Hostie percée et saignante, représentée en une suite de tableaux du commencement du XVII[e] siècle, qui méritent d'être signalés à M. l'abbé Gaultier de Claubry, curé de Saint-Jean-Saint-François, qui s'occupe avec tant de zèle de tous les documents concernant ce fait historique si intéressant pour l'histoire de sa paroisse, une suite de portraits de membres de diverses confréries, la chapelle nouvellement remise au jour de l'Assomption de la Vierge, avec ses sculptures représentant les attributs de la Vierge, et une série de statuettes de donataires agenouillées, très mutilées, mais que d'anciens dessins vont permettre de reconstituer, etc. Enfin, il nous reste à parler des verrières. Beaucoup ont été détruites en partie ; leurs sujets sont dérangés, mais il reste cependant plusieurs fenêtres complètes. L'une, du côté Nord, représente les scènes du martyre des saints Crépin et Crépinien et porte la date de 1530 ; une autre qui renferme plusieurs scènes de la légende de saint Claude, évêque de Besançon, étudiée avec soin par M. l'abbé Blanquart et comparée par lui à une verrière de Saint-Étienne de Beauvais, offrant le même sujet, lui paraît devoir, comme celle-ci, être attribuée à Nicolas et Jehan Le Prince ; le vitrail des quatre saints porte les initiales R. B., de Romain Buron, appartenant à une famille d'artistes de Gisors dont le nom se trouve plu-

... paroisse et qui prirent
... Fontainebleau.
... superbe grisaille, repré-
... la Vierge, œuvre remar-
... auteur des vitraux d'Écouen,
... Chantilly, et dans lesquels
... reconnaissent le faire
... que M. Régnier croit,
... devoir donner à son frère,

... serait terminée s'il ne
... sacristie, admirer le très
... de la confrérie de Notre-
... de 1476 à 1770 environ,
... ceux qui furent affiliés à cette
... Les plus grands noms de
... d'humbles bourgeois ; les
... du sang se firent gloire de s'y
... leurs armories à côté des
... de ces artistes dont nous
... indications, de pouvoir
... Martirologe de Gisors mériterait
... intégrale et nous espérons

... le tour de la ville, aller
... préoccuper trop de savoir
... celui sur lequel, à la suite
... Philippe-Auguste fit placer
... Signalons, en passant, une
... sujets sculptés sur ses
... textes liturgiques et allons
... thèque, dans l'hôtel de
... chapelle sert aujourd'hui de

... importance considérable,
... un certain intérêt, et à
... du moyen âge, recueillis
... spécimens d'histoire
... d'une réelle importance :

un portrait de Louis XIV en tapisserie, exécuté, dit-on, dans la fabrique qu'avaient alors à Gisors les Duruflé, croyons-nous, et un buste en marbre blanc d'Hazon, surintendant des bâtiments à la fin du siècle dernier. Signalons-y aussi quelques portraits historiques et des chapeaux, épaves du célèbre procès des chauffeurs.

L'heure du déjeuner nous appelle à l'hôtel, où nous trouvons le comte Le Couteux de Canteleu, le veneur et l'historien cynégétique bien connu, et son neveu, M. Henry Le Couteulx de Caumont, qui sont venus nous rejoindre. Chacun fait honneur à la cuisine de l'*Ecu de France* et on apprécie surtout comme spécialités du pays, la truite de l'Epte, l'andouillette et le *mirliton*, petit gâteau à la crème d'amandes.

Trie-Chateau. De Gisors, nous rentrons dans l'Oise ; nous allons, en voiture à *Trie-Château* et nous nous dirigeons d'abord vers le *dolmen* de Trie, l'un des monuments mégalithiques les plus importants du département, fouillé et décrit, il y a quelques années, par MM. Léon de Vesly et Alfred Fitan. C'est une chambre funéraire formée de quatre pierres de grandes dimensions donnant sur une allée qui devait être couverte autrefois. La pierre d'entrée offre cette particularité qu'elle est percée d'un trou circulaire de 0 m. 50 environ, qui a longuement attiré l'attention des savants qui s'occupent d'études préhistoriques. Cette ouverture, en effet, semble trop petite pour avoir pu servir à l'introduction des corps dans la chambre.

Le dolmen de Trie est situé dans un bois sur une colline qui domine le pays. M. Fitan avait bien voulu nous signaler un menhir, qui se trouve à quelques centaines de mètres de ce monument, mais l'heure nous pressait et nous avons dû sous le soleil, qui, pour une fois, voulait nous dédommager de ses trop fréquentes absences, regagner et prendre la route de Chaumont.

Chaumont-en-Vexin. L'église de Chaumont frappe avant tout par le pittoresque de sa situation. Elle est élevée, en effet, sur une colline qui domine la petite ville et un escalier de plus de soixante marches, y donne accès. L'édifice appartient à la dernière époque du style gothique. On recon-

-

'école de
M. Régnier
que la tour,
à celles de
de son fils
qui décoraient
en subsiste
représentant
la naissance,
décollation, et
rons, et dans
de Croix.
eau que nous

he se dressent
avoir lieu le di-

particulièrement
subsiste encore
quelques années,
n voit avec inté-
siècle, où l'on
romanes riche-
x fleuris et d'ar-

ussi le siège de la

une petite place
carrousels, à peu
ction mixte, dont
que le chœur au
. On croît recon-
une construction
t-être, mais n'ou-
préfet Cambry,
aissances archéo-

est certainement la
Le portail est, dit

M. l'abbé Pihan, le plus précieux spécimen du département pour le roman fleuri et comme flore ornementale. De chaque côté, est une baie surmontée d'une arcade cintrée et au-dessus se trouve une belle rosace. Toute cette façade a été, en 1860, réparée avec grand soin par Vaudremer.

On remarque, avec curiosité, dans le mur du côté nord, trois belles arcades en plein cintre ornées de dessins et semblables à celles qui décorent la façade. Tout en les décrivant avec soin, les auteurs qui ont parlé de l'église de Trie n'ont pas cherché quel était l'emploi de ces arcades dans la construction primitive et M. L. Régnier a, le premier, songé à y reconnaître un *narthex*, comme ceux qui existent au-devant de certaines églises romanes du Laonnois, à Urcel, par exemple. Cette disposition nous a frappé et nous partageons entièrement l'avis de M. Régnier, qui saura l'établir d'une manière précise. Ne négligeons pas de signaler dans la nef une grande toile attribuée à Mignard, le *Christ en croix*.

L'ancien château, qui a appartenu longtemps aux d'Orléans-Longueville, a subi de nombreuses mutilations, mais cependant ses substructions offrent encore de curieuses salles voûtées, auxquelles conduit un bel escalier de la Renaissance, décoré de clefs de voûte d'une intéressante composition. Le propriétaire actuel, M. Desauney nous a engagés à visiter son domaine avec la plus grande courtoisie et nous avons regretté de n'avoir pas plus de temps à consacrer aux fouilles intéressantes faites par lui pour la recherche des anciennes enceintes, à la modeste chambre dans laquelle pendant plus d'un an, de 1767 à 1768, Jean-Jacques Rousseau reçut l'hospitalité du prince de Conti, et aux arbres séculaires du parc.

Nous prenons le train à la gare de Trie-Château et, sauf un court arrêt au buffet de Beauvais, nous rentrons directement à Compiègne, par la ligne de Clermont, voyant au jour douteux de la lune, Bresles, La Neuville-en-Hez, Clermont avec son château, son Hôtel de Ville et l'église Saint-Samson, Fitz-James et Catenoy, itinéraire tout indiqué d'une autre excursion.

* * *

[illegible] dit un vieux proverbe, aussi [illegible] confrères font-ils de nom- [illegible] courses, plus longues même [illegible] Les uns pensent à frêter une [illegible] l'Oise et la Seine pour suivre [illegible] normands, au bout d'un millier [illegible] par la Manche et la mer du [illegible] d'autres se demandent si nous [illegible] Orient-Express, pour aller à Cons- [illegible] Charles-le-Chauve, en faisant rebâtir [illegible] le nom de *Carlopotis*, a, comme [illegible] adopté comme plan de [illegible] la capitale de l'Empire d'Orient; [illegible] parlent que d'aller retrouver les [illegible] la Meuse, ou de recommencer le [illegible]

[illegible] il n'en coûte guère de les [illegible] le but de notre prochain voyage [illegible] qu'on nous rappelle le vieux

[illegible] de Compiegne
[illegible] y revienne.

Le Secrétaire, MARSY.

XXXVII

Agnetz, La Neuville-en-Hez, Bulles, La Rue Saint-Pierre, Bresles, Remérangles, Etouy, Fitz-James, Warty.

12 juillet 1891.

Quelques jours avant cette excursion, le secrétaire de la Société, M. de Marsy, au lieu de faire le compte rendu des endroits visités, avait publié dans l'*Echo de l'Oise* du 30 juin 1891, ceux qu'on était appelés à voir.

L'article qui tient lieu de compte rendu était ainsi conçu :

Jusqu'à ce jour, à la suite des excursions faites par les membres de la Société historique, des comptes rendus en étaient rédigés et depuis plus de vingt ans, les journaux de Compiègne ont bien voulu donner une place dans leurs colonnes à ces récits dans lesquels les rapporteurs ont surtout eu en vue de rappeler à leurs confrères les monuments les plus curieux visités par eux, de leur en retracer l'histoire, de chercher à faire ressortir les points d'analogie qu'ils peuvent présenter avec d'autres édifices de notre région et de résumer les discussions auxquelles leur examen peut donner lieu.

Aujourd'hui, notre tâche est changée et, ainsi que cela

a lieu le plus souvent dans les congrès de la Société française d'archéologie et dans ceux de l'Association pour l'avancement des sciences, on nous demande non plus de décrire ce que nous avons vu, mais d'entretenir nos confrères de ce qu'il verront. La tâche sera parfois plus difficile, puisqu'il s'agit pour nous de parler soit de monuments que nous ne connaissons pas ou que nous n'avons vus que du chemin de fer... et sans *jumelle Flammarion*, soit encore d'édifices comme les églises d'Agnetz et de Fitz-James, dont les vitraux seuls, après trente ans, nous ont encore laissé un souvenir. N'importe, le devoir du secrétaire est d'obéir aux injonctions du bureau et nous allons chercher, en nous aidant de ces excellents guides, qui heureusement ne manquent pas dans notre département, à satisfaire nos confrères.

Pour pouvoir utilement les renseigner, il faudrait joindre à notre train un fourgon-bibliothèque et ce ne serait pas trop d'une grande tapissière pour emporter et mettre à leur disposition le *Voyage pittoresque de la France* à la fin du siècle dernier, dont les gravures de Née et de Tavernier, bien qu'un peu froides et représentant les formes gothiques avec des lignes géométriques comme on en admettait encore à cette époque, nous retracent seuls les monuments qui, depuis cent ans, ont disparus, frappés par le vandalisme, négligés par des propriétaires insouciants ou détruits pour faire place à des constructions nouvelles, répondant mieux à nos besoins *fin de siècle*. A côté, il nous faut prendre aussi le *Voyage dans l'ancienne France*, de Taylor et Nodier, dont les planches, que parfois on serait tenté de comparer aux « belles infidèles » de Perrot d'Ablancourt, nous transforment d'une manière beaucoup trop poétiques certaines cours de fermes en manoirs sous le crayon d'artistes de premier ordre, à l'époque où la lithographie, vulgarisée par le comte de Lasteyrie, avait atteint son apogée, pendant que d'autres, parmi lesquels nous ne devons pas oublier Viollet-le-Duc, couvraient les marges des récits de Nodier d'illustrations romantiques, dans lesquelles les sacrifices des druides se mêlent aux saints-mystères, et où les massacres des communiers et des Jacques font pendant aux

bergeries de Liancourt et de Chantilly. N'oublions pas la grosse artillerie, l'*Archéologie des monuments romans du diocèse de Beauvais*, dans laquelle le docteur Eugène Woillez a disséqué, avec un scalpel, tous les édifices de notre pays, ne négligeant ni un chapiteau, ni une voussure, ni un corbeau, ni une colonnette. Si Clermont ne possède pas de Société savante, et c'est vraiment une exception dans notre département, les villes voisines ne se sont pas fait défaut de faire invasion chez elle, et ce sont des Clermontois qui, le plus souvent, ont introduit les étrangers, je ne veux pas dire les ennemis, dans la place. Le Dr Woillez, le président Ledicte-Duflot, M. Ed. Féret ont fourni le contingent de leurs recherches, les uns à Amiens, les autres à Beauvais, d'où la nécessité d'emporter aussi les *Mémoires des Antiquaires de Picardie* et ceux de la *Société académique de l'Oise*. Mais, avec cela et avant tout, ne nous faut-il pas encore ces excellentes *Statistiques cantonales* de Graves, ce modèle des administrateurs qui, dans ses longues tournées comme secrétaire général trouvait le temps, entre une enquête de grande voirie et une séance du Conseil de révision, de décrire une église, de noter une inscription et et de compulser les archives d'un château ou d'une mairie, en formant ces cahiers que publia pendant près de trente ans l'*Annuaire de lOise* et qui n'ont qu'un défaut, celui de ne jamais fournir la preuve des faits qui sont avancés. Mais les travaux de Graves, devenus rares, ont vieilli, aussi devons-nous applaudir à l'idée qu'ont MM. Debauve ingénieur en chef, et Roussel, archiviste du département, de nous donner de nouvelles statistiques de l'Oise.

N'oublions pas encore, car nous ne quitterons pas le comté de Clermont, deux ouvrages excellents, le *Dénombrement du comté de Clermont de* 1373, analysé par le comte de Luçay et les *Recherches sur le comté de Clermont*, de Lépinois, un livre bourré de renseignements et de notes, celui-là. Enfin, sans oublier les brochures de M. Féret, dispersées dans les journaux locaux, les articles de M. l'abbé Boufflet sur la Neuville-en-Hez, et les *Monuments historiques* de l'abbé Pihan. Comme il nous faut un guide qui puisse nous permettre de nous retrouver dans ce dédale, nous

prendrons le *Répertoire archéologique de l'Oise*, d'Emm. Woillez, et un lot de cartes, celles de V. Lhuillier d'abord, de l'Etat-Major et surtout de Cassini, hommage bien naturel à cette famille de géographes habitués dans le Clermontois, à Thury, puis la carte géologique de Graves, etc. La précaution n'est pas inutile, car un de nos confrères nous a affirmé n'avoir trouvé pour se diriger, dans un de nos chefs-lieux de canton, d'autres cartes que les cartes à jouer de Grimaud.

Maintenant, en route si vous le voulez bien, nous prendrons le chemin de fer à 6 h. 36 du matin, et nous serons à Clermont à 7 h. 55. Nous passerons sans nous arrêter les huit stations ou arrêts établis sur la ligne et nous viendrons chercher, au pied du Châtellier, les voitures qui doivent nous servir à accomplir notre course.

La description de la ligne serait, du reste, sans grand intérêt, et volontiers on pourrait reproduire à son sujet ce qu'écrivait le préfet de Cambry, il y a quatre-vingt-dix ans, en parlant de la même route qu'il ne suivait pas, dans son carosse à quatre chevaux, avec son bel habit brodé, accompagné d'un chimiste et d'un botaniste, suivi de son peintre et escorté, de plus, de quelques gendarmes, préférant prendre la direction assez fantaisiste de Creil à Chantilly et Senlis, pour venir à Compiègne : « Il existe une route de traverse de Clermont à Compiègne, mais dans un si mauvais état qu'elle n'est praticable que dans les beaux jours de l'été ; elle laisse apercevoir de très beaux espaces, des sommités de montagnes lointaines, mais peu d'accidents pittoresques, excepté dans les environs de Nointel et de Catenoy ; on voyage presque toujours sur des plaines immenses, qui n'offrent aucune commune, aucun site remarquable, aucun objet monumental ! »

Pour l'instant, nous ne monterons pas en ville, réservant pour le retour la visite que nous devons d'abord à l'église Saint-Samson, décrite et décorée avec grand soin par M. l'abbé Boufflet, et ensuite à l'Hôtel de Ville, restauré et presque complètement rebâti sous la direction de M. Selmersheim, et qui, lors de notre dernière visite, n'était qu'un vaste chantier. Aujourd'hui « ce spécimen de l'architecture

à la fois civile et militaire du XIV[e] siècle » est rétabli dans son intégrité. Une collection intéressante de portails historiques locaux, formée par M. Ed. Féret, y a repris sa place; le vieux *compte* rendu par Guillaume Pullen au connétable de Bourbon et le *Livre vert* de Saint-Samson reposent sur les plus beaux rayons de la bibliothèque, mais la course est longue, en route.

Grâce à l'obligeance d'un aimable confrère, ancien compiégnois, nous savons que nous aurons nos étapes préparées à l'avance : Agnetz, la Neuville-en-Hez, la Rue-Saint-Pierre et Bresles, où nous devons déjeuner et, au retour, Rémérangles, Bulles, Etouy et Fitz-James.

L'église d'AGNETZ est le premier édifice que nous rencontrons sur notre route, élevant son clocher au milieu des bois; ce n'est pas l'un des moins intéressants. Construite au XIII[e] siècle, sous le vocable de saint Léger, elle appartient en entier à cette époque, à l'exception du chœur qui ne remonte qu'au XVI[e] siècle; son importance l'a fait classer depuis longtemps au nombre des monuments historiques, aussi M. l'abbé Pihan nous en a-t-il donné une bonne et très complète description : Ses dimensions sont considérables pour une église rurale, elle n'a pas moins de 42 mètres de longueur sur 18 de largeur, et son élévation sous voûte est de 17 mètres. Le maître-autel moderne est considéré comme une œuvre remarquable de sculpture sur bois. Sous la sacristie, élevée au XVI[e] siècle, se trouve un *sépulcre* composé de neuf personnages de grandeur naturelle, du XVI[e] siècle. Sur les vitraux du chœur, datés de 1540, on trouve les légendes de saint Léger, de saint Jean-Baptiste et de sainte Agnès. M. Woillez attribue les fonts baptismaux au XVI[e] siècle.

Le temps nous manquera sans doute pour aller voir à Saint-Rémy-en-l'Eau, les restes de la chapelle de l'ancien prieuré, dépendant de l'abbaye de Saint-Germer.

Si nous lisions un peu trop rapidement l'article consacré par M. de Lépinois à LA NEUVILLE-EN-HEZ, nous risquerions fort d'avoir de sérieuses désillusions. En effet, il commence par opposer au château de Clermont, résidence urbaine des Comtes, la maison de campagne « château », d'un aspect farouche, muni d'un donjon, d'une chapelle, flanqué de

prison, tours, enceint de fossés profonds, égayé à l'extérieur par des pourpris, des vergers et un vivier poissonneux, tel, en un mot, que nos bons aïeux entendaient le manoir rural au moyen âge, et c'est seulement huit ou dix pages plus loin, après avoir fait espérer la vue d'un édifice luxueux, commencé à la fin du XII[e] siècle, et souvent agrandi depuis, qu'il nous annonce que le château de La Neuville fut brûlé en 1590 et qu'il n'en reste pas trace. A peine distingue-t-on la motte sur laquelle s'élevait l'édifice où un assez grand nombre d'historiens et M. l'abbé Boufflet, en dernier lieu, ont voulu faire naître saint Louis.

Ces questions de lieu de naissance de personnages célèbres du moyen âge sont toujours fort difficiles à résoudre, si l'on n'a pas sous la main, et c'est fort rare, un texte, une charte établissant bien nettement que, de telle date à telle autre, les membres de telle famille ont habité une localité, et sans s'en éloigner.

Sans parler des anciens qui, comme Homère et Virgile, étaient revendiqués par sept villes à la fois, on a versé depuis plus d'un siècle des flots d'encre sur la question de où et quand étaient nés Charlemagne, Godefroy de Bouillon et Pierre l'Hermite.

La Neuville-en-Hez, invoquant un document authentique, il est vrai, des lettres patentes de Louis XI, qui sur ce point n'était sans doute pas mieux renseigné que nous ne le sommes, a érigé dernièrement une statue à saint Louis, sur la Motte du château où il aurait reçu le jour. Voyons la statue, mais n'employons pas notre journée à rechercher pourquoi le saint roi se disait Louis de Poissy et non Louis de La Neuville.

En revanche, on ne peut contester à La Neuville Adrien Baillet, l'auteur de célèbres travaux d'hagiographie qui lui ont valu le surnom de *dénicheur de saints*. Son acte de baptême est transcrit sur les registres paroissiaux de 1649.

Autour de La Neuville et de la forêt de Hez, grand domaine de chasse et source importante des revenus des comtes de Clermont, restée jusqu'il y a peu d'années entre les mains du duc d'Aumale et vendue par lui à M. Stern, propriétaire du château de Fitz-James.

L'église de La Neuville, contemporaine du château, n'a conservé que son clocher carré de la construction primitive, attribuée à 1187; le chœur est du xve siècle et le reste est moderne.

La Neuville et ses environs ont fourni aux archéologues de nombreux objets antiques de toutes les époques, armes en silex, poteries, monnaies gauloises et romaines, figurines en bronze, objets mérovingiens, etc. La plupart de ces objets, recueillis non seulement à La Neuville, mais à La Rue-Saint-Pierre et à Bresles, sont au musée de Beauvais.

Bulles a fourni aussi la matière de très importantes collections, dont deux, l'une d'objets préhistoriques et l'autre d'armes, de bijoux et d'ornements mérovingiens, sont conservées dans le pays. Ceci dit, nous ne rappellerons pas à chaque localité qu'on y a trouvé des antiquités, à moins que ces découvertes n'affectent un caractère tout particulier.

La Rue-Saint-Pierre formait, à l'origine, deux sections dont l'une portait le nom de Courlieu. L'église a un portail roman, décoré de curieux ornements; la nef est moderne ; le chœur, qui date de la fin du xvie siècle, a de belles dimensions.

Au porche, on lit une de ces inscriptions fréquentes dans cette partie de notre province : « *Le 4 d'oust 1636, le prince Thomas entra en Picardie.* » Mais n'est-il pas bon de rappeler le souvenir de ces invasions et de donner ainsi aux enfants le sentiment d'une injure à venger, dette de famille qu'ils trouvent dans leur modeste héritage. N'est-ce pas ce qu'on fait les Allemands, rappelant sans cesse aux générations nouvelles les dévastations du Palatinat sous Louis XIV et les ruines causées par les armées de la République et de l'Empire.

Bresles, dans le canton de Nivillers, est une ancienne résidence des évêques de Beauvais, mais le château qu'ils y possédaient fut détruit pendant la Ligue. L'église a subi de nombreuses réparations et des tranformations qui lui ont enlevé une partie de son caractère. Certaines parties peuvent cependant être attribuées aux premières périodes de l'art roman, et Emm. Woillez compare leurs procédés de

construction avec ceux employés à la Basse-Œuvre de Beauvais.

Le chœur est du XVI[e] siècle, comme la plupart de ceux que nous verrons. A cette époque, ainsi que nous avons pu le constater dans une course précédente, on se dégoûta des édifices romans, considérés comme surannés, et on entreprit, en commençant par le chœur, la reconstruction, sans autre raison, d'un certain nombre d'édifices religieux qui étaient encore en parfait état de conservation, puisque beaucoup subsistent aujourd'hui. Aussi, ne doit-on attribuer ni à la ruine causée par la guerre des Anglais et des Bourguignons, ni à une augmentatation de population, mais simplement au besoin de satisfaire à la mode, le sentiment qui a porté, au XVI[e] siècle, à entreprendre la reconstruction, restée presque partout inachevée, de nos églises, soit dans les villes, soit dans les campagnes.

Le sol de Bresles et des environs est en grande partie formé de terrains tourbeux, dans lesquels on a rencontré quelques antiquités de nature spéciale, notamment un petit navire votif en terre cuite et des pierres « creusées avec une raînure pour égoût, qu'on a supposé avoir servi dans les sacrifices druidiques pour recevoir le sang des victimes. » On nous permettra de faire toutes nos réserves pour cette dernière attribution. Sans être peut-être beaucoup mieux informés sur les mœurs des Gaulois, nous avons du moins la réserve de ne pas voir partout des sacrifices et des cérémonies nées surtout dans l'imagination des historiens et des mythographes des deux siècles, et si on veut absolument expliquer ces pierres à raînures, pourquoi n'y pas voir tout simplement des polissoirs[1] ?

L'église de RÉMÉRANGLES, placée sous le double patronage de la Vierge et de saint Gengoult, est depuis plusieurs siècles le but d'un pèlerinage fameux. L'édifice, dont la façade est romane, est construit sur un tertre formé par les

1 C'est à Bresles qu'on a déjeuné. Les membres de la Société, partis de Compiègne à 6. h. 30 du matin, en chemin de fer, sont arrivés à Clermont à 7. h 35, où ils sont montés en voiture jusqu'au retour à la même station, pour reprendre le train de Compiègne.

déblais de vastes souterrains, qui rayonnent, à plus de dix pieds sous terre, dans toutes les directions.

Bulles, capitale du Bullois, est qualifié de ville dans les titres anciens et fut donné par Childebert aux religieux de Beauvais, qui le perdirent à la suite de l'invasion des Normands, ou du moins, à cette époque, ses avoués, ainsi que nous le voyons à Saint-Corneille, s'en emparèrent « pour mieux défendre les droits qui leurs étaient confiés. » Plus tard, l'un d'eux, Hugues, comte de Dammartin, rendit le prieuré, mais non la seigneurie aux religieux, qui furent évincés, on ne sait pourquoi, par les moines de Vézelay.

Les noms connus des seigneurs de Bulles sont si nombreux qu'il est difficile d'en établir la généalogie. En 1181, Bulles reçut une charte de commune, qui fut confirmée à plusieurs reprises ; elle possédait un maire et six pairs ou échevins.

Des deux châteaux de Bulles, il ne reste plus aujourd'hui de vestiges, mais là, comme à Rémérangles, on a trouvé de très nombreux souterrains communiquant ensemble, et formant ainsi une sorte de ville. Ces souterrains appelés *forts*, fréquents dans diverses parties de la Picardie et dont les plus importants sont ceux de Naours, près Villers-Bocage, dans la Somme, ont donné lieu à de curieuses discussions. Les auteurs sont loin d'être d'accord sur leur date : Lebœuf les attribue à l'époque normande, Bouthors au xve siècle et Graves, avec un sentiment fort juste et qui pourrait être confirmé par ce que nous avons vu l'an dernier dans la Corrèze, admet que ces souterrains, creusés pour extraire des matériaux suivant les besoins des constructions locales, ont été utilisés, comme refuges, lors de toutes les invasions, qu'elles soient normandes, anglaises, ou espagnoles, et pendant les guerres civiles et de religion.

L'église de Bulles ne date que de 1579, mais elle a été brûlée en partie par les Espagnols en 1636, lors de l'invasion des troupes des impériaux — sous les ordres de Jean de Werth. « Le portail, dit Woillez, présente une large arcade à moulures creuses avec mélange d'animaux, de végétaux, pinacles et clochetons. Il est accompagné d'une tourelle carrée et d'une rose flamboyante. »

tres du moyen
nt aux familles
et de Vigna-
ié, de Ressons,
rdinaire, acquit
qui joignit ce do-

s, a été en grande
st du XVIe siècle et
une chapelle sont
Vignacourt, mort en
ph, et de sa femme

ne porte ce nom
lait antérieurement
duc de Berwick, fils
urie fut érigée en sa
Fitz-James, en 1710.
1833 le château, qui,
M. de Beaumini, est
priété de M. Stern. Du
dont la *tour* était, au
n fief important, il ne

n 1809, sur la colline,
uveau propriétaire en
construction d'un bel

uré dépendant de l'ab-
lle conserve encore des
le côté méridional de la
x qui décorent l'église de
s à côté de ceux de Saint-
ent, dans la nef, des scènes
sainte Marguerite, de sainte

mieux conservés, on trouve
ayant au bas les portraits
famille d'Argillières, et aux-

quels on doit aussi le don du beau vitrail de la *Prédestination de la Vierge* à l'église de Clermont.

Si le temps ne nous fait pas défaut, passons le Pont-de-Pierre et montons voir celui-ci, en traversant le Châtellier avant de reprendre le train de 5 h. 43, qui doit nous ramener à Compiègne à 6 h. 41 du soir.

Le Secrétaire, MARSY.

XXVIII

Viviers, Taillefontaine, Pierrefonds.

1892.

... de fer, à 9 heures du ... Cotterets une heure plus ... qui devait nous être servi ... parcouru de nouveau ... le 29 juillet 1875, d'une ... nous ne pouvons que ren-

... nous avons pris des voitures ... VIVIERES qui, d'après Carlier, ... situées originairement

... en bénéfice simple, une ... et le chef-lieu d'un ... archidiaconé de Soissons. ... au XIIe siècle, et qui ... pendant le troubles des XIVe,

... mardis, un marché dont ... Prémontrés qui y étaient

installés. En 1270, un autre marché ayant été créé à Villers-Cotterets, les religieux prétendant que ce nouveau marché ruinait le leur, se plaignirent au Parlement. Mais ce dernier les débouta par la raison que les deux marchés se tenaient à des jours différents.

L'église du pays, dédiée à *Notre-Dame*, se compose d'une nef avec deux collatéraux et une abside qui est voûtée en cul-de-four. Elle remonte au XIIe siècle ; quelques chapiteaux ornés de grandes feuilles plates et une grosse tour ayant un toit à quatre pans l'indiquent suffisamment ; seulement les remaniements qui y ont été effectués, lui ont fait perdre son caractère primitif. On y conserve des reliques de sainte Clotilde. A leur sujet, Carlier raconte que ces reliques étaient, au IXe siècle, renfermées dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, mais que pour les soustraire aux dévastations des Normands, on les transporta à Vivières ; seulement, quand on voulut les y reprendre, un conflit s'éleva entre le seigneur du lieu et le Chapitre de Sainte-Geneviève. Une transaction alors survint et il fut convenu que les dites reliques seraient partagées. Le chef et le bras de la Sainte resteraient à Vivières, le surplus retournerait à Paris.

De Vivières, nous sommes allés à Taillefontaine qui, déjà, a eu la visite de la Société historique le 28 mai 1874[1], nous ne pouvons donc que résumer ce qui a été dit précédemment.

Taillefontaine était le siège d'une seigneurie qui dépendait de Pierrefonds. L'église est assez curieuse. Elle possède des vitraux du XVIe siècle, de belles boiseries et un porche roman surmonté d'une aiguille de pierre, découpée à jour, qu'on distingue de loin.

De Taillefontaine nous nous dirigeons sur Saint-Etienne.

Cette commune, dont il a été déjà parlé dans le compte rendu de l'excursion du 13 mai 1880 (t. 2, p. 60), dépendait aussi de la seigneurie de Pierrefonds.

L'église en forme de croix, présente des parties très anciennes. Le chœur est de l'époque romane et voûté en cul-de-four ; il a trois fenêtres avec colonnettes, chapiteaux

1. V. *Comptes rendus des excursions*, p. 67.

la nef a des
es et un lam-
de la fin du
roman, il est
extrémité aigüe

qu'ont été faites
dirigées par le
ration dévouée de

A. Sorel.

Graves, p. 108, et *Ré-*
118.

XXXIX

Ermenonville, Chaalis, Senlis.

13 juin 1892.

Partis de Compiègne à 7 h. 20, nous sommes arrivés à Senlis par Chantilly à 9 heures. Aussitôt, nous avons pris des voitures pour nous conduire d'abord à MONT-LÉVÊQUE où l'on aperçoit les ruines de l'ancienne ABBAYE DE LA VICTOIRE.

Mont-l'Evêque, dépendant jadis du domaine royal, fut concédé par Philippe-Auguste à Guérin, évêque de Senlis, qui y fit construire, dans le parc qu'arrose la Nonette, un château destiné à lui servir de maison de campagne, ainsi qu'à ses successeurs.

L'église n'a rien de remarquable : une partie toutefois (le transept), paraît dater du commencement du XIIIe siècle. Le clocher a été construit au XVIIe.

Quant à l'abbaye de la Victoire, elle ne présente plus que d'intéressants débris. Voici en quels termes M. Alexis Martin raconte son origine :

« Sur le lieu où elle s'élevait, deux courriers se rencontrèrent un jour de l'an 1214. Le premier était envoyé par Philippe-Auguste vers le prince Louis, son fils, pour lui annoncer la défaite des Allemands et des Flamands à

15

carrés et dentelures ornées de filets au-dessous ; la nef a des piliers cylindriques, de larges fenêtres ogivales et un lambris du XVIe siècle. Le collatéral gauche date de la fin du XVIIIe. Quant au clocher, qui affecte le style roman, il est moderne. Les contreforts ont un fût dont l'extrémité aigüe remonte jusqu'à la corniche[1].

C'est sur le territoire de Saint-Etienne qu'ont été faites les fouilles au mont Berny, si habilement dirigées par le président Albert de Roucy, avec la collaboration dévouée de M. Cauchemé.

A. Sorel.

1. V. *Précis statistique du canton d'Attichy par Graves*, p. 108, *Répertoire archéologique du département de l'Oise*, p 118.

On sait qu'au mois de mai 1778, J.-J. Rousseau y reçut l'hospitalité et que le 3 juillet suivant, il y mourut. Son corps fut enterré d'abord dans l'*île des Peupliers*, au milieu du parc, puis transporté au Panthéon, en exécution de la loi votée par la Convention, le 16 avril 1794, sur le rapport présenté par Lakanal le 14 septembre suivant, qui a décrit le cérémonial devant être observé lors de ce transport. Toutefois, le tombeau existe toujours, quoique délabré. Naturellement, il a été l'objet de notre visite. Adolphe Ivanne l'a décrit ainsi :

« Ce tombeau est dans le style antique. P. Robert en donne les dessins ; les sculptures sont de J.-P. Lesueur ; sur la face qui regarde le sud, le bas-relief représente une femme assise au pied d'un palmier ; elle soutient d'une main son fils, qu'elle allaite, et de l'autre tient le livre de l'*Emile*. Derrière est un groupe de femmes qui déposent des fleurs et des fruits sur l'autel de la Nature. Dans un coin, un enfant jette dans le feu des maillots, des corps de baleine; d'autres enfants élèvent au bout d'une pique un bonnet, image de la liberté. Dans une couronne, au milieu du fronton, se lit la devise que Rousseau s'était choisie : *Vitam impendere vero*, et sur l'autre face : « *Ici repose* « *l'homme de la Nature et de la Vérité*. »[1]

Nous avons ensuite parcouru les endroits les plus curieux du parc, notamment celui appelé le *Désert*, où l'on voit encore une chaumière en ruine, baptisée la *Cabane de J.-J. Rousseau*. C'est là, dit-on, qu'il aimait à caresser ses rêveries plus ou moins bizarres. Chacun de ces endroits se trouve décrit dans les *Mémoires d'un nonagénaire*, d'Yves Besnard, qui était à Ermenonville en 1789, et qui avait rencontré sur son passage l'intendant Bertier de Sauvigny, qu'on venait d'arrêter à Compiègne.

On sait que la mort de l'éminent écrivain a été l'objet d'interprétations diverses et qu'elle a été attribuée tantôt à une attaque d'apoplexie, tantôt à un suicide. C'est cette dernière opinion qu'a soutenue Mme de Staël, et qui a été partagée, en 1866, par le docteur Dubois, d'Amiens, secré-

1. *Itinéraire de la France Nord*, p. 376.

taire perpétuel de l'Académie de médecine, et en 1823 par M. Alfred Bougeault dans son *Etude sur l'état mental de J.-J. Rousseau et sa mort à Ermenonville.* Toutefois, jusqu'ici, il n'existe à cet égard aucune preuve directe[1] ; aussi peut-on répéter une fois de plus : « *Adhuc sub judice lis est.* »

Remontés en voiture, nous avons regagné Senlis, où tout d'abord nous nous sommes rendus aux *Arènes*, découvertes par le *Comité archéologique*, et pour la conservation desquelles il s'est imposé d'énormes sacrifices, ce qui lui fait grand honneur.

Jusqu'alors, on recherchait quel pouvait être leur emplacement, mais rien n'aboutissait, lorsque le 1er février 1863, M. Félix Vernois, l'un des membres les plus actifs de ce Comité, frappé de la désignation d'une fontaine, dénommée en 1182, dans une bulle du pape Léon III, *Fons Arenarum*, puis, en 1355, *Fontaine d'Araines*, en 1598, *Fontaine des Raines*, et en 1343, *Fontem de Harenis*, pensa que ce qu'on recherchait depuis si longtemps pouvait bien être là et que c'était par corruption que la *fontaine des Arènes* était devenue celle des *Raines* ou des *grenouilles*, ce qui pouvait d'ailleurs s'expliquer à raison de la nature du pré dans lequel elle se trouvait.

M. Vernois fit faire des fouilles et bientôt on eut la certitude de l'existence des anciennes arènes.

Aujourd'hui la remise au jour est terminée et la visite dont elles sont l'objet présente un intérêt exceptionnel. On trouvera du reste dans les *Comptes rendus et mémoires du Comité de Senlis* des années de 1865 et 1866 des descriptions très complètes des fouilles des arènes par les abbés Blond et Legloix, avec plans à l'appui[2].

Après le monument romain, il nous restait à voir l'ancienne *cathédrale de Senlis* dédiée à *Notre-Dame* ; or, il nous eût fallu le double du temps que nous avions à disposer, pour examiner dans tous ses détails ce superbe édifice, notamment la façade, une partie du chœur et les bas-côtés, ainsi que les chapelles de l'abside qui remontent au XIIe

1. V. le *Cabinet secret de l'histoire*, par le Dr Cabanès, 3e série.
2. V. aussi la curieuse *Notice sur les arènes de Senlis*, par M. Vatin.

siècle, le clocher du XIIIe, et certaines galeries du XVIe, sans compter de nombreuses sculptures. On remarquait en outre, dans la nef, un tombeau du XVIe siècle, avec bas relief en marbre blanc qui représentait une jeune femme succombant à l'opération césarienne et dont l'enfant portait une palme avec l'inscription suivante : *Meruisti mors et amor tanto potuerunt funere jungi.*

La cathédrale de Senlis a été l'objet de nombreux écrits au nombre desquels figurent les articles détaillés qui lui sont consacrés dans le *Répertoire archéologique du département de l'Oise*, par Emmanuel Woillez ; le *Précis statistique sur le canton de Senlis* et la savante histoire publiée dans les *Mémoires du Comité de Senlis* (année 1866).

Notre visite terminée, plusieurs d'entre nous ont été passer quelques instants, trop courts à notre gré, chez M. et Mme Eug. Vatin, qui nous avaient réservé un gracieux accueil, et de là, nous avons rejoint la gare pour rentrer à Compiègne, à 8 h. 15, par Crépy.

A. Sorel.

XL

Bruyères, Chambly, Beaumont, L'Abbaye Notre-Dame-du-Val, L'Isle-Adam, Champagne.

4 mai 1893.

« Brave Crillon, pandez-vous de n'avoyr esté icy près de moy lundy dernier à la plus belle occasion qui se soyt jamès veue et qui peut estre, se verra jamès, » écrivait Henri IV, le 22 septembre 1597, au camp devant Amiens, après la bataille d'Arcques.

C'est dans des termes analogues que nous serions tenté d'apostropher ceux de nos confrères qui ne se sont pas décidés à venir avec nous jeudi, malgré l'attrait du programme si bien préparé par M. l'abbé Marsaux.

Hélas! nous avons honte de le dire, tant du Valois et du Beauvaisis que du Vexin, nous étions dix à courir la poste dans le grand break qu'enlevaient quatre vigoureux percherons conduits par un des postillons de *Polayoti.* Ne sommes-nous pas déjà en pleine archéologie grecque et c'est dans Homère que nous devrions chercher les épithètes à donner à nos coursiers.

Autre regret plus grand, le bureau avait décidé que les dames seraient invitées à prendre part à notre excursion ; or, aucune d'entre elles n'a daigné répondre à notre appel, ce qui est humiliant pour nous ; mais je suis convaincu qu'elles se ra-

viseront une autre fois, comme des Picardes qu'elles sont. Seulement, aurons-nous toujours à leur montrer des chasubles, et des chapes de délicieux travail italien ou espagnol, et des aubes garnies de point d'Angleterre, comme celles de M. l'abbé Marsaux, et un ornement ancien complet, comme celui que les habitants de l'Isle-Adam avaient offert à M. l'abbé Grimot pour son cinquantenaire? Pourrons-nous leur montrer une région aussi pittoresque que celle des bords de l'Oise, de Creil à Auvers? La bonne fortune enfin nous donnera-t-elle encore un compagnon comme M. Séré-Depoin, dont l'érudition intarissable n'a cessé, pendant tout notre déjeuner aux *Quatre-Fils-Aimon*, à Beaumont, de nous retracer les souvenirs historiques du pays, récits assaisonnés d'une verve toute gauloise. Passant de l'histoire des vignobles d'Argenteuil à l'origine de la culture des asperges, depuis les Romains jusqu'à Rabelais, le président de la Société historique du Vexin, nous a montré que rien n'est nouveau sous le soleil et que le moyen proposé la semaine dernière à l'Académie des sciences par M. Girard pour nourrir les bestiaux avec des feuillages et notamment des branches d'acacias, était déjà préconisé il y a plus d'un siècle, dans les bureaux d'agriculture de Beauvais et de Pontoise, bureaux dans lesquels il faut chercher l'origine et même jusqu'au nom des Comices agricoles créés seulement en 1832. La mise sur le tapis du projet d'excursion du Congrès archéologique de France en Angleterre nous a valu, pendant ce déjeuner, la reconnaissance fortuite de deux gardes nationaux de la XI[e] légion et le récit du voyage légendaire des soldats citoyens à Londres en octobre 1848, démonstration aussi pacifique que celle que nous préparons.

Mais, revenons à notre excursion. Partis de Compiègne, suivant l'ordre de notre programme, à 7 h. 48, au nombre d'une demi-douzaine, nous sommes satisfaits, en passant à Saint-Leu-d'Esserent, de serrer la main de notre ancien concitoyen, M. l'abbé Abraham, et nous lui avons promis de revoir un jour sa belle église qui domine si fièrement la vallée.

Après un coup d'œil sur l'église de Boran, nous entrons dans celle de Bruyères où nous avons le plaisir de voir la curieuse statuette en cuivre de saint Vivien, décrite par

M. l'abbé Marsaux, ainsi que son enveloppe en cuir gaufré et ciselé, une de ces œuvres remarquables du XVI[e] siècle, comme il s'en dispute en ce moment à la vente Spitzer.

L'église de CHAMBLY, dont M. l'abbé Marsaux nous fait les honneurs, mérite les soins que lui prodigue son pasteur et sollicite, malheureusement encore, la vive attention de la Commission des monuments historiques. Car, si le chœur qui s'était écroulé a été refait, la partie de la nef qui y touche est échafaudée, étayée, embastillée en quelque sorte et cela depuis plus de vingt ans. Mais en attendant que notre voix soit écoutée, suivons notre guide dans le sanctuaire et étudions surtout avec lui quatre volets peints, de travail flamand du commencement du XVI[e] siècle, œuvres intéressantes, autant par le choix des sujets, parmi lesquels nous signalerons la messe miraculeuse de saint Grégoire, que par leur exécution qui décèle l'un des bons maîtres des écoles de Bruges ou de Louvain.

Une large et belle route nous conduit à BEAUMONT, dont nous apercevons l'église majestueusement campée en haut de la ville, en face du château, et en la visitant nous sommes surtout frappés de la largeur de son vaisseau divisé en cinq nefs. Le château, résidence des illustres seigneurs dont Douet d'Arcq a raconté l'histoire, a conservé son enceinte entière garnie de tours rondes. Son propriétaire, M. Duhamel, a bien voulu nous en faire les honneurs de la manière la plus aimable et, grâce à ses explications, nous avons pu nous rendre un compte exact de son ancienne disposition et de ses moyens de défense.

De Beaumont, nous avons traversé une partie de la forêt de l'Isle-Adam, avant d'arriver à l'abbaye du Val. Il nous aurait fallu plus de temps que nous n'en avions, pour aller à la recherche de la *Pierre Turquoise*, et, malgré les réclamations de M. Edgard Mareuse, membre du Conseil de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, qui avait bien voulu se joindre à nous, nous avons dû renoncer à aller voir ce dolmen, précédé d'une allée couverte, et qui offre, paraît-il, une certaine analogie avec celui de Trie-Château, visité dans une de nos excursions de 1891.

Après avoir fait presque tout le tour du parc, nous arri-

vons à la grille de l'abbaye de Notre-Dame-du-Val, fondée en 1125. M. Ferdinand Chauchat, conseiller à la Cour des Comptes, nous avait gracieusement accordé l'autorisation de visiter les restes de cette belle abbaye cistercienne, dont il a entrepris la restauration, jusqu'ici très heureusement conduite. Comme presque tous les établissements religieux de l'ordre de Citeaux, le Val se trouve dans un bas-fond et ce qui reste des bâtiments claustraux comprend aujourd'hui trois côtés dont un seul est digne d'intérêt, c'est celui qui se trouvait à l'est de l'ancien clocher et qui comprend deux étages. Le rez-de-chaussée est divisé en quatre salles dont les voûtes en ogive sont soutenues par des colonnes isolées. Les deux plus importantes sont la salle du chapitre et le réfectoire ; elles sont, comme la salle de l'Hôtel-Dieu de Compiègne, dont il était question à notre dernière séance, aujourd'hui profondément enterrées et une fouille faite montre la base d'une des colonnes à plus de deux mètres au-dessous du sol actuel. Le premier étage, qui ne forme qu'une seule salle, également voûtée en ogive, était le dortoir des religieux.

Elle est divisée en deux travées par neuf colonnes et a conservé un très beau caractère. Cette construction est de la fin du XIVe siècle. Les autres bâtiments qui subsistent et qui complètent le fer à cheval ont subi de nombreuses tranformations depuis le XVe siècle. L'église a été entièrement détruite et les nombreux monuments funéraires qu'elle contenait, dont plusieurs ont été dessinés par les soins de Gaignières, se trouvent aujourd'hui dispersés dans d'autres églises et dans des fermes du voisinage, où M. Hérard en a, il y a quarante ans, retrouvé un certain nombre. Les Montmorency, les Villiers de l'Isle-Adam, les Valecgoujart et d'autres grandes familles du pays eurent leurs sépultures dans l'église du Val.

Après avoir contourné le parc de STORS, et sans pouvoir nous arrêter pour visiter le château, remarquable par ses tapisseries, nous remontons le cours de l'Oise et arrivons à l'ISLE-ADAM.

La jolie église Renaissance de l'Isle-Adam nous retient longtemps, tant à cause de sa disposition que des objets

d'art qu'elle renferme et qui y ont été réunis par l'abbé Grimot. Stalles de Saint-Seurin de Bordeaux ; chaire du XVIIe siècle, de style flamand, retable d'une église normande, tout mérite un examen approfondi, ainsi que les monuments funéraires de la chapelle de Conti.

M. l'abbé Portier nous fait les honneurs de son église et nous montre le bel autel en marbre et bronze doré que vient d'exécuter la maison Poussielgue-Rusand. Conduits par lui dans son élégant presbytère, où il nous offre des rafraîchissements que rend fort agréable la chaleur tropicale dont nous continuons à jouir, nous y voyons le bel ornement offert à son prédécesseur pour son cinquantenaire ; le jardin du presbytère renferme une série de débris d'anciens monuments des environs qui lui donnent le cachet pittoresque d'un petit musée de Cluny.

Passant de nouveau sur la rive droite de l'Oise, nous montons la longue rue qui forme le village de Parmain, qui s'augmente chaque jour des constructions modernes élevées par les Parisiens qui y viennent en villégiature. Sur le point le plus élevé, à peu de distance de l'église de Jouy, se voit un pavillon de style que s'y fait construire le curé de Saint-Christophe de la Villette.

De loin, nous voyons, presque sur la hauteur, le beau clocher roman de l'église de CHAMPAGNE, l'une des principales attractions de notre excursion.

L'église de Champagne est un des monuments les plus importants de notre région et le gouvernement a, depuis longtemps, consacré des sommes importantes à la restauration du chœur et de l'abside. Mais, hélas ! il n'en est pas de même du clocher. On croyait que son tour allait arriver, lorsque l'on vint un jour enlever les échafaudages qui, pendant plus de quinze ans, avaient laissé croire à une restauration prochaine. Espérons toutefois que les espérances du curé, M. l'abbé Muzy, ne seront pas trompées et que de nouveaux échafaudages ne tarderont pas à nous annoncer la reprise des travaux.

Les étrangers qui visitent certaines contrées de notre pays, s'étonnent de nous voir laisser tomber en ruines des édifices de styles et d'époques rares chez eux. Nous compre-

nons ce sentiment, malheureusement nous sommes dans certaines parties de la France, dans l'Ile-de-France, la Picardie et la Normandie, par exemple, trop riches en monuments de grande importance, arrivés aujourd'hui au moment où ils ont besoin d'importantes restaurations. Les communes n'ont pas de ressources suffisantes, et les fonds consacrés par le gouvernement à l'entretien des édifices diocésains et à la restauration des monuments historiques permettent tout au plus de réparer quelques-unes de nos grandes cathédrales, et de ne pas laisser tomber complètement un petit nombre d'églises rurales. On ne sait pas ce qu'il faut d'argent pour entreprendre ces travaux, souvent plus chers que des constructions nouvelles, et, pour n'en citer qu'un exemple, rappelons qu'en trente ans on a dépensé plus de trois millions pour la cathédrale de Laon, et que les travaux ne sont pas encore terminés, tant s'en faut.

A coup sûr, si on consacrait un peu moins d'argent à faire fondre des canons et transformer des fusils, on pourrait relever de quelques millions ces crédits qui sont, chaque année, rognés par les bureaux des ministères, par les commissions du budget et enfin par les Chambres, mais ce sont des questions au-dessus de notre compétence et nous nous bornerons à élever la voix chaque fois que nous verrons menacé d'une ruine définitive quelque monument hors de pair.

MM. Séré-Depoin, Marcuse et Pillon nous avaient quittés à Mériel pour regagner Paris ; à Beaumont, nous nous séparons de M. l'abbé Marsaux et ce n'est pas sans le remercier de nouveau de l'organisation si bien entendue de notre excursion dans la vallée de l'Oise.

Réduits à notre seul contingent compiégnois, nous dînons à Creil, et rentrons à dix heures, nous promettant de nous venger des confrères insouciants qui ne nous ont pas accompagnés, en leur racontant les charmants souvenirs que nous laisse cette journée qui, malgré les désirs des agriculteurs, n'a pas encore vu tomber la moindre goutte d'eau.

Le Secrétaire, MARSY.

XLI

Champlieu, Saint-Jean-aux-Bois, La Moussière, Pierrefonds, Mont-Berny.

9 juin 1893[1].

DEUXIÈME JOURNÉE

De la célébration du 25e anniversaire de la *Société Historique*. (V. pour la première, consacrée à la visite de Compiègne les *Procès-verbaux* de l'année 1893, p. 73).

A huit heures du matin, le vendredi 9 juin, tout le monde était exact sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et les membres de la Société ainsi que les invités prenaient place dans cinq voitures traînées par de vigoureux chevaux des écuries de Bennezon. Nous allions suivre des routes romaines, marcher sur les traces des Mérovingiens et même refaire une partie des voyages des grands seigneurs du moyen âge, dont M. J.-M. Richard et M. Ernest Petit nous ont donné des spécimens dans leurs publications sur les comtes d'Artois et les ducs de Bourgogne, mais nous ne pouvions nous

1. La Société a fêté les 8 et 9 juin, le 25e anniversaire de sa fondation. Le premier jour, elle a fait les honneurs de la ville de Compiègne, aux délégués des Sociétés de province et de l'Etranger qui s'étaient rendus à son invitation. (V. *Proc.-verb.*, année 1893, p. 73.)

C'est le second jour, 9 juin, qu'eut lieu l'excursion dont il est rendu compte. — A. S.

contenter ni des chars romains, ni des lourds chariots mérovingiens dans lesquels, au bout de trois mois de cahots consécutifs, quelque princesse wisigothe traversait la France pour venir rejoindre à Soissons un royal époux qu'elle ne connaissait pas; ni même de ces litières assurément plus rapides, dans lesquelles la comtesse Mahaut venait en trois jours d'Arras à Paris

Des dames et de gracieuses jeunes filles avaient bien voulu prendre place dans nos voitures; notre honneur était donc engagé et bien que partis un peu en retard, nous arrivions en temps voulu à la limite de la forêt et descendions devant l'enceinte du théâtre de Champlieu où nous attendait le nouveau gardien avec sa casquette galonnée.

M. de Roucy consentit à être notre guide et nous faire parcourir successivement les diverses parties mises au jour de cette ville romaine, l'une des plus importantes de notre région. Nous ne referons pas l'histoire de la découverte de Champlieu, et ne rappellerons pas les discussions auxquelles donna lieu la mise au jour de son théâtre qui offre la plus grande analogie avec celui de Lillebonne. L'acoustique en est du reste excellente, et deux de nos confrères nous en ont fourni la preuve, en nous récitant des fragments de leurs œuvres. L'un d'eux, M. Léon Duvauchel a fait plus, il a émis l'idée de donner sur le théâtre de Champlieu des représentations de pièces imitées de l'antique, comme cela a eu lieu fréquemment à Orange et à Nîmes et dans diverses villes d'Italie. Nous ne pouvons qu'applaudir au projet de M. Duvauchel, qui nous a promis, du reste, d'écrire un prologue pour cette représentation d'œuvres de Plaute ou de Térence, voire d'Aristophane, et plutôt encore de celles de nos poètes contemporains comme Ponsard.

On visite le théâtre, l'hypocauste, le temple, dont nos compagnons ne se lassent pas d'admirer la variété de décoration dans les colonnes, en même temps qu'ils s'étonnent de nous voir laisser ainsi exposées aux injures du temps des œuvres de sculpture romaine que nous envieraient bien des musées de capitales du Nord. Nous n'osons reconnaître qu'ils ont raison et pour couvrir ce que l'on pourrait appeler notre négligence, nous n'hésitons pas à leur dire que des

sculptures semblables ne sont pas rares dans notre pays. C'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour ne pas sauvegarder celles-ci.

Le temps passé, des routes barrées pour l'exploitation des bois nous obligent à faire des détours et nous avons à peine le temps de visiter la belle église de SAINT-JEAN-AUX-BOIS et la salle capitulaire qui y touche et qui est maintenant complètement restaurée. Il reste encore à consolider la porte qui communique un si pittoresque caractère à l'entrée de Saint-Jean.

Dans un article qu'il a publié à la suite de notre visite, un de nos confrères, dont nous avons déjà cité le nom dans ce récit, annonce que la commission des monuments historiques est prête à réparer la porte de l'abbaye et qu'il ne faut qu'un effort, presque qu'une demande du Conseil municipal. Que le Conseil municipal de Saint-Jean se décide, et il aura rendu un vrai service aux archéologues et même aux touristes. La Société historique lui en sera reconnaissante; disons plus, elle sera heureuse de lui prêter son appui dans cette circonstance, comme dans toute autre.

Allons, en voiture! crie notre ami, M. Raymond Chevallier, en répétant les appels d'un cor qui n'offre qu'une ressemblance éloignée avec celui de Roland et, sans pouvoir répondre à l'aimable invitation de M. Duvauchel de nous arrêter à LA MOUSSIÈRE pour voir les cloîtres qui sont dans sa propriété, nous marchons à grands pas dans la direction de PIERREFONDS. Nos chevaux sentent comme nous que l'heure du repos approche et bientôt notre cortège émerveillé à la vue du château qui, au dernier tournant de la route seulement, montre ses imposants profils, s'arrête dans la cour de l'*Hôtel des Ruines*.

Servi en gras et en maigre, le déjeuner fait honneur à la vieille réputation de *Connétable,* un des plus vieux noms de Pierrefonds. Disons aussi qu'il a été servi rapidement, chose toujours difficile à obtenir quand on est aussi nombreux.

« Notre repas est tout simple, dit M. le président Sorel, le jour des discours est passé, aussi je ne porterai qu'un seul toast : *aux Dames !...*

Mais notre président a compté sans son hôte ou plutôt a oublié que nous avons réservé dans notre ordre du jour, pour être lue à la fin du déjeuner, une pièce de vers en vieux français, adressée par notre confrère le Révérend W.-H. Langhorne, et qu'il avait confiée à M. Francis de Roucy, sentant que la voix d'un poëte seule pouvait répéter les paroles d'un autre poëte.

La place nous manque pour donner aujourd'hui en entier la pièce du Révérend W.-H. Langhorne il nous pardonnera de n'en citer que quelques strophes :

A l'honorable Société historique de Compiègne,
hommage et reconnaissance à l'occasion de ses joyeuses noces d'argent.

Long vive la digne Société,
Historique en prospérité !
Qu'elle célèbre avec piété
Son jubilé moult mérité.
Se confortant de l'œuvre léal
Des vingt-cinq ans de service féal
Quelle rendit à l'humanité
Avec allégresse et urbanité.

. . . .

Les ruines cachées sous lierre
Les statues taillées en pierre,
Les peintures, ornemens jadis,
D'hostels de ville, donjons, églises,
Les merveilleuses tapisseries,
Les dentelles et les friperies,
Enrichies de pierreries
Les treillies et les soieries,
Les sculptures et les boiseries,
Ouvrage de fine menuiserie,
Les clochers et les sonneries,
Les vitraux teints par féeries,
Recouverts soubs ses bons auspices,
Restaurés par ses sages avis,
Proclament une riche récolte d'offices.

. . . .

Et vive donc toute Société
Archéologique, voire historique,
Qui enseigne avec sobriété,
A la manière dite pédagogique,

Les mémorables vérités
Descendues de l'antiquité
Pour advantage de postérité !

. . . .

Et vive surtout et vive encore
La digne société Compiégnoise
Qui fouille partout, quête, explore,
Et belles campagnes de l'Oise.

. . . .

Et, lorsque la saison reviendra
Que tout joyeusement elle tiendra
Ses heureuses noces d'or,
Qu'elle se pieusement souviendra
De célébrer alors
Tous ceux qui l'ont devancés.

M. le professeur Waldemar-Schmidt, M. Paul Saintenoy et M. Seré-Depoin prennent ensuite la parole. En réponse à un toast que lui adresse M. Seré-Depoin, M. de Marsy demande à lui associer MM. le baron de Seroux et Raymond Chevallier qui ont été les organisateurs de ces deux journées, et qui doivent être à l'honneur après avoir été à la peine.

Mais on monte enfin au château, visité de fond en comble, des cuisines à la loge du guetteur et après avoir examiné avec toute l'attention qu'elle mérite l'œuvre grandiose de restauration tentée par Viollet-le-Duc et donné un coup d'œil à l'église de Pierrefonds et aux œuvres d'art qu'elle renferme, les excursionnistes reprennent leur course pour aller au Mont-Berny, l'une des douze cités du Soissonnais, longtemps fouillée par M. de Roucy et qui lui a fourni un grand nombre d'objets intéressants. Comme nous l'avons dit précédemment, M. Molleveaux, inspecteur des forêts, a bien voulu autoriser à déblayer quelques-unes des substructions mises au jour, il y a vingt-cinq ans, et, aujourd'hui, presque complètement recouvertes, par l'humus et les plantes. M. de Roucy, d'un côté, M. V. Cauchemé, de l'autre, s'empressent à l'envi de montrer à l'un la voie romaine ou la citerne, à l'autre, le temple ou les bains et ces curieuses habitations qui couvrent plusieurs hectares de superficie.

Le Mont-Berny est notre dernière étape et nous rentrons

à Compiègne, où nous nous séparons de ceux qui ont été nos hôtes et qui sont devenus nos confrères, je dirais volontiers nos amis.

Aussi, n'est-ce pas à nos noces d'or que nous leur donnerons rendez-vous, mais à une de nos grandes excursions, comme celle, par exemple, à laquelle M. le président Sorel conviait à Charleroi, il y a cinq ans, les membres du Congrès archéologique de Belgique.

Le Secrétaire, MARSY.

XLII

Coucy-le-Château[1].

17 mai 1894.

La première excursion faite cette année par la Société historique, à laquelle les dames avaient été invitées à assister, a eu un succès complet et engagera, nous l'espérons, nos confrères à prendre part en aussi grand nombre à celles qui seront faites dans le cours de cet été.

Au bout d'un certain temps, les localités intéressantes deviennent plus rares, et à moins d'étendre outre mesure le cercle de nos courses, il faut nécessairement revenir sur d'anciens itinéraires.

L'excursion à Coucy était de ce nombre, mais nous croyons cependant que sur les vingt et une personnes parties de Compiègne le 17, quatre ou cinq, tout au plus, avaient déjà admiré les magnifiques constructions d'Enguerrand III. A la gare de Chauny, trois bonnes voitures, attelées de chevaux vigoureux, emmènent les voyageurs à travers les rues où se trouvent les dépendances de la manufacture de Saint-Gobain, ateliers de polissage des glaces, soudière, etc., et, après une côte assez longue, nous traversons le petit village

1. V. excursion du 22 juin 1882.

d'Autreville et arrivons à Folembray, dont nous apercevons le château neuf dans le parc, au milieu des arbres, pendant que le vieux occupe aujourd'hui le centre de la verrerie.

Nous entrons alors dans la forêt de Saint-Gobain, que nous traversons avec plaisir, et cependant les routes sont trop larges et les arbres trop peu élevés pour nous abriter contre les rayons du soleil, un ami dont nous nous plaignons souvent, mais dont nous regrettons rapidement l'absence par des temps comme celui où j'écris ces lignes. Encore quelques tours de roues et nous apercevrons, sur une éminence, le donjon se détachant au milieu de l'enceinte et les habitations de Coucy-le-Château et, devant nous, dans la vallée, la ligne du chemin de fer ainsi que le petit village de Coucy-la-Ville, dont nous allons d'abord visiter l'église qui se distingue de loin par sa pyramide en pierre recouverte de crochets et dont on vient d'achever la restauration. Ayant conservé des traces de tous les styles, depuis l'époque romane, dont on remarque les gros chapiteaux dans la nef, à l'entrée du chœur, jusqu'aux niches élégantes de la Renaissance qui ornent la façade, l'église de Coucy-la-Ville attire surtout notre attention par les peintures dont est décorée une des chapelles du transept, peintures murales du xve siècle qui représentent, sur les murs, les scènes de la vie de saint Antoine, et aux voûtes un concert d'anges, remarquable par la variété de ses instruments de musique, et qui a été l'objet d'études d'Edouard Fleury et de M. Ad. de Florival.

Mais notre temps est compté. Nous reprenons place dans nos voitures ; les chevaux, entraînés, montent rapidement la côte et, après avoir passé la porte Gomeron, nous descendons devant l'hôtel des Ruines, où nous attend la cuisine de Mme François, cuisine fort bonne et très bien servie, et qui n'a eu qu'un tort, celui de prolonger outre mesure la durée de notre repas, mais dans un pays où il y a encore des écrevisses, on ne saurait les laisser sur la table.

Avant de nous diriger vers le château, nous jetons un coup d'œil vers la porte de Laon, massive construction flanquée de bâtiments qui pouvaient contenir une nombreuse garnison. Là, un aimable photographe veut bien « tirer

La prem
historique.
assister, a
rons, nos
à celles qui
Au bout
deviennent
cercle de n
d'anciens it
L'excurs
croyons cep
de Compièg
déjà admiré
A la gare d
vaux vigour
où se trouv
Gobain, atel
après une e

nous rappeler
l'abbé de
présenter
ance aurait
de Coucy,
par Enguer-
singulier, ainsi
porte du don-
nous ne croyons
était pas moins
siècle et voici en

place, vêtu d'un
à la main, doit
cheval propre à
manquer, pas seu-
jours à claquer son
et s'il ne manque
foi, hommage et
— Nous n'avons pas
croissants de pâtis-

visiter l'église où, du
donne la confirma-
enceinte du château, *la*
étendue triple de celle
chapelle, et dans
pouvaient, en cas d'at-
pour eux et leurs
enceinte de Coucy, y com-
mille mètres, et c'est,
étendue qui existe

château, la porte Maître-
in, et que défendait
de raconter ici l'his-
châtelain de Coucy et de

1. V. excu

la dame de Fayel, mais nous avons déjà parlé dans une autre circonstance de cette légende et de ce qu'il y a de vrai dans le récit du trouvère picard.

Dans la vaste enceinte, à l'exception du donjon et des quatre tours qui flanquent les angles du mur d'enceinte, ce ne sont que ruines rasées presque au niveau du sol. Méte-zeau, l'architecte chargé en 1652, par Mazarin, de démanteler le château, s'est consciencieusement acquitté de sa mission, et pendant deux siècles, jusqu'à la recession de Coucy au domaine de l'Etat, les habitants ont achevé son œuvre, en puisant dans cet amas de matériaux les pierres nécessaires à la construction de leurs demeures.

« Mais, comme le dit Viollet-le-Duc, de toutes les défenses du château, le donjon est de beaucoup la plus forte et la mieux traitée. Cette belle construction mérite une attention toute particulière. Elle se compose, à l'intérieur, de trois étages voûtés et d'un large chemin de ronde supérieur, avec comble plat au centre, recouvert autrefois de plomb. »

Le donjon a plus de 50 mètres de haut, 30 mètres de diamètre, et au rez-de-chaussée les murs atteignent 7 mètres d'épaisseur. Un large fossé défend l'accès du donjon et en admettant que les assiégeants l'aient franchi, ils trouvaient en plus en face d'eux un pont à bascule, une herse, un machicoulis, et derrière encore, une porte à un vantail, renforcée d'énormes barres restant dans l'épaisseur de la muraille. Une cheminée, un puits, des latrines existaient au rez-de-chaussée du donjon ; à un étage supérieur était une cheminée, etc.

« Qu'on se représente, par la pensée, dit encore l'auteur du *Dictionnaire d'Architecture*, un millier d'hommes d'armes réunis dans cette rotonde et son portique disposé comme les loges d'une salle de spectacle ; des jours rares éclairant cette foule ; au centre, le châtelain donnant ses ordres, pendant qu'on s'empresse de monter, au moyen d'un treuil, des armes et des projectiles à travers les œils des voûtes. Ou encore, la nuit, quelques lampes accrochées aux parois du portique, la garnison sommeillant ou causant dans ce vaste réservoir d'hommes ; qu'on écoute les bruits du

dehors qui arrivent par l'œil central de la voûte, l'appel aux armes, les pas précités des défenseurs sur les hourds de bois, certes on se peindra une scène d'une singulière grandeur. »

Si nous poursuivons notre visite, nous passerons par diverses galeries souterraines, dont une descendrait, suivant la tradition, non-seulement au bas de la montagne, mais jusqu'à l'abbaye de Prémontré et arriverons aux constructions de la seconde époque, car il faut distinguer à Coucy deux époques : La première, celle de la construction par Enguerrand III, de 1225 à 1230, et celle de la restauration, vers 1400, par Louis d'Orléans, le bâtisseur de Pierrefonds, qui avait acheté Coucy de la dernière du nom, Marie de Coucy, veuve de Henri de Bar, tué à Nicopolis, avec Enguerrand VII, dernier sire de Coucy.

Le prince qui fit bâtir Pierrefonds et La Ferté-Milon et avait créé ce système de défense qu'a si bien démontré le général Wauwermans dans sa notice sur ce dernier château, fit réparer Coucy, reconstruire les salles des Preux et des Preuses et les bâtiments d'habitation.

Depuis lors, le château fit partie de l'apanage d'Orléans et, à deux reprises, sous Louis XII et François Ier, du domaine royal.

Il ne pouvait, quoi qu'on en ait dit, être question de reconstruire Coucy comme on a restitué Pierrefonds. Indépendamment de la dépense considérable qu'auraient entraîné ces travaux, les documents manquaient et les dessins de Du Cerceau n'auraient pas suffi, même à un Viollet-le-Duc, pour faire une œuvre vraiment sérieuse. On l'a compris lorsqu'en 1856, la Commission des monuments historiques fit entreprendre des travaux de consolidation et de déblayement. Mais, on a fait à Coucy, les choses indispensables et nécessaires ; on a bouché les lézardes du donjon, on l'a chaîné et on l'a couvert ; on a fouillé une partie du sol de l'enceinte ; il reste encore à en déblayer une partie, c'est ce qui, nous l'espérons, sera fait et on aura conservé ainsi intacte, dans toute sa grandeur, l'œuvre d'Enguerrand III, de Coucy, de ce grand vassal qui, dit-on, ne craignit pas un moment de prétendre à la couronne de France et aurait

cherché, pendant la minorité de Saint-Louis, à s'emparer du trône, de celui qui avait adopté pour devise :

Roi ne suis
Ne prince, ne duc, ne comte aussi
Je suis le sire de Coucy.

Nous avons passé plus de deux heures dans les ruines et beaucoup d'entre nous ont trouvé que ce n'était pas suffisant, mais nous étions les esclaves du chemin de fer et après avoir franchi rapidement les quatorze kilomètres qui nous séparaient de Chauny, nous sommes arrivés en gare juste à temps pour prendre le train et rentrer à Compiègne avant six heures, les poches bourrées de brochures et de photographies et rapportant de cette journée un excellent souvenir.

Le Secrétaire, MARSY.

LIII

[illegible] Saint-Gervais-Pontpoint [illegible]-en-Halatte[1].

[illegible] 894.

[illegible]que de Compiègne déci-
[illegible] excursion dans la vallée
[illegible]erie, Rhuis, Pontpoint et
[illegible] circulaires étaient lancées,
[illegible]uner commandé, les mem-
[illegible] du secrétaire. Nos
[illegible] leur intention de se
[illegible]toise et d'Évreux, d'ai-
[illegible] envoyaient leur adhé-
[illegible]sinat du Président de la
[illegible] que nous avons repris

[illegible]sieurs de nos confrères
[illegible] vacances anticipées ; les
[illegible] Senlis ont leur séance ;
[illegible] ne sommes guère plus
[illegible]. Si l'excursion a été

[illegible] p. 35), et du 13 mai 1886.

moins nombreuse, elle n'en a pas été moins réussie ; les dames que nous avions conviées ont répondu à notre appel ; malgré les prévisions du baromètre, nous descendons à neuf heures, par un temps superbe, à la station de Saintines, où nous attend l'excellent loueur de Pont, Bizet, qui n'a voulu laisser à personne le soin de conduire les trois vigoureux percherons appelés à traîner le véhicule dans lequel nous allons prendre place, immense char-à-bancs, dans lequel nous pourrions retrouver tout ce qui, autrefois, aurait constitué une diligence : double coupé, rotonde, intérieur et banquette auprès du cocher ; l'impériale seule faisait défaut.

Toutefois, en voyant notre équipage nous attendre devant l'église, nous entrons à pied dans le parc de Saintines, à la porte duquel nous attend M. Reyre, qui veut bien nous faire les honneurs de la propriété qu'il a achetée récemment, et dont il a entrepris la transformation. En effet, déjà à deux reprises nous avons visité Saintines, et ce n'était pas sans un sentiment de tristesse que nous approchions de ces fossés aux eaux stagnantes, de cette construction presque abandonnée que signalaient seules à notre attention les tours en encorbellement qui terminaient une de ses extrémités, de ce donjon enfin, envahi par les chouettes et les chauve-souris. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi ; M. Reyre a su donner une nouvelle vie et un air de gaieté au vieil édifice. Les fossés, curés avec soin, nous montrent une eau claire et courante ; le vieux château, restauré déjà en partie, a complètement changé d'aspect, et c'est en suivant des allées sablées, au milieu de massifs de fleurs, que nous arrivons au donjon, dégagé des broussailles qui l'entouraient, et déjà garni d'une partie des tentures et des meubles qui doivent, tout en lui conservant son caractère, le rendre habitable.

Décrirons-nous de nouveau Saintines, cela nous semble inutile, car plus d'une fois déjà nous avons parlé du château des sires de Vieux-Pont ; mais nous tenons à remercier M. et Mme Reyre de leur aimable hospitalité, à dire le plaisir que nous avons éprouvé à parcourir, dans le château, ces salons remplis d'œuvres d'art, dans lesquels les meubles précieux, les coffres espagnols revenus du Nouveau-Monde, où ils ont été envoyés autrefois chargés de quadruples et de doublons,

les tapisseries de Flandre et les cuirs de Cordoue servent de cadres merveilleux à des tableaux anciens des écoles italienne, allemande et française, dus au pinceau de Cigoli, de Tournières, l'un de nos meilleurs portraitistes et de tant d'autres que le peu de temps de notre visite ne nous permet pas de citer.

Étudiant avec soin le château dont il a entrepris la restauration, M. Reyre nous en montre le plan primitif, formé d'un quadrilatère, à l'un des angles duquel se trouve le donjon et son pont-levis, et qu'il a reconstitué dans une vue cavalière.

Du château, nous commencons par aller voir la fontaine miraculeuse, dont le pèlerinage a, il y a plus de deux siècles, donné lieu à tant de querelles et à tant de désordres, et nous nous rendons à l'église, qui n'offre que peu d'intérêt par son architecture, mais qui renferme quelques œuvres d'art curieuses, et tout d'abord une jolie statuette en argent de saint Jean-Baptiste, du commencement du XVIe siècle, et, au-dessus du banc-d'œuvre, un curieux retable sculpté sur bois, que nous croyons pouvoir attribuer à l'école brabançonne, et dont les principales scènes reproduisent également des épisodes de la vie de saint Jean-Baptiste, à l'exception d'un panneau consacré à la naissance de la Vierge et qui nous a rappelé, par son faire et les détails de sa composition, les retables conservés à l'église Saint-Paul d'Abbeville et à celle du Croutoy que nous avons vus l'an dernier.

Les volets de ce retable, couverts de sujets peints, toujours relatifs à la vie du patron, mais bien abîmés, servent aujourd'hui à fermer la niche dans laquelle est placée, entourée de ses *ex voto*, la statue de saint Jean.

Mais nous nous séparons de nos hôtes et nous nous casons dans notre voiture, dont les chevaux nous déposent rapidement à la porte de l'église de Verberie.

Si l'intérieur de l'édifice n'offre que peu d'intérêt, nous voyons avec plaisir, à l'extérieur, l'un des transepts de l'ancienne église, de style roman et de très belles proportions.

Nous allons jusqu'aux bords de l'Oise voir la belle porte d'un ancien édifice du XVIIe siècle et nous nous dirigeons vers l'Hôtel de la Fontaine, *Royal Fountain Hotel*, ne peu-

vent s'empêcher de s'écrier, en souvenir de Cantorbéry, ceux qui ont pris part, l'an dernier, à notre excursion en Angleterre, et nous prenons place, dans une grande et belle salle, autour d'une table fort bien dressée et chargée de mets auxquels nous faisons grand honneur.

Le déjeuner est servi rapidement, mangé de même, et à une heure, nous reprenons nos places en voiture et nous nous dirigeons vers Rhuis pour voir sa curieuse église romane, si bien décrite par M. Eugène Lefèvre-Pontalis, après avoir jeté un coup d'œil sur le monument mégalithique que l'on remarque dans une prairie.

L'église Saint-Gervais de Pontpoint, bel édifice du XIIe siècle, est ensuite l'objet d'une visite attentive ; mais nous ne pouvons nous attarder à décrire ici ce monument déjà vu dans de précédentes excursions de la Société.

Rapidement, nous passons devant le château de Fécamp, l'abbaye du Moncel, la loge de Philippe de Beaumanoir et Pont-Sainte-Maxence et nous prenons la route de Senlis, en traversant la forêt d'Halatte. Au haut de la côte de Fleurines, la plupart des excursionnistes descendent de voiture et s'engagent dans le chemin assez raide qui nous conduit à l'entrée de la propriété de SAINT-CHRISTOPHE-EN-HALATTE, où nous attend M. Franck-Chauveau, sénateur de l'Oise, qui a tenu à nous faire lui-même les honneurs de sa nouvelle habitation.

Nous commençons par visiter l'église, bel édifice au chevet carré, contre lequel est appliquée une de ces gigantesques statues de saint Christophe, que nos pères aimaient à placer au point le plus en vue de leurs édifices religieux, comme on le remarpue notamment à la cathédrale d'Amiens, afin d'attirer sur eux la protection du saint, sachant que celui qui a vu saint Christophe est assuré de vivre toute la journée sans accident ni crainte de mort subite.

L'église a été, en partie, démolie ; mais le chœur et les transepts ont été heureusement conservés et forment une vaste salle de belles dimensions et de très grande élévation, qui a longtemps servi de grange. Elle renferme encore quelques traces de peintures murales, notamment un Christ entouré de la Vierge et de saint Jean, ainsi que des croix de

consécration ; on y remarque aussi plusieurs pierres tombales intéressantes et notamment celle d'un des prieurs, Antoine Parent, qui joua un rôle important au XVI[e] siècle et fut chargé de missions importantes par Léon X et le cardinal Jules de Médicis, son frère, appelé plus tard également au trône pontifical.

Dans l'introduction qu'il a donnée au Cartulaire de Saint-Christophe, M. l'abbé Vattier nous apprend que ce prieuré a été fondé par des chanoines de Beauvais en 1061, avec le titre d'abbaye et que, plus tard, les rois de France eurent, dans les environs une résidence d'où ils se plaisaient à courre le cerf en forêt, et d'où ils ont daté un assez grand nombre de chartes.

Nous n'entrerons pas dans le détail asesz compliqué des vicissitudes par lesquelles passa cet établissement religieux qui ne tarda pas à perdre son titre d'abbaye et fut donné par Waleran, grand chambrier de France, à l'ordre de Cluny, dont il forma un prieuré relevant de l'abbaye de la Charité-sur-Loire.

L'habitation est placée sur une terrasse d'où l'on jouit d'une vue des plus étendues ; on a à ses pieds la vallée de l'Oise, en face Creil et Montataire, à gauche Senlis, à droite Pont, partout des bois et des forêts et l'on aperçoit même dans le lointain la silhouette de la tour Eiffel.

C'est une belle construction en pierre du milieu du XVIII[e] siècle avec un fronton, qui n'a jamais reçu les emblêmes ou l'écusson dont il devait être décoré.

Trois pièces principales occupent chacun des deux premiers étages et, bien que M. Franck-Chauveau n'y soit pas encore complètement installé, il y a déjà apporté quelques œuvres d'art remarquables et notamment une fresque de Raphaël, d'un très beau caractère, ainsi que de belles tapisseries dont une semble représenter une ancienne vue du pays.

Au premier étage, un des précédents propriétaires a fait décorer le salon principal d'un immense panorama représentant les environs de Saint-Christophe, dû au pinceau de M[me] Rose Venneman, d'Anvers, et exécuté en 1851.

Dans la salle à manger, ancienne cuisine de l'hôtel prieu-

ral, notre aimable amphytrion a fait préparer un lunch fort élégamment servi, que tous les excursionnistes accueillent comme s'ils avaient oublié le déjeuner de Verberie, et à la suite duquel M. le président Sorel, dans quelques-unes de ces paroles sympathiques dont il semble avoir le secret, remercie, au nom de ses confrères, M. Franck-Chauveau de son hospitalité.

M. Franck-Chauveau a répondu en remerciant la Société de sa visite et en ajoutant qu'il espérait bien qu'elle la renouvellerait lorsque les travaux de la chapelle, en cours d'exécution, seraient terminés.

Après une course rapide dans le parc, nous remontons en voiture, après avoir serré la main de notre hôte et sans pouvoir nous arrêter à l'église de Pont-Saint-Maxence, où nous aurions été heureux de rencontrer M. l'abbé Darras, l'excellent doyen qui a laissé de si bons souvenirs dans notre ville. Nous regagnons la gare et prenons le train qui nous ramène à Compiègne à six heures et demie, et où, pendant le trajet, chacun se félicite du succès de cette journée si bien remplie et favorisée par un temps exceptionnel.

Le Secrétaire, Marsy.

XLIV

Chantilly.

30 mai 1895.

Encore bien que la Société historique ait été visiter déjà le domaine de Chantilly, la seconde excursion qu'elle a faite le 30 mai 1895 a été l'une des mieux réussies. En effet, une centaine de personnes s'étaient inscrites pour y prendre part et, le beau temps aidant, tout s'est passé à la satisfaction générale.

Partis en chemin de fer à 9 heures et demie du matin, nous arrivons à Chantilly à 10 h. 25. En sortant de la gare, nous avons suivi l'avenue ombragée qui mène à la pelouse, gagné, dans la Grande-Rue, une salle affectée d'ordinaire à des concerts ou à des représentations théâtrales. C'est là qu'eut lieu un déjeuner fort bien servi, auquel chacun fit honneur et où l'entrain et la gaieté ne cessèrent de régner.

Au dessert, M. le président Sorel porte un toast au duc d'Aumale, le digne héritier des Condé, et le prince des *Bibliophiles*, qui avait bien voulu autoriser la Société à visiter de nouveau son château et à 'y admirer les collections uniques qu'il possède dans tous les genres.

En terminant, M. le Président a remercié les dames

d'avoir pris part à une excursion dont elles ont augmenté le charme par leur présence.

Le déjeuner fini, nous nous sommes dirigés vers le château, en franchissant le petit canal où s'ébattent des carpes qui, par leur âge et leur dimension, sont les émules de celles de Fontainebleau, et après avoir salué la statue du *Connétable*, nous avons pénétré dans les salles magnifiques où sont accumulées des richesses de toute nature, dont il a été déjà parlé dans le compte rendu de l'excursion du 17 mai 1884. Là, nous avons pu examiner à nouveau une foule d'objets d'art, des toiles de maîtres, des livres et des reliures splendides. Nous avons notamment toujours admiré la *Vierge dite d'Orléans*, les *Trois Grâces de Raphaël*, qui, dit-on, ont une valeur d'au moins quinze cent mille francs ; et les miniatures de Jehan Fouquet, également d'un prix inestimable. Il nous eût fallu une journée entière pour passer en revue toutes ces raretés comme elles le méritent.

A la sortie du château, nous avons fait le tour des bâtiments, et M. le président Sorel en a profité pour résumer rapidement l'histoire de cette demeure princière dont il a fait une étude particulière.

C'est au IXe siècle que s'éleva, sur son emplacement actuel, une sorte de forteresse, revêtant le caractère de toutes les places de l'époque. Aux angles d'une cour à peu près triangulaire, se dressaient de gigantesques tours couronnées de machicoulis, percées de meurtrières et d'une forme cylindrique. A droite et à gauche de la porte principale, surmontée de l'écusson seigneurial, deux grandes salles formaient comme les ailes du château. L'une était la salle de l'*Ost* ou de l'Assemblée, et l'autre celle du *Bailly* ou des *Plaids*.

Au XVIe siècle, le domaine de Chantilly appartenait à la famille de Montmorency. C'est le connétable Anne de Montmorency qui fit construire le *petit château* qu'on retrouve encore aujourd'hui.

Après la décapitation à Toulouse d'Henri II, duc de Montmorency, le 30 octobre 1632, Chantilly entra dans la Maison de Condé. C'est dans le grand Château que le Grand Condé reçut Louis XIV au mois d'avril 1671, réception qui, au dire des contemporains, lui coûta plus de 400.000 francs, et

Le chœur est orné de vitraux qui reproduisent l'*Histoire de la Vierge ;* il existe également, près des fonts baptismaux, une autre verrière remarquable.

Après l'avoir suffisamment contemplée, nous avons repris, par la pelouse, le chemin de la gare, d'où nous partions à 5 heures et demie et, une heure plus tard, nous rentrions à Compiègne, enchantés d'avoir si bien employé notre journée et conservant de cette excursion le plus agréable souvenir.

A. Sorel.

XLV

Remy, Grandfresnoy, Chevrières, Longueil-Sainte-Marie et le Fayel[1].

11 juillet 1895.

La seconde excursion faite par la Société historique, particulièrement favorisée par le temps, a réuni un nombre exceptionnel d'adhérents.

Nous n'étions pas quatre-vingt-dix-huit, comme lorsque nous sommes allés, au mois de mai, visiter Chantilly, mais nous étions une trentaine au départ de l'Hôtel de Ville, et, dans ce nombre, dix dames avaient bien voulu répondre à l'appel du président.

Les chevaux entraînés nous amènent, avant neuf heures, au portail de l'église de Remy, édifice intéressant dont le chœur date de la seconde moitié du XVI[e] siècle, ainsi que l'attestent, indépendamment du style et de délicats ornements, la date de 1564, deux fois répétée en haut ses contreforts. Les autels secondaires, malgré les peintures dont ils ont été recouverts, méritent d'appeler l'attention par leurs sculptures, et plusieurs statues de saints, celle de saint Denis, par exemple, sont de curieux types iconographiques

1. V. excursion du 21 juin 1814, t. I. p. 77.

[illegible] appliquées sur les bas [illegible] viennent de l'église de [illegible] achetées, il y a une tren- [illegible] gouvernait alors l'église [illegible] une tribune seigneuriale, [illegible] qu'un enfeu, une pierre [illegible] rois et qui, sous un écusson [illegible] nom de Jean-Claude Bellon [illegible] aire, chevalier de Saint-La- [illegible] Bourbon-cavalerie, qui fut [illegible] sis à Remy et mourut le

[illegible] Remy fut reconstruit au XVIe [illegible] d'un enfant de la paroisse,

[illegible] arrêter, le village d'Arsy et [illegible] — tandis qu'un cuisinier [illegible] dernière main à notre déjeu- [illegible] *Cœur* achève de disposer la [illegible] monde va s'empresser de [illegible] dirigeons vers l'église, où nous [illegible] de la paroisse, qui devien- [illegible] confrère, et M. le maire de

[illegible] cher de style Renaissance du [illegible] enroulements et ses blasons [illegible] de l'importance de ce monu- [illegible] dont on remarque avec intérêt [illegible] rieure, avec les bâtiments du [illegible] presbytère. La construction [illegible] postérieure d'un demi-siècle à [illegible] ptures.

[illegible] se poser tout d'abord est celle [illegible] de l'église primitive, dont on [illegible] ment du côté sud, dans le jardin

[illegible] XVIe siècle, et on entreprit alors [illegible] du transept et du bas-côté [illegible] puis abandonné du côté sud,

où le bas-côté a gardé ses dimensions primitives et on a aveuglé à demi l'arcade qui devait établir la communication entre le transept et le bas-côté.

Arrivent les guerres des dernières années du règne de Louis XIII, les projets de restauration sont abandonnés, la peste et la misère suivent l'invasion, le pays est désolé et les traces du passage des armées de Jean de Werth et du prince Thomas sont rappelées sur un des piliers par une inscription grossièrement tracée et sur laquelle on lit : *L'an mil six cent trente-six, le 25 d'aoust, l'Espaignol est venu icy.* Dans une notice insérée il y a vingt ans, dans le second volume de notre *Bulletin*, M. Paisant a retracé les souvenirs de ces temps de misère et je ne saurais le faire en termes aussi émouvants.

Il ne reste que peu de parties intéressantes de l'ancien prieuré accolé à la façade de l'église, et dont une tourelle servant d'escalier à sa porte surmontée d'un fronton en bois sculpté avec un écusson, qui semble, par sa disposition avoir servi de décoration à un autel. Cet écusson porte un chevron chargé de trois roses et accompagné de trois poires. — Nous voyons dans le cimetière une ancienne croix de pierre supportée par une grosse colonne flanquée de quatre colonnettes que surmonte un fronton quadrangulaire dans les angles duquel se remarquent de petites figurines.

Malgré le triste état dans lequel se trouve ce petit monument, nous engageons très vivement M. le curé de Grandfresnoy à le faire transporter près de l'église, entre deux des contreforts, afin d'en assurer la conservation, au moment prochain où le cimetière va être supprimé.

« En voiture ! » crie M. Raymond Chevallier, en appuyant cet appel des sons éclatants d'une *sirène* d'honneur que lui ont apportée ses confrères et nous partons dans la direction de Chevrières où nous attendent M. l'abbé Morel et M. le chanoine Pihan, curé-doyen d'Estrées-Saint-Denis, qui se joignent à nous pour le reste de la journée.

L'église de Chevrières a déjà été visitée dans diverses excursions de la Société, mais plusieurs de nos nouveaux confrères ne la connaissent pas encore et les autres revoyent avec intérêt les belles verrières datées de 1541 qui décorent

les fenêtres du chœur et renferment des scènes de la vie du Christ et la légende de saint Vaast, les pierres tombales des Brouilly et le vieux banc seigneurial.

Longueil-Sainte-Marie nous montre ensuite son église, et la statue du Grand Ferret nous rappelle le souvenir de l'héroïque bûcheron qui, bien qu'accablé par la maladie, sortit de son lit pour soutenir un combat suprême contre les Anglais. M. Hongre veut bien quitter quelques instants les invités réunis chez lui dans une fête de famille pour nous faire les honneurs du vieux château féodal, dont Siméon Luce avait rêvé la résurrection et qui, dans ses sentiments patriotiques, devait prendre place dans nos souvenirs nationaux auprès de la maison de Jeanne d'Arc à Domremy.

Après un court trajet, les voitures nous amènent au perron du château du Fayel où M. le baron et Madame la baronne Creuzé de Lesser veulent bien nous accueillir avec cette amabilité qui est chez eux une vieille tradition de famille.

Par une attention dont M. le président Sorel le remercie, M. de Lesser a gracieusement offert à chacun de nous, avant notre visite, une monographie du château, due à la plume de M. l'abbé Morel qui, dépouillant ici son érudition habituelle a, dans un langage élégant, retracé l'histoire du château et des seigneurs qui ont possédé le Fayel depuis le XIIe siècle. Des photogravures, œuvre de M. le baron Ernest Seillière, illustrent ce volume appelé à prendre place parmi les publications extraordinaires de la Société historique.

Guidés par nos aimables hôtes et par l'érudit historien, nous parcourons les différentes salles devenues historiques, en admirant les tableaux, les tapisseries et les meubles, et après une visite à la chapelle seigneuriale, reconstruite il y a quelques années, et dont les murs sont couverts d'inscriptions funéraires, ainsi qu'au presbytère affecté à l'ecclésiastique qui joint au fonctions de curé celles de chapelain du château, nous regagnons le vieil édifice dont la construction est attribuée à Mansart et prenons, dans la salle à manger, des rafraîchissements toujours bien accueillis des excursionnistes.

A cinq heures, nous quittons le Fayel et ses habitants et,

avant sept heures, nous nous séparons sur la place de l'Hôtel de Ville, regrettant que cette excursion soit sans doute la dernière de l'année. En effet, nous avons dû, à cause des difficultés qu'elle présentait et de sa courte durée, renoncer à aller à Reims voir la splendide Exposition rétrospective qui y est organisée, au palais de l'Archevêché, dans les appartements royaux. Quelques-uns d'entre nous, et nous sommes du nombre, s'y sont rendus isolément et nous devons reconnaître qu'il est difficile de rencontrer une réunion aussi remarquable d'œuvres d'art de tous les genres. Mais les amateurs sont pressés de reprendre leurs objets, et à l'heure où paraîtront ces lignes, l'exposition de Reims ne sera plus qu'un souvenir.

Le Secrétaire, Marsy.

XLVI

Rivecourt.

*Inauguration d'une plaque commémorative
à la mémoire du Grand Ferret.*

16 avril 1896.

La Société historique de Compiègne avait été saisie par M. Benaut, à la fin de l'an dernier, d'une proposition ayant pour but de rappeler à Rivecourt le souvenir du grand Ferret, l'un des héros de la guerre de Cent Ans.

Accueilli favorablement par la Société, comme tout ce qui contribue à rappeler les glorieux souvenirs de notre histoire, le projet de M. Benaut a reçu, le 16 avril, son exécution, et la Société a décidé de se rendre à Rivecourt à l'effet de placer sur le mur de l'église une plaque de marbre consacrant la mémoire du grand Ferret. Si Ferret a, grâce à la libéralité de M. Meurinne, une statue placée en face du château dont il fut, en 1359, le chef des défenseurs contre les Anglais, rien dans le lieu où il est né, rien dans la paroisse où il est revenu mourir dans une modeste maison, dont on ne peut plus constater l'emplacement exact, ne rappelait l'existence du valeureux paysan picard.

Bien que contrariée par diverses circonstances qui ont

empêché un certain nombre de ses membres d'y prendre part, l'excursion de la Société historique, favorisée par un temps splendide, a eu un plein succès et la manifestation qu'elle avait provoquée laissera des traces dans le souvenir de nos confrères et dans la mémoire des habitants de Rivecourt et de Longueil-Sainte-Marie, qui ont tenu, par leur présence, à montrer la reconnaissance qu'ils éprouvaient pour les honneurs rendus à cet enfant du pays.

Un breack, attelé de trois vigoureux percherons, partait à neuf heures de Compiègne, et après diverses haltes à l'églige de Jaux, à celle de Meux, très habilement reconstruite en grande partie par notre confrère M. Henri Bernard, et à celle en ruines de Rucourt, dont on ne saurait trop regretter l'abandon, les premiers délégués arrivaient à à Rivecourt, suivis bientôt d'autres voyageurs, et prenaient place autour d'une table fort bien servie, dans la grande salle du restaurant Passal, où une plaque leur rappelait le souvenir d'une autre fête célébrée en 1891, en l'honneur d'une vénérable centenaire.

A une heure, la subdivision des pompiers, tambour battant et drapeau déployé, venait se ranger en face du jardin de la mairie où M. Maréchal, maire de Rivecourt, accompagné du Conseil municipal et entouré des principaux habitants, recevait les membres de la Société historique, ayant à leur tête leur Président, M. Alexandre Sorel.

Le Président était accompagné de MM. l'abbé Morel, Vice-Président ; le comte de Marsy, Secrétaire ; Benaut, Archiviste ; Raymond Chevallier, Daussy père et fils, Charles Garand, Henry Lefebvre, Mareuse, Nolet, Z. Rendu, Francis de Roucy et son fils, l'abbé Roy et Semelaigne.

Mmes Sorel, de Poul, ainsi que Mlle Marie-Rose Lefebvre avaient bien voulu accompagner les membres de la Société.

Parmi les autres personnes qui ont assisté à cette cérémonie, nous citerons Mme A. Maréchal, M. et Mme Gustave Maréchal, M. et Mme Théodore Maréchal, M. et Mme Hongre, Mlle Boursier, M. et Mme Dupressoir.

M. l'abbé Carbonnier, curé de Rivecourt et Longueil-Sainte-Marie ; M. le chanoine Pihan, doyen d'Estrées-Saint-Denis ; M. le chanoine Muller, curé de Saint-Leu-d'Esserent,

...s-Vierges et ancien

...nes la bienvenue aux

... mpiègne,

...court, je viens, au nom
... er la bienvenue et vous
... ır le monument commé-

...mpiègne qui possède dans
...risconsultes éminents, des
... ants historiens et même
... son œuvre couronnée par
... dis-je, a toujours cherché
...res illustres de l'arrondisse-
...storiques qui s'y sont passés.
... out petit village de Rive-
...e Grand parce qu'il l'était
... ussi par son courage, ses
...otisme, vous avez voulu,
...reux donateur l'a fait pour
...souvenir du grand Ferret
...st né, et vous avez décidé
...ate mémorable serait posée
...

...oquentes et plus autorisées
...s faits de notre héros. Pour
... n est laissée est encore assez
...sson, Mesdames et Messieurs,
...atitude que nous vous devons
...mune de Rivecourt conservera
... assage ici. ».

... remerciement adressées par
...lise de Rivecourt, placée au
...ui le chemin des drapeaux sont

La plaque est entourée de fleurs et de drapeaux disposés avec un goût qui fait honneur à M. l'abbé Carbonnier; elle est couverte d'un voile que l'on enlève rapidement, au moment où M. le chanoine Pihan, sortant de l'église, revêtu de ses habits sacerdotaux et accompagné des autres membres du clergé, procède à la bénédiction du marbre, dont la légende est ainsi conçue :

AU GRAND FERRET
DE RIVECOURT
LA TERREUR DES ANGLAIS
MORT EN HÉROS EN 1360
AU LENDEMAIN DE LA GLORIEUSE DÉFENSE
DE LONGUEIL SAINTE-MARIE
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE, 1896

M. le Président prend alors la parole et prononce le discours suivant, dont la chaleureuse et patriotique éloquence trouve de nombreux échos dans la nombreuse assistance qui l'entoure :

« Monsieur le Maire,

« Rien n'honore plus un pays que l'hommage qu'il rend à la mémoire de ceux qui se sont dévoués pour lui.

« Pénétré de cette vérité, M. Meurinne, dont tout le monde apprécie le caractère aussi généreux que distingué, et que nous aurions été heureux de voir des nôtres, si sa santé le lui eût permis, a, le 23 juin 1889, doté la commune de Longueil-Sainte-Marie, d'une statue en bronze représentant le grand Ferret dans l'action du combat avec les Anglais. En agissant ainsi, l'honorable ancien conseiller général a voulu que, devant ce qui reste de l'ancienne forteresse où la population se réfugiait aux jours de danger, chacun pût saluer l'homme extraordinaire qui en fut un des plus vaillants défenseurs.

« Aujourd'hui, dans des conditions beaucoup plus modestes, mais sous une même inspiration, la Société histo-

et M. l'abbé Boudin, curé de Nogent-le
curé de Rivecourt.

M. Maréchal souhaite en ces term
membres de la Société historique :

« Mesdames, Messieurs de Com

« Maire de la commune de Rivecou
de tous les habitants, vous souhaiter l
adresser de vifs remerciements pour le
moratif que vous venez élever ici.

« La Société historique de Compièg
son sein des magistrats et des juriscon
archéologues distingués, de savants
des poètes, un de ces derniers a vu son
l'Académie Lamartine, la Société, dis-j
à perpétuer le souvenir des hommes illu
ment et à faire connaître les faits historiq

« Aussi, sachant que dans le tout p
court, était né Ferret, surnommé le Gr
non seulement par sa taille, mais aussi
hauts faits et son ardent patriotis
Messieurs, de même qu'un généreux
une commune voisine, qu'un sou
existât dans la commune où il est
qu'une plaque rappelant cette date
dans la commune de Rivecourt.

« D'autres personnes, plus élo
que moi, vous diront les hauts f
moi, je trouve que la part qui m'
belle, car elle me donne l'occasi
de vous témoigner toute la grat
et de vous assurer que la comm
un éternel souvenir de votre p

Après quelques paroles d
M. Sorel, on se rend à l'é
milieu du cimetière, et sur t
déployés.

M. l'abbé Morel, vice-président de la Société, retrace à grands traits la vie du grand Ferret, en s'aidant des récits des deux chroniqueurs contemporains : Jean de Noyal, et le carme Jean Fillion, de Venette.

A M. l'abbé Morel succède M. Charles Garand, Conservateur honoraire du palais de Compiègne, qui commence par remercier le Président de la Société historique d'avoir bien voulu, dans cette circonstance, faire appel non pas « au langage des Dieux », comme on se plaît à le dire, mais simplement à « la langue de Dieu », car c'est surtout le chrétien et le patriote qu'il s'est efforcé de dépeindre dans ses strophes.

Le poème de M. Garand a déjà été publié[1], aussi ne le donnerons-nous pas de nouveau ; toutefois nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer le début :

Il est de vaillants noms qu'on cite avec orgueil,
Méritant d'exister fiers en toute mémoire !
Tu fus l'un de ceux-là, Croix d'Honneur de l'histoire,
Ferret de Rivecourt ! Grand Ferret de Longueil !

Dans deux tableaux pleins de vie et auxquels la voix inspirée de l'auteur, malgré un état de souffrance contre lequel il craignait de ne pouvoir lutter, donne une nouvelle puissance, M. Garand retrace la victoire de Ferret à Longueil, et le retour offensif des Anglais à Rivecourt, pour s'emparer du courageux patriote que la fièvre retenait sur son lit.

Les envahisseurs sont, de nouveau, vaincus, leurs corps sanglants jonchent le sol, et les derniers survivants s'éloignent du lieu de leur défaite :

Quand ils ont disparu, le grand Ferret chancelle...
Sur son front la sueur ruisselle...
C'était le suprême effort !
La dernière victoire aura produit la mort.
Il le sent et dit à sa femme :
« C'est fini sur la terre ? Occupons-nous de l'âme...
« Jésus, ait pitié de moi !
« Cherche un prêtre... et hâte-toi. »

1. Almanach de la *Dépêche de l'Oise*, 1896.

ise de Rive-
sculptures
ent les carac-
ssance.

cérémonie,
On remonte
élevée par la
eux des côtés
ise.
la statue et
M. Meurinne et
re, en vue de
toure le monu-
le à M. l'abbé
art.
l'auteur, œuvre
ne, qui lui a dé-
le quatre-vingts

eilement écrite;
t suivant le récit
eux la vie et les
étendue ne nous
mais ceux qui, ne
du voudraient la
Oise de 1895. Nous
Ferret :

appui,
église.
se.

Salut! restes sacrés du vieux fort de Longueil !
Que le père à son fils vous montre avec orgueil
Et lui dise comment, alors que notre France
Dans un gouffre profond de honte et de souffrance
S'abîmait sans espoir un groupe de héros,
Vint entreprendre ici de terminer ses maux.
Leur chef était Laloue, un dur homme de guerre
Ayant laissé les camps pour cultiver la terre
Et qu'ils étaient allés ravir à son sillon
Pour qu'il vînt commander leur ardent bataillon.
Le second après lui, non de par le courage
Qu'il possédait égal, mais de par l'avantage
Que donnent forcément aux plus humbles soldats
L'expérience et l'art acquis dans les combats,
Etait un beau géant dont la noble stature,
Le plus faible des dons qu'il tînt de la nature,
Rappelait ces Titans au cœur audacieux
Qui voulurent un jour escalader les cieux.
Une hache d'acier qu'il manœuvrait sans peine,
Et si lourde pourtant avec son bras de chêne
Qu'elle eût embarrassé tout autre que Ferret,
Etait l'arme de choix que son bras préférait.
Son nom, qu'il s'en allait rendre bientôt illustre,
Alors encore, était sans éclat et sans lustre,
Mais la force et le cœur en lui, marchaient de pair ;
Et pareil à l'oiseau qui d'instinct vole en l'air,
A Minerve naissant de ses armes munie,
Sans que jamais personne eût dressé son génie,
Cet homme, né du peuple en un temps féodal,
Avait, sans le savoir, l'âme d'un général.

. . . .

Sous la conduite de M. Hongre, nous parcourons les bâtiments qui subsistent du vieux château-fort, la porte, la tour qui en défend l'accès ; nous jetons même un regard sur les souterrains et nous ne nous rappelons pas sans regret le grand historien du XIV[e] siècle, notre ami, Siméon Luce, qui rêvait de faire du château de Longueil un sanctuaire du patriotisme français, monument qu'il plaçait immédiatement dans nos traditions nationales, après la maison de Jeanne d'Arc à Domrémy. Luce est mort, et son projet n'a pas été encore repris, mais l'éditeur de Froissart, s'il revenait au milieu de nous, verrait du moins que ses

le son héros et qu

mps abandonnée, se
et l'eau, son
usement de la répa-
et des fonds, nous

ntribuer à son embel-
qu'il est arrivé dans
panneaux peints à
talent de coloris
scènes de la vie de

voitures et revenons
chal qui tient à nous
iteau seigneurial qui
siècle, mais qui a reçu
qui l'ont heureusement

Mme Gustave Maréchal,
fants, fait à ses hôtes,
nneurs d'un lunch des
ercié les aimables châte-
accueillis et fait le tour
us reprenons la route de
si bien remplie et qui
iété.

t une course agréable,
te à un héros modeste,
ritait d'être rappelé à ses

d'autre but que de
cales, que ce serait déjà
but : aussi, en revenant,
nous ne pourrions donner
de ces témoignages de sou-
res, celui d'un vieux chro-

niqueur, dont un éminent prélat avait autrefois entrepris de nous analyser les œuvres ; mais ne soyons pas indiscrets et attendons une des prochaines séance de la Société pour lui proposer de rappeler la mémoire du carme Jean Fillion, de Venette, à qui nous devons surtout de connaître ce que nous savons de la vie et des exploits du grand Ferret.

Le Secrétaire, MARSY.

Ferte-Milon

... nnée par la Société
... succès.
... et La Ferté-Milon
... les trente membres
... dames, se trouvaient
... de Pierrefonds, où
... réservés. C'étaient
... Société et Mme Sorel,
... Raymond Chevallier,
... la comtesse douai-
... le comte Mau-
... Le Féron d'Éter-
... et M. de Given-
... M. et Mme Alphonse
... Roucy, de Tremisot,
... de Marsy, secrétaire,
... architecte à Villers-
... les correspondants

... 1891 et ... mai 1892.

Je ne décrirai pas le trajet en chemin de fer à travers les forêts de Pierrefonds et de Retz; il faudrait la plume d'un poète, et M. Léon Duvauchel, l'auteur du *Livre d'un Forestier*, s'était excusé de ne pouvoir se joindre à nous.

En descendant du chemin de fer, nous jetons tous un regard sur la statue d'Alexandre Dumas, due au ciseau de Carrier-Belleuse ; ceux qui ont connu l'inépuisable romancier, dont nous avons, à quelques pas, la maison natale, s'accordent à reconnaître la vérité de sa tête énergique, mais trouvent que le statuaire, en enveloppant son modèle d'une vaste houppelande, a singulièrement simplifié sa besogne; après tout, il ne pouvait guère représenter Dumas en manches de chemise, ce qui était assez son costume habituel, ou en mousquetaire.

Après avoir traversé la place, où se trouve une fontaine surmontée d'une tour massive et carrée servant de beffroi et d'horloge, et autour de laquelle se tient un marché largement alimenté de denrées de toute nature qui nous donnent bon espoir pour la composition de notre déjeuner, nous passons devant l'église que nous verrons plus tard et arrivons au château dont la longue façade est sans ornements, à l'exception du logis qui forme le pavillon d'angle, construction nouvelle dans laquelle on a encastré d'anciens motifs, chiffres répétés d'Henri II et de Catherine de Médicis (H et K), croissants enlacés, etc.

Un vieux château existait à Villers-Cotterets depuis de longues années, mais, comme tant d'autres, il avait fait son temps lorsque François I[er], séduit par le charme de la forêt et attiré par le plaisir de la chasse, résolut de remplacer ces vieilles constructions, mais une nouvelle demeure, digne de lui, élevée dans le style nouveau de la Renaissance qui commençait alors et pour laquelle rien ne fut épargné comme dépense. Ces travaux paraissent avoir été commencés vers 1520 et leur durée fut d'environ quinze ans ; en 1535, le roi pouvait quitter la Malemaison et s'installer au château, bien qu'il ne fût pas entièrement terminé.

Le bâtiment principal s'élève au fond d'un long rectangle, dont les deux faces latérales sont occupées par de longues galeries ; deux escaliers décorés de caissons représen-

tant des sujets mythologiques et de nombreux cartouches dans lesquels se mêlent les F du chiffre du prince, la salamandre qui fut son principal emblême, la fleur de lys et d'autres attributs, attirent particulièrement l'attention.

Au-dessus de la porte principale du bâtiment central, se trouve la chapelle, décorée, dans une de ses extrémités de niches aux riches pinacles, séparées, ainsi que les parois, par des colonnettes sur lesquelles courent des enfants et des amours d'un merveilleux travail. Cette pièce, où fut signée en 1539 la célèbre ordonnance qui réorganisa la justice en France, prescrivit notamment l'emploi de la langue française dans la procédure et établit les registres de l'état-civil, a été remise à neuf il y a quelques années, et les délicates sculptures, autrefois peintes et dorées, enfouies sous les couches d'un badigeon plus que séculaire, ont été remises au jour et restaurées.

Loin est le temps où, pour la première fois, il y a quinze ou vingt ans, nous l'avons vue servir encore de dortoir pour les femmes.

A l'un des angles de la construction principale, donnant sur le parc, est le *logis du roi*, élevé en 1552, et dont nous connaissons les noms des architectes : Jacques et Guillaume Le Breton. Si rien ne nous fait connaître le nom du premier architecte de Villers-Cotterets, nous savons au moins que des travaux exécutés ensuite de 1541 à 1550, le furent par Robert Vautier et Gilles Agasse. C'est à tort, dit Léon Palustre, dans *La Renaissance en France*, que l'on a voulu y attacher aussi le nom de Philibert de l'Orme.

Compris, depuis Louis XIV, dans l'apanage d'Orléans, Villers-Cotterets subit de nombreuses transformations intérieures, et on voit encore aujourd'hui, au rez-de-chaussée, les salons décorés par le duc d'Orléans, dans lesquels furent données des fêtes splendides.

A la Révolution, Villers-Cotterets ne fut pas aliéné. Quelques années plus tard, la Ville de Paris obtint de louer le château pour y établir un dépôt de mendicité, et un décret de Napoléon Ier, en 1801, consacra cette mesure en l'affectant au département de la Seine. Aujourd'hui, cet établissement, qui a pris une extension considérable et porte le titre

de *Maison de retraite du département de la Seine*, donne l'hospitalité à quinze cents vieillards, dont un tiers de femmes seulement.

M. le Directeur veut bien nous faire voir l'organisation des différents services, cuisines aux marmites gigantesques pouvant lutter avec celles des Invalides, buanderie, etc.

Nous continuons notre promenade en passant derrière le château pour jeter un coup d'œil sur le parc. A grands frais, François I[er] voulait faire venir des arbres exotiques et notamment des orangers achetés en Provence sur le parterre devenu, de nos jours, une simple pelouse et dans lequel on ne reconnaît plus l'œuvre de Le Nôtre, que reproduisent tant de vues des deux derniers siècles.

L'église est un édifice de peu d'importance appartenant à tous les styles, depuis le roman, dont on voit quelques traces dans les chapitaux, jusqu'au XVIII[e] siècle. Signalons-y la dalle mortuaire de l'ambassadeur Chanut.

Mais l'heure du déjeuner a sonné et chacun gagne la grande salle de l'*Hôtel du Dauphin*, dont le propriétaire actuel, M. Jansens, a tenu à soutenir la vieille réputation, en nous procurant un excellent déjeuner, élégamment servi sur une table coquettement décorée, dans une faïence de Strasbourg aux bouquets richement coloriés. Un toast spirituel de M. Sorel, fort aimablement adressé aux dames, termine ce repas, à la suite duquel, en attendant le train, des groupes se forment ; les uns vont admirer le chenil de M. Ménier, ses beaux chiens, son cerf et ses biches privés dans un enclos ; d'autres se dirigent vers le cimetière où, dans un carré entouré d'arbres, trois dalles plates rappellent les noms d'Alexandre Dumas, de son père le général et de sa mère ; plus loin, se trouve une colonne posée sur une lourde base carrée qui rappelle le nom de Demoustiers, le poète délicat qui nous a donné les *Lettres à Emilie*, et qui fut, à un moment, l'avocat de la ville de Compiègne à Paris.

A trois heures, nous avons repris le train et nous sommes en route pour LA FERTÉ-MILON, dont nous voyons le château profiler sur la hauteur sa lourde masse.

Construit par le duc Louis d'Orléans, frère de Charles VI, dans les dernières années du XIV[e] siècle, en même temps

tant des sujets
dans lesquels
mandre qui fu
d'autres attrib
Au-dessus
trouve la ch
niches aux
par des col
amours d'
en 1539 l
France, p
çaise dans
a été ren
sculpture
ches d'un
jour et r
Loin
ou vingt
les femm
A l
sur le pa
connais
Le Bret
mier ar
que de
par Rol
Palustre
attache
Con
Viller
rieur
salon
donn
A
Quel
le ch
de
tant
men

...-Milon était, a écrit
... une remarquable
... essentiels du dis-
... par ce prince
... de Bourgogne.
...-Milon, telles qu'elles
... permettent de cons-
... Louis d'Orléans, de
... un caractère
... perfection de
... trouve pas dans les
... enceinte de la
... vestiges. Louis
... château proprement
... compris entre la porte
... l'Ourcq, formant la

... construction monumen-
... voyageurs qui vien-
... à peu près intacte,
... se trouve la porte d'en
... tours reliées par un
... des tours de l'entrée,
... portions de courtines flan-
... quatre tours, formant la
... sauf la tour du nord, dite
... au sommet. »
... la construction des tours
... tracés en forme de
... ni rentrante, présen-
... mètres pour une épaisseur
... mètres ou 2 mètres 50 et indi-
... préoccupation de créer une
... faire ricocher le boulet sur la

... trouve un haut relief sur l'in-
... longuement discuté et qui repré-
... *couronnement de la Vierge.*
... de notre ami Louis Courajod, dont

l'érudition française déplore la perte toute récente, il est ainsi décrit par lui dans le catalogue du *Musée de sculpture comparée* au Trocadéro :

« La Vierge agenouillée, tournée de profil vers la droite, la tête nue, les cheveux pendants, les bras en croix sur la poitrine, les épaules couvertes d'un long manteau dont un ange porte la traîne, s'incline devant le Christ, qui, assis à l'extrémité d'une *cahière*, la bénit de la main droite et maintient de la gauche le globe terrestre posé sur son genou. Trois anges debout, les ailes déployées, assistent la Vierge, tandis qu'un quatrième, sortant d'une nuée, soutient une couronne au-dessus de sa tête. Un arc en anse de panier, à redents fleuronnés, entouré d'un bandeau de choux frisés, sert de cadre au tableau ; deux anges thuriféraires occupent les écoinsons supérieurs ; au bas, trois autres anges soutiennent des écussons aux armes d'Orléans, de France, au lambel à trois pendants. »

Exécuté dans le premier quart du xv[e] siècle, avant 1407, ce relief qui a 5 m. 10 de hauteur sur une largeur de 6 m. 40, se trouve placé à 17 mètres au-dessus du sol.

D'après Courajod, cette œuvre paraît appartenir à l'École flamande.

Arrêtée à la mort du duc d'Orléans, la construction du du château de la Ferté-Milon resta inachevée ; cependant la partie déjà, et dont nous ne pouvons exactement fixer l'étendue, offrait une importance suffisante pour constituer un édifice qui servît de point de défense dans les guerres des Anglais et des Bourguignons ; plus tard, pendant la Ligue, il soutint victorieusement, sous la conduite de Saint-Chamans, un siège de quatre mois contre Henri IV et le maréchal de Biron, et n'ouvrit ses portes à l'armée royale qu'à la la suite d'une capitulation des plus honorables.

Il nous reste encore à parler de deux églises de La Ferté-Milon, remarquables toutes les deux par les verrières qui les décorent, mais cette description nous entraînerait trop loin, et après avoir salué la statue de marbre de Racine, en costume romain, œuvre de David d'Angers, datée de 1828, mais qui ne peut être comptée parmi les meilleures du grand sculpteur, nous regagnions le café de la gare où, en

attendant le train et en regardant la pluie qui, cette fois-ci, tombe sérieusement, nous nous offrons des rafraîchissements variés, auxquels quelques estomacs prévoyants, inquiets sur l'heure du dîner, joignent des biscuits, et même une omelette au lard.

A huit heures et quelques minutes, le train nous ramène à Compiègne, et, en route, nous formons déjà des projets pour une nouvelle excursion.

Le Secrétaire, Marsy.

XLVIII

Dammartin, Juilly, Nantouillet.

7 juin 1898.

Une nouvelle excursion à Dammartin, Juilly et Nantouillet nous promettait une belle et bonne journée et rien n'y a manqué[1].

Partis à huit heures et demie par le chemin de fer, nous arrivons à Crépy à neuf heures vingt-cinq. Une heure d'attente à la gare, a permis à la plupart d'entre nous, de revoir rapidement l'ensemble de cette localité que nous avions visitée précédemment[2].

A dix heures trente, nous remontons en chemin de fer pour Dammartin où nous arrivions une heure après. Bientôt un bon déjeuner à l'*hôtel Denisot* nous a remis d'un peu de fatigue éprouvée par la montée que nous avions dû subir à partir de la gare.

Dammartin, vieille ville féodale appartint successivement à Philippe Hurepel, fils de Philippe-Auguste, à la maison

1. La Société avait déjà été le 11 août 1887 à Dammartin et à Nantouillet sans s'arrêter à Juilly, mais cette excursion n'a point été suivie d'un compte rendu ce qui, du reste, aurait fait double emploi avec celui ci-dessus.

2. V. excursion du 29 juillet 1875.

de Trie, au seigneur du Fayel, à Marguerite de Nanteuil qui l'apporta en dot à Antoine de Chabannes, l'un des compagnons de Jeanne d'Arc au siège d'Orléans, puis à Anne de Montmorency et aux princes de Bourbon de Condé qui le conservèrent jusqu'en 1789.

Accompagnés de MM. de Chalembert, Dupille, Lemarié et Mélaye qui ont bien voulu nous servir de guides, notre première visite a été pour l'ancienne église *Saint-Jean*, dont il ne reste plus guère que le portail et la tour carrée, le surplus ayant été démoli, il y a une vingtaine d'années. Elle datait tant du XIIIe siècle que du XVe, et présentait la forme d'une croix grecque.

Le tympan du portail est curieux par les sculptures qui ont trait à la vie de Saint-Jean-Baptiste.

De l'église Saint-Jean, nous passons à celle de *Notre-Dame* qui remonte au XVe siècle et qui fut érigée en collégiale par Antoine de Chabannes, comte de Dammartin; son tombeau existe toujours entre les deux derniers piliers qui soutiennent la voûte de la nef. Une statue couchée sur la dalle supérieure, le représente en costume de guerre, la figure souriante et reposant ses pieds sur un aigle héraldique. Outre ses armoiries, une épitaphe rappelle que celui qui se mit à la tête des bandes d'*écorcheurs*, sous Charles VII, mourut le jour de Noël 1488.

On remarque dans l'église Notre-Dame deux nefs égales jusqu'à l'abside. Le chœur dont les colonnes sont du XIIIe siècle, est séparé des deux nefs par une belle grille en fer forgé du XVIIIe siècle. Au-dessus du maître-autel se trouve le tableau de l'*Assomption*, par Delobel.

Cette église eut, à l'époque de la Révolution, le sort de tant d'autres, et fut vendue comme bien national, mais plus tard le chanoine Lemire la racheta et la restitua au culte; une inscription gravée sur le monument d'Antoine de Chabannes rappelle ce fait.

Nous ne pouvions quitter Dammartin sans aller nous rendre compte de l'emplacement de l'ancien château. Construite sur une éminence dominant tout le pays et qui est convertie aujourd'hui en promenade publique, cette forteresse était des plus imposantes avec ses huit grosses tours

octogonales. Et cependant, Richelieu parvint à la détruire ; seulement il ne put faire sauter qu'une portion des murailles et produire de longues fissures dans le surplus, ce qui a fait dire malicieusement : « Le château de Dammartin crève de rire. » Plus tard, toutes les parties qui avaient résisté à cette attaque, ont été démolies par les habitants eux-mêmes qui s'en servirent pour la construction de leurs maisons.

Il est difficile de trouver une vue plus agréable que celle dont on jouit du haut de ce tertre si élevé. Tous les pays d'alentour se détachent d'une façon merveilleuse et on se fait alors une idée exacte de l'importance que devait avoir au point de vue de la défense une semblable position.

De Dammartin, nous nous sommes rendus à Nantouillet où le souvenir du cardinal Duprat s'est présenté de suite à nos esprits. Tout, en effet, rappelle sa présence dans cette somptueuse demeure, à l'époque de la Renaissance.

L'entrée en était protégée par deux tours cylindriques, dont la base repose dans un large fossé. Un pont-levis donnait accès à l'entrée où l'on pénétrait par deux ouvertures en forme d'arcades dont l'une vraiment monumentale attire tout d'abord les regards. Des sculptures nombreuses et de hautes dimensions sont placées dans plusieurs niches. Elles sont toutes empruntées à la mythologie.

Sur le cintre de la grande arcade, on déchiffre la devise suivante :

VIRTUTE FORTUNA QUE VINCIT

Après avoir franchi cette entrée, nous avons pénétré dans une vaste cour entourée de constructions actuellement converties en ferme. A l'extrémité de l'une d'elles se trouve un escalier qui rappelle en petit celui de Blois.

Le bâtiment du fond, contenait la salle des gardes aujourd'hui divisée en plusieurs parties. Dans la dernière se trouve une belle cheminée qui porte les armes du Chancelier et est orné d'un médaillon d'une exécution très fine.

Au premier étage, auquel on accède par un escalier en pierre de taille, dont la voûte est également ornée de riches sculptures, existait l'oratoire du Cardinal, petite pièce mé-

nagée dans une tourelle à colonnettes gracieuses donnant sur le jardin et éclairée par trois fenêtres ogivales. La salamandre de François Ier et les trèfles du Cardinal se distinguent de tous côtés, comme autant de signatures de l'époque.

Cette visite à l'intérieur nous a été rendue aussi agréable que profitable par les explications qu'ont bien voulu nous fournir, sur l'ancien état de choses, M. et Mme Tartier qui occupent actuellement la merveilleuse résidence où l'éminent chancelier, vint mourir le 18 juillet 1535[1].

Nous sommes passés ensuite à l'Église dont nous avons remarqué le beau portail, un tympan décoré de plusieurs figures, une chaire en bois sculpté datant du xviie siècle, et la pierre tombale de Philippe de Melun mort en 1476.

En revenant à Dammartin nous sommes descendus à Juilly où nous avons visité le célèbre Collège de ce nom, fondé sous Louis XIII qui l'érigea en académie royale. Le R. P. Mathieu, économe de de l'établissement s'est fait notre *cicerone* et nous a fait parcourir successivement les bâtiments et les galeries où nous avons salué les bustes d'hommes célèbres qui ont fait leurs études dans l'établissement, tels que Berryer et Bethmont les deux illustrations du barreau français[2].

Nous avons également fait le tour du parc, où de superbes marronniers, ménagent un délicieux ombrage, et où l'ancienne chapelle a été convertie en une salle de spectacle servant à des représentations données en grande partie par des élèves du Collège. Puis après avoir assisté à des exercices d'équitation de la part de ces derniers, nous avons regagné en voiture la gare de Dammartin où nous arrivons à six heures, et moins de deux heures après, nous rentrions à Compiègne.

A. Sorel.

1. V. les *Étapes d'un touriste en France*, par Alexis Martin, région du Nord, t. II, p. 339.
2. V. *Histoire de l'Abbaye et du Collège de Juilly*, depuis leurs origines jusqu'à nos jours, par Charles Hamel; Paris, 1867.

XLIX

Bury, Mouy, Mouchy-le-Châtel.

23 juillet 1898.

Cette excursion avait été organisée par le *Comité archéologique de Senlis*. Plusieurs membres de la *Société historique de Compiègne* y ont pris part.

Nous ne saurions donc mieux faire que d'emprunter à M. Ernest Dupuis, président du Comité, le compte rendu qu'il en a fait à la séance de ce dernier, le 13 octobre 1898, et dans lequel il s'est exprimé ainsi :

« A Vineuil, à Chantilly, à Creil venaient se joindre à la petite cohorte du début, arrivant du nord et du midi, de zélés confrères et parmi eux « *nos bons amys de Compiègne* » M. le comte de Marsy, le président Sorel, M. l'abbé Morel, Mme de Poul, puis l'aimable et savant M. Mareuse; plusieurs dames donnaient par leur présence le charme ordinaire qu'on trouve dans nos excursions.....

« En quittant le train à Mouy, nous nous dirigeons vers l'église de Bury, que bien peu d'entre nous connaissaient. Cet intéressant monument nous a longtemps retenus.

« La nef, du XIIe siècle, offre de nombreux et curieux sujets d'études avec ses chapiteaux si variés, ses retombées de voûtes que soutiennent des personnages, ses arcades or-

nées de zigzags, ses voûtes primitives où l'art gothique fait ses premiers essais.

« Les photographes s'installent pour obtenir des clichés d'un important retable du XVIe siècle (1548), d'une conservation remarquable dans sa plus grande partie et qui donne à M. de Marsy l'occasion de savantes et judicieuses dissertations.

« A l'extérieur, après avoir remarqué sur la façade principale une tourelle qui flanque l'un des côtés, on constate à regret le mauvais état de quelques parties qui réclament d'urgentes et nécessaires consolidations.

« Puis, nous revenons à Mouy et, avant le déjeuner, nous visitons l'église de cette petite ville, en grande partie du XIIIe siècle. Son plan régulier, les additions qu'on y fit dans les siècles suivants sont à noter. L'heure fixée par le programme nous oblige à abréger notre visite et réunit à l'hôtel érudits et curieux dont un départ matinal a aiguisé l'appétit.

« Nous reprenons ensuite la suite de l'excursion et nous nous dirigeons vers le château de Mouchy, dont les portes, à la demande de notre président, s'ouvraient pour les membres du Comité de Senlis.

« Accueillis gracieusement par M. le duc de Mouchy, nous parcourons, sous sa direction, les splendides salles du château, admirant meubles précieux, tableaux historiques, souvenirs de toute nature et de tous les temps. La belle disposition de la bibliothèque, ses vitrines qui renferment de curieux autographes des souverains et d'hommes célèbres des siècles précédents témoignent du goût éclairé du propriétaire. Que dire de la situation admirable du château, dominant la vallée du Thérain ? De cette terrasse dont la vue s'étend sur une vaste étendue de bois verdoyants jusqu'à l'horizon lointain de la forêt de Hez, et des pentes du mont de Hermes.

« La Renaissance a rajeuni le vieux château féodal, dont la grosse tour garde le souvenir et le confort moderne a su conserver l'harmonie entre des styles si divers.

« Un coup d'œil à l'église complètement rebâtie sur les anciens plans, où les détails de la construction primitive ont été scrupuleusement reproduits, et nous reprenons le

chemin de la station en traversant le parc, ce qui nous permet de voir d'en bas la belle façade du château, dominant les bois sombres et les vertes prairies. »

Quant à nous autres compiégnois, après cette intéressante visite, nous nous sommes séparés de nos aimables confrères de Senlis, emportant un agréable souvenir de l'excursion à laquelle ils ont bien voulu nous associer, et surtout de l'accueil si sympathique dont nous avons été l'objet de leur part.

A. SOREL.

L

Ham et Nesle.

31 mai 1899.

La Société historique, qui avait décidé l'excursion de HAM et de NESLE, mit son projet à exécution le 31 mai 1899.

C'était la seconde fois qu'elle se rendait à Ham[1].

La plupart des excursionnistes prirent à Compiègne le train de 9 heures un quart, en compagnie de plusieurs dames faisant partie de la Société.

A peine dans le train, M. le Secrétaire offre à chacun de nous une douzaine de gravures représentant les principaux monuments d'Ourscamp, de Noyon, de Ham et de Nesle, ce qui constitue à notre profit une véritable leçon de choses historiques.

Ainsi *Choisy*, *Thourotte*, *Ourscamp*, *Pont-Lévêque*, *Noyon* furent successivement l'objet du rappel des évènements de l'histoire locale intéressant la région de Compiègne et qui nous rendirent le trajet aussi court qu'agréable.

Arrivés en gare de Ham, les vingt membres de la Société, grâce à ces gravures reçues, reconnaissent aussitôt la vieille cité féodale, son château-fort avec ses tours colossales et la haute flèche de l'église paroissiale, que les Ha-

1 Voir l'excursion du 24 juillet 1879.

mois, quelque peu vaniteux, comparent à la flèche de Strasbourg...

Nous traversons la ville, dont les commerçants, sur le pas de leur magasin, paraissent surpris de voir des voyageurs en corps s'arrêter devant une vieille maison dont ils discutent l'époque, tandis qu'un autre groupe se dirige vers une église abandonnée, la contourne, chacun faisant ses réflexions sur le style du monument, les détails d'architecture et, tous s'animant, se répondant avec des dates probables, et s'intéressant aux rapprochements historiques que les érudits ne manquent pas d'évoquer.

Après une première étude rapide des faubourgs, nous arrivons sur la place principale, assez longue, mais étroite, et où s'élève le nouvel hôtel de ville, que le temps ne nous a pas permis de visiter. Seule, la statue de *Vercingétorix*, placée au haut de l'escalier intérieur, nous est apparue, et semble digne d'attention.

Le général Foy, natif de Ham, plus connu par son éloquence parlementaire, sous la Restauration, que par ses faits militaires sous l'Empire, a sa statue de bronze au centre de la place, avec cette phrase qui termine un de ses plus beaux discours : « Il y a de l'écho en France quand on prononce les mots d'honneur et de patrie. » Mort en 1825, on fit au général Foy des funérailles nationales. Son tombeau, au Père-Lachaise, de Paris, a été élevé par souscription publique ; il est l'œuvre de David d'Angers.

Le général était si populaire, que la jeunesse des écoles voulut porter son cercueil jusqu'au cimetière et qu'une souscription ouverte sur sa tombe produisit un million, qui fut remis à sa famille, car il était mort sans fortune au moment de sa plus grande renommée.

Pendant l'exil de Napoléon à l'île d'Elbe, le général Foy avait accepté de Louis XVIII le poste d'inspecteur général à Nantes. Le retour de l'Empereur, qu'il ne prévoyait ni ne désirait, lui fit dire à la tribune en 1823 : « Nous avons couru à Waterloo comme les Grecs aux Thermopyles, tous sans crainte et presque tous sans espoir. »

Le petit musée attenant à l'hôtel de ville de Ham n'a pu être visité. Il est d'ailleurs peu intéressant, nous a dit M. le

Maire, un médecin distingué et érudit, qui nous a fait les honneurs de sa ville avec un grand empressement.

De la place, nous nous rendons au beffroi communal qui servait de clocher à une église convertie en bâtiment d'industrie. La tour, tout en grès, qui contient les cloches communales, porte cette inscription : « Un Dieu, un Roi, une Foi, une Loi ». C'était la devise de la Sainte-Ligue qui fut fondée en Picardie et dont Ham, Nesle, Noyon, Ourscamp et Compiègne gardent tant de souvenirs communs.

Arrivés à l'église paroissiale, tous furent frappés de la grandeur du monument du XIIe siècle, où se rencontrent les trois types du style roman, et surtout la superposition de l'ogive au plein cintre, comme on le voit à l'église en ruines de Champlieu, thème qui a été l'objet de savantes discussions entre les excursionnistes.

La description de cette église, qui était celle de l'abbaye y attenant, exigerait de grands détails; nous bornerons notre résumé à indiquer le portail élevé de dix marches, les voussures du porche, les chapiteaux des piliers avec des figures bizarres, le tout formant un ensemble remarquable et qu'une date fait remonter à l'année 1108.

Le clocher ne renferme qu'une cloche offerte par Napoléon III et bénite par Mg^r Tirmache, ancien curé-doyen de Ham, pendant la captivité de 1840 à 1846, de Louis-Napoléon Bonaparte, devenu plus tard empereur.

La nef principale de cette église, la seule que Ham possède, est d'un effet imposant : les nervures des voûtes ogivales retombent sur des chapiteaux ioniques ou corinthiens. Aux piliers romans ont succédé des pilastres et des enjolivements de la Renaissance, tandis que l'abside et les collatéraux appartiennent à l'époque de la transition. Le buffet de l'orgue est remarquable par le fini de ses sculptures. Le maître-autel, élevé sur la crypte, est un véritable monument, en marbre orange et de Sainte-Anne, avec un baldaquin aussi riche qu'élégant.

Ce qui nous a frappés, et ce que nous n'avons jamais vu ailleurs, consiste en *trente-deux* tableaux de grande dimension, représentant en relief, les faits principaux de l'Évangile et des Actes des apôtres, d'après les grands maîtres

de la peinture : c'est là une exposition permanente et qui peut utilement servir d'école aux jeunes Hamois, qui ont le goût des beaux-arts. Si ces tableaux étaient en marbre ou seulement en pierre, ils seraient d'un prix inestimable ; mais ce sont de simples moulages en plâtre ou en stuc.

La crypte de Notre-Dame de Ham est estimée la plus belle de cette région du nord de la France. Elle est composée d'une nef terminée en hémicycle, et soutenue au centre par trois colonnes rondes monolithes. Deux collatéraux, sept fenêtres à écussons modernes, piliers trapus, lumière indécise, silence mystérieux : ce tout réuni donne à l'ensemble un cachet de catacombe. Deux tombeaux, avec pierres tumulaires sculptées, embellissent cet édifice souterrain. Les épitaphes indiquent que ces mausolées sont ceux d'Odon IV et de son épouse Isabelle de Béthancourt, seigneurs de Ham, décédés le premier le 22 septembre 1234, et la deuxième quelques années plus tard.

Le château-fort de Ham, si célèbre dans les annales de l'histoire, a été bâti par le comte de Saint-Pol, Louis de Luxembourg, connétable de France, vers le milieu du xve siècle ; il représente la force audacieuse de la féodalité, comme Pierrefonds l'élégance et Coucy l'orgueil du Moyen-Age.

L'enceinte, les cinq tours colossales et surtout la grosse tour, frappent l'imagination la plus vulgaire. Les escaliers qui mènent dans les souterrains, comme ceux qu'on gravit pour aller aux plates-formes, sont d'une hauteur et d'une largeur étonnantes ; les murs n'ont pas moins de 10 mètres d'épaisseur et quelques-uns jusqu'à 15 mètres. La grosse tour a 33 mètres de haut et un diamètre égal à l'extérieur. Celle de Coucy est beaucoup plus haute, mais moins large, avec une épaisseur de murs moindre que Ham, de moitié.

La devise du connétable *Mon Mieux* se voit un peu partout sculptée et surmontée par une rangée de houppes pendantes au bout de cordons entrelacés. Le gardien du fort de Ham ne manque pas de montrer aux visiteurs les cachots et les oubliettes, ainsi que les crochets d'où pendaient les chaînes qui retenaient les prisonniers, ou à l'aide desquelles on les pendait. L'histoire de Lautrec et du capucin emmuré

pendant dix-sept ans, communiquent un véritable saisissement à ceux qui visitent ces vastes et mornes souterrains.

Les prisonniers d'État, qui ont été enfermés à Ham depuis Charles-le-Simple, en 923, jusqu'à Louis-Napoléon, et les victimes du coup d'État de 1852, ont été aussi nombreux que distingués, surtout pendant la Révolution.

En quittant Ham, nous rencontrons le bataillon du 54e de ligne appartenant à la garnison de Compiègne. Un des lieutenants veut bien nous accompagner jusqu'à Nesle, la dernière étape de notre intéressante excursion.

De Ham à Nesle, par la voie ferrée, le voyage se fait en vingt-cinq minutes. Chacun des touristes sait que cette vieille cité, comme Ham, a été à toutes les époques en relations avec Compiègne, notamment pendant l'invasion de 1636 qui donna lieu à la fondation de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours et à la *Foire des Capucins*, qui se sont perpétuées jusqu'à présent.

La ville de Nesle, malgré de récentes transformations, a conservé le cachet du moyen-âge : sa situation, ses places, ses rues accidentées et sinueuses, tout rappelle le souvenir des âges passés. L'église, ancienne collégiale, d'un haut intérêt archéologique, a été commencée vers l'an 1000. Quatre portes et cinquante fenêtres ornaient ce vaste monument, qui a subi de profondes transformations à travers les siècles, surtout après l'épisode fameux où Charles le Téméraire, violant une convention solennelle, fit massacrer la plus grande partie de la population de la ville, retirée dans la collégiale. Le cruel duc de Bourgogne pénétra à cheval dans l'église, où sa monture fut couverte de sang jusqu'au poitrail, disent les historiens, tandis que le vainqueur s'écriait que « ses bouchers faisaient de belles et bonnes choses ».

La salle capitulaire, les sacristies, l'entrée du clocher méritent l'attention ; la crypte surtout est presque aussi intéressante que celle de Ham, quoique moins ancienne ; elle fut établie en 1401, par Jeanne d'Amboise, dame de Nesle. Cette chapelle souterraine se compose d'une nef principale et de quatre bas-côtés.

Entre les quatre colonnes de marbre noir qui soutiennent les voûtes, Anne d'Humières et Jean de Saint-Maure avaient

leur tombeau. Les chapiteaux sont dignes d'examen et les pierres tombales de l'église sont nombreuses et fort remarquables.

L'ancien château-fort a été remplacé par une construction du XVIIIe siècle, où nous avons reçu du propriétaire, M. Duhamel, un accueil empressé et une *Notice* imprimée sur la collégiale de Nesle.

Signalons en passant que la ville de Nesle, comme celles de Sainte-Menehould, de Reims, de Pithiviers, de Caen, etc., etc , se recommande par un produit essentiellement local, connu sous le nom de *tartes à l'ouiette* (œillette), vendues à l'*Oculi* du carême. Cette pâtisserie populaire fait le renom et la fortune pendant un jour par an, de l'ancienne cité du Santerre.

Tandis que nos collègues remercient notre dévoué cicérone, je vais visiter une institution libre, où beaucoup de Santerriens ont été élevés, établissement qui se transforme, selon les besoins actuels, abandonnant un peu les humanités pour les sciences appliquées à l'agriculture.

A cinq heures et demie, nous étions à Tergnier et à sept heures trois quarts nous rentrions à Compiègne, enchantés d'une excursion du plus haut intérêt, faite par un temps splendide et en compagnie de dames du meilleur monde.

L.-A. Benault, *archiviste*.

INDEX GÉOGRAPHIQUE

DE 1875 A 1899



COMPIÈGNE
IMPRIMERIE HENRY LEFEBVRE
31, RUE DE SOLFERINO, 31

